

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

NOUVELLE SÉRIE N° 30

2014

SOMMAIRE

TRAVAUX ET RECHERCHES

- L'EPF-École d'ingénieurs.....p.1
Liliane Sillon
- Nicolas-Alexandre Barbier, un peintre scéen oublié Paris 1789 – Sceaux 1864.....p.18
Marianne de Meyenbourg
- Cycles d'urbanisation et évolution du réseau viaire de Sceaux (1782-2007).....p.44
Christelle Leterme
- Odeur de sainteté.....p.68
Jean-Luc Gourdin
- À propos de Le Nôtre.....p.90
Micheline Henry

COMPTE RENDU DE VISITE

- Visite du Sénat ou Palais du Luxembourg.....p.97
Martine Grigaut
- Au cœur du vieux village d'Antony.....p.103
Promenade commentée *HistoriCités*® du 10 octobre pour *Les Amis de Sceaux*
Thierry Dindeleux

COMPTE RENDU DE LECTURE

- Florian, le Pasteur et la Révolution.....111
Jacqueline Combarnous

ÉPHÉMÉRIDES.....113

VIE DE L'ASSOCIATION

- Rapport moral 2013.....115
Martine Grigaut
- In Memoriam.....117
Micheline Henry

LES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

La société des Amis de Sceaux a pour objet de rechercher, de recueillir, d'inventorier tous documents, témoignages, souvenirs concernant la ville de Sceaux et sa région et de les mettre à la disposition du public.

Elle a son siège à la Bibliothèque municipale, 7, rue Honoré de Balzac, 92330.

Tél. 01 41 13 77 98

. lesamisdesceaux@orange.fr - amis-de-sceaux.org.

Présidente d'honneur	Thérèse Pila
Présidente	Martine Grigaut
Vice-présidentes	Jacqueline Combarnous, Micheline Henry
Secrétaire générale	Micheline Suard
Secrétaire générale adjointe	Claire Balland
Trésorier	Jean-Bernard Festal
Trésorier adjoint	François Garapon
Membres d'honneur	Erwin Guldner †, Renée Lemaître †
Membre de droit	Jean-Philippe Allardi

Conseil d'administration

Claire Balland, Claude Barrère, , Jeanne Beaugrand, Jean-Pierre Bornet, Daniele Bougler, Martine Capet, Jacqueline Combarnous, Thierry Dindeleux, Maud Espérou, Jean-Bernard Festal, Françoise Flot, Hélène Frechin, François Garapon, Jean-Luc Gourdin, Martine Grigaut, Micheline Henry, Pierre Jaillard, Annie Marsh, Marianne de Meyenbourg, Françoise Petit, Bruno Philippe, Thérèse Pila, Catherine Rhein, Micheline Suard.

Cotisation

Membre bienfaiteur	Par couple	Individuelle
À partir de 40 €	30 €	25 €

Une permanence de l'Association est ouverte, dans la salle du fonds local de la Bibliothèque municipale, les premiers samedis du mois de 14h00 à 17h00 et les autres samedis sur rendez-vous et les jeudis de 16h00 à 18h30, excepté pendant les vacances scolaires.



Bulletin des Amis de Sceaux

ISSN 0758-8151

Revue annuelle paraissant au printemps

Directeur de la publication Martine GRIGAUT

Composition et mise en page MICRO UNIVERSITÉ

Imprimerie B.S.R

Prix au numéro : 12 €

Le Bulletin est servi gratuitement à tous les adhérents

TRAVAUX ET RECHERCHES

L'EPF-École d'ingénieurs

C'est en 1956 que l'École polytechnique féminine s'installe à Sceaux.

1956-2014 : cinquante huit ans pendant lesquels l'école va grandir, s'enrichir, se développer, arriver très vite à l'excellence et devenir mixte. Aujourd'hui elle est mondialement connue et reconnue. Je vous propose de découvrir son histoire.

Avant-propos

Au lendemain de la Révolution de 1789 la France manque cruellement d'ingénieurs. Gaspard Monge, Lazare Carnot et Jacques-Elie Lamblardie fondent l'« École centrale des travaux publics », créée le 7 vendémiaire an III (28 septembre 1794). Un an plus tard elle sera renommée « École Polytechnique » par la loi du 15 fructidor an III (1^{er} septembre 1795). Surnommée l'« X » au milieu du 19^e siècle, elle est réservée aux jeunes gens.

A noter : l'école des Ponts et Chaussées et l'école des Mines avaient été créées respectivement en 1747 et 1783. Faut-il préciser que ces écoles étaient réservées aux garçons ?

Il faut attendre 1972 pour que « Polytechnique » s'ouvre à la mixité. Sept jeunes filles vont intégrer la prestigieuse école dont Anne Chopinet major de sa promotion, qui fera la une des médias et dont beaucoup d'entre nous se souviennent.

Qu'en est-il des études supérieures des jeunes filles ?

L'émancipation de la femme sera lente en France. Le Code Napoléon qui « affirme l'incapacité juridique de la femme mariée » a la vie dure !

« les personnes privées de droits juridiques sont les mineurs, les femmes mariées, les criminels et les débiles mentaux » (article 1124 du Code Napoléon).

Dans les interdictions faites aux femmes on note « interdiction d'accès aux lycées et aux universités ». La femme passe de la tutelle du père à celle de l'époux.

L'incapacité juridique des femmes sera levée en 1938, mais il faudra attendre 1965 pour qu'une femme mariée puisse exercer une profession sans l'autorisation de son mari et ouvrir seule un compte bancaire.

Il faut ici évoquer le rôle important qu'a joué la Grande Guerre. Les hommes au front, plus de 1,4 million de morts, 1,1 million d'invalides, ce cataclysme va contraindre les femmes à pallier l'absence des hommes. Elles vont prendre en mains les activités du pays en guerre, aux champs, à l'usine, dans les bureaux. Ce terrible conflit qui marquera une rupture dans beaucoup de domaines sera un tournant décisif dans l'émancipation de la femme. Certains établissements d'études supérieures vont devenir mixtes entre 1917 et 1924. C'est dans ce contexte des années vingt que nous allons retrouver Marie-Louise Paris, une pionnière dans le monde des études supérieures des filles, fondatrice de l'EPF.

MARIE-LOUISE PARIS

Les années de jeunesse

Marie-Louise Paris est née le 20 octobre 1889 à Besançon, cadette d'une fratrie de six enfants : Louis né en 1888, René en 1891 qui sera toujours très proche d'elle, c'est René qui trouvera la villa de Sceaux où l'EPF s'installera, Hélène née en 1898, Alphonse en 1900 et Jeanne en 1902.

Leur père, Auguste Paris est officier d'administration dans l'armée.

En 1914 Louis et René partent au front. Louis est blessé. René est fait prisonnier. En 1917 Alphonse est emporté par une méningite. Il a 17 ans.

De mauvais placements amènent la famille Paris à la ruine financière. Ils quittent Besançon à la fin de la guerre pour venir s'installer dans la région parisienne à Villemomble. En 1919 le père décède d'une maladie intestinale dont il souffre depuis plus de vingt ans. Progressivement les enfants quittent la maison familiale. Seule Marie-Louise reste avec sa mère.

Les études

En 1919 Marie-Louise a tout juste 30 ans. Est-ce à ce moment-là qu'elle prend conscience qu'il faut travailler pour vivre et que les filles doivent avoir leur place dans la société ? Toujours est-il qu'elle décide d'entreprendre des études supérieures et entraîne sa jeune sœur Hélène dans son sillage. Il semblerait aussi que leur père, en avance sur son temps, ait encouragé ses filles à étudier. Les filles se dirigeaient plus volontiers vers les lettres mais Marie-Louise a su très tôt qu'elle poursuivrait une carrière scientifique.



Marie-Louise dans les années vingt
(crédit photo Fondation EPF)

Plus tard, en 1939, elle confiera à un journaliste :
« Dès mon enfance, j'ai toujours eu le goût de réaliser, construire, créer, entreprendre. »

A huit ans, je construisais de petits chariots en bois, je sciais les roues, je les perçais avec le vilebrequin, je taillais les essieux, je maniais tous les outils et j'étais dans la joie quand j'avais enfoncé les clous. La voiture terminée, j'y promenais mes poupées. Mes études secondaires terminées, je cherchais une orientation, quoi faire ? Ingénieur ! C'est cela, je serai ingénieur, je vais enfin réaliser mon rêve de petite fille, suivre mes tendances naturelles vers les réalisations idéales et pratiques ».

Marie-Louise et Hélène sont diplômées de l'ESME SUDRIA¹, ce qui est alors tout-à-fait exceptionnel pour des jeunes filles. Elles s'inscrivent à l'Institut Electrotechnique de Grenoble où, compte-tenu de leur formation, elles ne restent qu'un an. La promotion de 1922 dont elles font partie compte quatre jeunes femmes sur 605 étudiants.

C'est vraisemblablement à ce moment-là qu'elle prend conscience de la difficulté des filles à étudier dans une école de garçons. Elle écrira : *« les garçons surpris de notre hardiesse, souvent goguenards, presque toujours condescendants. Pour nous maintenir au niveau des meilleurs, il fallait produire le même effort que les autres...et quelque chose de plus. Cette fatigue supplémentaire que nous imposait, par sa structure, l'ambiance de l'établissement constituait le handicap que nous avons dû remonter, parfois avec l'énergie du désespoir ».*

Aujourd'hui, 90 ans plus tard, cette réflexion prend encore toute sa dimension dans de nombreux domaines.

Son diplôme d'ingénieur en poche, Marie-Louise entre dans un laboratoire d'étalonnage d'appareils de mesure électrique puis poursuit sa carrière dans un bureau d'études de signalisation où elle crée la signalisation de la gare de Laon. *« J'ai compris que la carrière d'ingénieur pouvait parfaitement être adaptée au génie féminin. Je me suis rendue compte qu'il existait des carrières pour une élite de jeunes filles »*

¹ École Spéciale de Mécanique et d'Électricité. École d'ingénieurs fondée en 1905 par Joachim Sudria, reconnue par l'État en 1922.

Le combat d'une femme

Très vite Marie-Louise va avoir une seule idée en tête, son projet d'Institut pour les filles.

Tous les témoignages s'accordent à présenter Marie-Louise comme une femme passionnée, déterminée, volontaire, enthousiaste, convaincante, optimiste, tendue vers un idéal. Ses talents de pédagogue sont reconnus de toutes et tous. Une battante à la ténacité, à l'énergie et à l'audace peu communes pour les femmes de cette époque. Mais on souligne aussi sa discrétion, sa modestie, sa générosité et son humanité.



Marie-Louise dans les années trente
(crédit photo Fondation EPF)

Une ingénieure témoigne : « *Nous avons toutes admiré sa détermination et sa volonté qui l'ont conduite à Sceaux, mais nous aimions aussi ses qualités chaleureuses et humaines qui nous permettaient de l'aborder facilement et de dialoguer avec elle* ».

1925

Le 26 mai, Marie-Louise écrit au directeur du CNAM (le Conservatoire national des arts et métiers), Louis Gabelle, pour lui demander d'abriter son Institut quelques matinées par semaine : « *... ce projet répond à une nécessité, nécessité pour la femme de parer aux aléas de la vie, et à une vocation, vocation de l'enseignement qui a toujours eu pour moi les plus vifs attraits À la rigueur je ferai une partie des cours au conservatoire et l'autre partie à la Sorbonne. J'accepterai toutes les combinaisons quelles que soient les difficultés... Je ne demande qu'une chose, commencer à exister.* »

Un mois plus tard, Marie-Louise reçoit l'accord de Louis Gabelle pour mettre à sa disposition : « *..... une salle du Conservatoire, plusieurs matinées par semaine, pour y faire des leçons d'électromécanique.* ». Marie-Louise voit son rêve se réaliser. Une porte s'est ouverte. Elle va pouvoir s'engouffrer dans la grande et belle aventure de sa vie. Ce qu'elle avait imaginé, ambitionné, voulu avec tant de force, allait pouvoir prendre corps. Selon son souhait elle allait exister ! **L'Institut électromécanique féminin** est né. Marie-Louise confiera « *j'en fus inondée de bonheur* ».

Le 4 novembre 1925, l'Institut électromécanique accueille ses premières étudiantes dans les locaux du CNAM.

La passion d'une vie

1933

À la section préparant au diplôme d'ingénieur électromécanicien va s'ajouter une section aéronautique. L'enseignement va devenir polytechnique. L'Institut électromécanique féminin prend alors le nom d'**École polytechnique féminine**. Le terme de « polytechnique » est contesté par les polytechniciens arguant du fait que l'école est un établissement privé, qu'elle ne prépare pas aux grands concours et que l'X jouit en France du monopole du terme. Là aussi Marie-Louise, marquant sa détermination, impose le nom à son école dont l'enseignement s'oriente vers les « techniques multiples ».



Promotion 1938 à la soudure autogène
(crédit photo Fondation EPF)

Marie-Louise est passionnée par l'exploit des aviateurs et surtout des aviatrices de l'aviation naissante : Maryse Bastié, Hélène Boucher qui seront marraines de promotions EPF. Elle va transmettre sa passion à ses élèves et l'aéronautique marquera des générations d'ingénieures de l'EPF. Maurice Berthoume qui assurera les cours d'aéronautique à l'EPF à partir de 1938 sera aviateur pendant la guerre, puis chef du Service supersonique à l'Arsenal de l'Aéronautique avant d'être le chef de cabinet de plusieurs ministres. Il semblerait que son charisme soit à l'origine de la vocation de futures ingénieures EPF dans l'aéronautique.

Jacqueline Dubut, promotion 1965, fut la première femme pilote de ligne en Europe. En mai 1967 elle est embauchée par Air Inter comme pilote sur Nord 262. Elle prendra sa retraite Commandant de bord sur Mercure, en place « gauche » (ainsi dit-on dans l'aviation).



Jacqueline Dubut recevant le prix de, la vocation à droite Jacqueline Auriol
(crédit photo Fondation EPF)



1967 : Jacqueline entre à Air Inter, elle a 27 ans
(Pionnier – femmes pilotes de lignes 1967-2001)

1938

L'EPF est habilitée à délivrer le Diplôme d'Ingénieur par la Commission des Titres d'Ingénieurs créée en 1934. Si l'École ne figure pas sur les premières listes d'habilitation, c'est que Marie-Louise fait de la résistance. Elle souhaite garder sa liberté et redoute de dépendre de l'Éducation nationale. L'influence de ses élèves, attachées à un diplôme reconnu par l'État, la fera capituler.

Plus tard, en pleine occupation, en 1943, l'École sera reconnue par l'État.

Peu d'élèves au départ et les diplômées ne sont pas nombreuses :

- de 1927 à 1932 (IEF) : 5 diplômées par an.
- de 1933 à 1939 (EPF) : 4,8 diplômées par an.
- de 1940 à 1944 (les années de guerre) : 6,2 diplômées par an.

Enfin, dans les années d'après-guerre de 1945 à 1949, le nombre de diplômées augmente sensiblement : 20,8 diplômées par an.

Les relations se gâtent avec le CNAM : occupation excessive des salles, frais divers non réglés, divers sujets de litiges provoquent des demandes d'expulsion pendant l'occupation.

En 1946 l'EPF doit quitter le CNAM.

Les anciennes vont appeler les dix années qui suivent la période « de nomadisme ». L'EPF va occuper les locaux de différents lycées parisiens, le lycée La Fontaine, le lycée Jules-Ferry, le lycée Janson de Sailly. Les travaux pratiques sont hébergés par l'École Centrale et l'École supérieure d'aéronautique.

La renommée de l'École grandit. Le dynamisme de Marie-Louise, sa passion pour les nouvelles techniques et les enjeux scientifiques du XX^e siècle font que la télévision, l'informatique vont succéder à l'aviation dans les nouvelles matières enseignées. Les promotions deviennent de plus en plus importantes, elles atteindront quatre-vingts élèves à la fin des années cinquante.

Il devient urgent de trouver un lieu d'études définitif !

SCEAUX

1956

René Paris découvre à Sceaux au 3bis rue Lakanal le lieu idéal dont sa sœur rêvait : une très grande villa entourée d'un beau jardin. Cette propriété a été construite en 1933 pour Monsieur Carbonnel, entrepreneur, sur les plans des architectes Henri Quarez et Gustave Lapostolle.

Marie-Louise explique le financement de la villa dans une lettre qu'elle enverra au Général de Gaulle dix ans plus tard¹ : « *Rapidement je vendis tout ce que je possédais y compris tout l'héritage qui me venait de mon père, officier de carrière patriote, qui n'aurait certainement pas manqué d'encourager ma décision* ».



3bis rue Lakanal (cliché L. Sillon)

L'affaire est faite !

Cette belle villa devient la maison privée de Marie-Louise

Elle installe le secrétariat de l'École au rez-de-chaussée, fait construire deux amphithéâtres pour les cours magistraux, organise les travaux pratiques au sous-sol et dans le grenier. Les locaux deviendront très vite insuffisants et dans les années soixante elle fera bâtir, au fond du jardin, des amphithéâtres, un centre de calcul et deux laboratoires d'électronique. Construit en 1967, le centre de calcul abritera le premier ordinateur de l'école : un IBM 1130. Il semble que l'EPF ait été la première école à posséder un ordinateur.

¹ En juillet 1966, dans une situation financière difficile vis-à-vis du Ministère des Finances, Marie-Louise se décide à écrire au Général de Gaulle pour une « *grâce* » présidentielle. Elle y rappelle l'histoire de l'École.

Témoignages :

« Quand nous sommes arrivées à Sceaux les installations étaient pour le moins rudimentaires. Les amphis étant à peine chauffés nous gardions nos manteaux et nos gants. Lorsque nous faisons des travaux pratiques dans les combles, nous devons apporter des pantoufles. C'était l'époque des talons aiguilles. Était-ce pour éviter le bruit ou ménager les parquets ? je l'ignore. Mais l'ambiance était très sympathique. »

« À Sceaux nos horaires étaient normaux et Marie-Louise Paris était enchantée que nous soyons enfin 'chez nous' ». « Après avoir commencé dans le grenier, les travaux pratiques migrent dans le sous-sol de la villa. C'était l'époque héroïque »

Marie-Louise habite la villa.

« Sa chambre était située au premier. Au rez-de-chaussée, logés dans la cuisine, vivait un couple de gardiens, M. et Mme Mosnier. Ils étaient chargés du tirage des photocopies. Mme Laqueuille veillait au secrétariat. C'était tout le personnel administratif de l'école. »



Promotion 57 entourant Marie-Louise Paris au 3bis rue Lakanal
(crédit photo Fondation EPF)

Marie-Louise fait de son École une école d'enseignements de pointe face aux Écoles d'État moins réactives. En 1959 elle crée un cours de calcul matriciel, l'ancêtre de l'informatique. Elle innove, elle est la première à offrir ce cours.

« on parlait alors de calcul matriciel et non d'informatique. Nous révisions sur les pelouses du parc de Sceaux et de la « cité U ». Nos copains polytechniciens étaient si envieux qu'ils nous piquaient nos cours. C'était entièrement nouveau. Marie-Louise Paris a été un génie de nous faire faire de l'informatique avant tout le monde ».

Marie-Louise disait à ses élèves : « *l'informatique c'est l'avenir. Il va falloir que vous appreniez ce mot barbare* ». Les premiers cours « d'informatique » auraient donc eu lieu à Sceaux !

L'école est aussi la seule institution à offrir un cours d'électronique impulsionnelle et un cours sur les systèmes asservis. A la rentrée 1962 Marie-Louise écrit :

« l'EPF est toujours à la pointe des techniques nouvelles : aéronautique, physique nucléaire, électronique, machines à traiter l'information, introduction aux études spatiales ».

Les ingénieures EPF deviennent très appréciées dans le monde du travail. C'est l'accès et la réussite au sein de grandes entreprises françaises : Dassault, Nord-Aviation, Sud-Aviation, SNECMA, Centre d'Études nucléaires de Saclay, Défense Nationale, IBM, EDF, etc. Certaines se distinguent : par exemple Christiane Gillet, promotion 1955, travaille au bureau des expéditions polaires dirigées par Paul-Émile Victor et fera partie d'expéditions au Groenland. J'ai cité plus haut Jacqueline Dubut, première femme pilote.

Le Bulletin municipal de Sceaux de septembre 1964 titre :

« Sceaux possède la seule école polytechnique féminine du monde » :

Extrait de l'article au sujet de Marie-Louise Paris :

« assise derrière un modeste bureau situé dans le bâtiment principal, elle a beaucoup à faire avec la rentrée scolaire. Le téléphone sonne, on apporte un dossier, il faut trouver une chambre pour une élève, organiser des visites d'usines, etc. Et pourtant on ne se sent pas importun lorsqu'on lui parle de son école car elle est animée d'une telle vitalité, une telle conviction dans la vocation scientifique de la femme, que l'on est gagné progressivement par son éloquence persuasive. Elle n'aime pas parler d'elle-même ».



Marie-Louise dans les années soixante
(crédit photo Fondation EPF)

1968

Création de la SAEPF.

Marie-Louise accepte la constitution de la Société d'Administration de l'École Polytechnique Féminine. Il semblerait que ce soit sous la pression amicale des « anciennes » que Marie-Louise se soit résolue à accepter la création de cette Société d'administration. « *Melle Paris avait tout dans sa tête, dans son sac et sur sa table* » : une situation qui ne pouvait plus se prolonger. Marie-Louise n'est pas une gestionnaire, elle en est consciente et l'importance que prend sa chère école appelle une gestion plus rigoureuse.

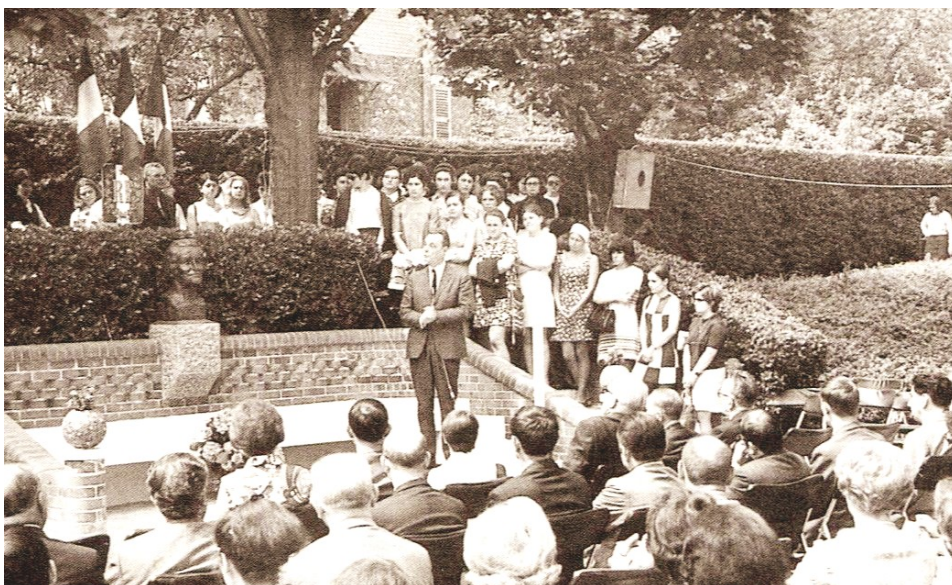
Marie-Louise demeure propriétaire des locaux et reste directrice. Elle va détenir 350 parts de la Société. La SARL assure la gestion financière et technique et peut ainsi passer convention avec l'Éducation nationale.

Dimanche 27 avril 1969

Jour du référendum lancé par le Général de Gaulle, président de la République, sur le projet de loi « relatif à la création de régions et à la rénovation du Sénat ».

Un bureau de vote est prévu dans un amphithéâtre de l'EPF.

«..... le personnel de la mairie a voulu pénétrer dans la maison, il a trouvé portes fermées. Melle Paris se levait toujours très tôt pour ouvrir les portes, donc, le personnel de la mairie a demandé l'aide de la police. C'est ainsi qu'on a découvert qu'elle nous avait définitivement quittés ».
Extrait du discours de Maurice Berthame lors de l'inauguration du buste élevé à la mémoire de Marie-Louise Paris dans le jardin de la maison de Sceaux le 12 juin 1970.



(Crédit photo Fondation EPF)

Marie-Louise Paris s'éteint à l'âge de 79 ans.
M. Erwin Guldner est alors maire de Sceaux.

Mme Guldner se souvient :

« Mon mari a été appelé immédiatement. Pompiers, ambulance étaient là. Ce fût dramatique. Cette disparition brutale de Mademoiselle Paris mit la ville en émoi. Mon mari me parlait très souvent d'elle. C'était une petite femme très dynamique. Plusieurs personnes attendaient déjà à la porte de l'EPF pour venir voter. Un drame venait de se dérouler. Néanmoins le personnel mit tout en œuvre pour que le bureau de vote puisse ouvrir quelques moments plus tard ».

Marie-Louise Paris aura consacré toute sa vie à son École, à son évolution, à son épanouissement. C'est l'œuvre de sa vie. Elle est restée célibataire. Ses élèves furent ses enfants. Dans sa lettre au Général de Gaulle elle avait écrit :

« L'importance du but que je m'étais imposé m'apparut alors avec une telle conscience que, malgré ma jeunesse, je fis vœu de célibat, afin de pouvoir plus entièrement y consacrer ma vie ».

Elle avait composé un poème : *À ma chère école*
Seule je t'ai fait naître
Pour assurer tes jours
Je n'avais qu'un seul Maître
Mon Idéal d'Amour

Elle laisse l'EPF dans un cadre magnifique, son enseignement est à la pointe et les promotions atteignent la centaine d'élèves.

C'est Maurice Berthaume, son collaborateur depuis plus de trente ans (on se souvient qu'il est arrivé à l'École en 1938, professeur en aéronautique) qui lui succède. Apprécié de tous, aux qualités pédagogiques indéniables, il fait l'unanimité quant à sa nomination au poste de directeur qu'il occupera jusqu'en 1975.



Travaux pratiques dans les laboratoires
du 3bis rue Lakanal – années 70
(crédit photo Fondation EPF)

Madame Viviane Walti, scéenne, promo 1975, a bien voulu m'apporter son témoignage :

« Je suis arrivée à l'EPF en septembre 1971. Étant parisienne je prenais la ligne de Sceaux¹ et pour déjeuner nous faisons du stop pour aller au resto U de Centrale, ça marchait bien car les Scéens nous connaissaient et s'arrêtaient volontiers. À l'époque il n'y avait que quatre ans d'études avant le diplôme. Je me suis mariée avec un futur médecin en troisième année. Beaucoup de mes copines ont épousé des centraliens ou des supélec car nous partageons les labos techniques avec ces deux écoles. Monsieur Berthaume était comme un père pour nous, nous le respections beaucoup. Pour le gala de l'école en 2^{ème} année, nous avons organisé un spectacle avec un jeune chanteur à la mode, Maxime Leforestier. Sur la pochette de son fameux 33 tours San Francisco il porte le T-shirt de l'EPF. A la sortie de l'école j'ai trouvé du travail tout de suite. J'ai été embauchée dans une société française de télécom TRT et oublié Sceaux pour un temps. En 1987 nous avons cherché un appartement à Sceaux après la naissance de notre troisième fille avec comme objectif de rester près de Paris, distance maison/travail (mon mari à l'hôpital de Port Royal et moi dans le 13^{ème}) mais surtout pour Lakanal. Nos filles sont allées à l'école du Petit Chambord puis bien sûr à Lakanal. C'est donc tout naturellement que je me suis rapprochée de l'EPF et aujourd'hui, en fin de carrière, je suis vice-trésorière de l'AEPF² ».

L'EPF - SON EVOLUTION

Les années 1980

Colette Kreder, ancienne EPF devenue directrice en 1980, institue le passage à Bac +5 ce qui situe l'École sur le même cursus que celui des autres grandes écoles, crée le service international permettant ainsi à de nombreuses élèves de partir se former à l'étranger, particulièrement aux États-Unis. Là aussi l'EPF continue d'être à la pointe. C'est Colette Kreder qui, la première, va communiquer sur l'école à travers les médias, les entreprises, les journées « portes ouvertes ». L'école grandit de plus en plus : 728 candidates se présentent au concours de 1989.

1983

Pour la première fois des garçons entrent à l'école dans le cadre d'une formation en électronique d'un an. Mais il ne s'agit pas encore de mixité.

Le Petit Chambord

De nouveaux laboratoires et amphithéâtres sont aménagés au Petit Chambord. Madeleine Vialatte (ingénieure EPF promotion 1952 – Secrétaire puis Vice-présidente de l'AGEPF et de la Fondation EPF de 1979 à 1998) explique :

¹ La ligne de Sceaux a pris de nom de RER B en 1977 quand la ligne a été prolongée jusqu'au Châtelet.

² Association des ancien(ne)s élèves de l'EPF qui rassemble près de 9000 diplômé(e)s répartis dans 44 pays.

« J'ai négocié la location de surfaces de ce qu'il est convenu d'appeler le Petit Chambord, allée de Trévis. En 1981, la mairie nous y a loué une dizaine de salles de classe et un préau couvert qui a été aménagé en amphithéâtre ».

Il s'agissait en effet de locaux inoccupés par le groupe scolaire. Sceaux est sous la mandature de Erwin Guldner.

En 1984 un local préfabriqué est construit dans la cour. Pierre Ringenbach est alors maire de Sceaux depuis mars 1983.

Quelques années plus tard le problème des locaux resurgit. Les récents aménagements du Petit Chambord ne suffisent plus. Différents projets sont évoqués : Marne-la-Vallée, Saint-Aubin, Rueil-Malmaison, Cergy-Pontoise, Antony, Orsay.

C'est alors que la solution vient de notre ville. Madeleine Vialatte rencontre Pierre Ringenbach et il est décidé de construire au 3bis rue Lakanal le bâtiment actuel sur l'emplacement des anciens amphithéâtres. La construction est achevée pour la rentrée 1987.

Les années 1990

1991 : l'EPF est reconnue Fondation d'intérêt public pour son rôle dans la formation des filles.

1993 : première formation bidiplômante avec l'Allemagne à la Hochschule de Munich.

1996 : seconde formation bidiplômante avec le Québec à l'Université de Sherbrooke.

1994 – la mixité

On commence à parler de la mixité à l'EPF dès les années soixante-dix. Depuis une vingtaine d'années les grandes écoles sont devenues mixtes. L'EPF restait donc la seule école de formation d'ingénieur réservée uniquement aux filles, ce qui devenait anachronique à une époque où l'on commençait à parler parité.

Mais l'ouverture à la mixité fait débat au sein de l'École et rencontre une ferme opposition de la part d'un petit groupe d'anciennes soutenues plus tard par Colette Kreder. Cette résistance à la mixité s'explique par de nombreuses raisons toutes aussi valables les unes que les autres, toutes compréhensibles mais qu'il serait, bien sûr, trop long de relater ici. Il n'était plus possible d'éluder la mixité ; une certaine obstination à garder une école « féminine » devenait obsolète, risquait, peut-être, de nuire à la réputation de l'école et pouvait ressembler à un manque d'ouverture, ce qui était tout-à-fait contraire à l'esprit de l'EPF. Dès le début des années quatre-vingt-dix la question de la mixité revient régulièrement à l'ordre du jour.

Septembre 1994 : première rentrée mixte. L'école ouvre officiellement ses portes aux garçons. Alain Jeneveau est directeur. Colette Kreder a terminé son mandat fin 1993.

Monsieur Jeneveau est très clair sur sa position quant à la mixité :

« dans une école, comme partout ailleurs, s'il y a une minorité, il ne faut pas qu'elle soit inférieure à un tiers si elle veut faire entendre sa voix ». Il s'efforcera de maintenir l'admission des filles au-dessus des 30 % ce qui reste vrai aujourd'hui.

1994	: 125 admissions	64 % de filles	36 % de garçons
1995	: 147 -	49 % -	51 % -
1996	: 167 -	37 % -	63 % -

L'EPF ne peut plus maintenir le terme « féminine » dans son sigle. Mais l'EPF a une histoire, une belle histoire. Alors, pour honorer sa mémoire, l'École gardera son sigle mais ne le déclinera plus. Elle va devenir l'EPF-École d'ingénieurs.

À la fin des années 1990 l'école doit à nouveau s'agrandir. Sceaux demeure le point d'ancrage. Sceaux et l'EPF sont liées par l'histoire ; plus de quarante ans de vie commune déjà !

Il est à noter que notre ville a toujours cherché des solutions qui puissent convenir et satisfaire l'EPF. Elle a été de tous temps un appui et un allié précieux pour l'école.

En 1998 c'est l'acquisition et la rénovation d'une ancienne école secondaire privée abandonnée et d'une grande villa à l'angle de la rue du Lycée et de l'avenue Raymond Poincaré. Le site « Poincaré » est inauguré le 2 décembre 1999.



Rue du Lycée (cliché L. Sillon)



Rue du Lycée (cliché L. Sillon)

L'EPF-École d'ingénieurs aujourd'hui

L'EPF-École d'ingénieurs se situe régulièrement dans le peloton de tête des écoles d'ingénieurs post-bac : huitième au classement école ingénieur de l'Étudiant en 2012.

Monsieur Jean-Michel Nicolle est directeur depuis 2008.

Ouverture de deux nouveaux campus : à Troyes en 2010, à Montpellier en 2012. Chaque site accueille 200 élèves.

40 % d'étudiantes contre 17 % dans les autres écoles d'ingénieurs.

Douze orientations – six filières dont quatre à Sceaux.

100 % des élèves partent au minimum six mois à l'étranger dans quarante-huit pays différents

30 % des élèves suivent une formation binationale en Allemagne et au Québec

15 % d'élèves étrangers.

238 diplômé(e)s en 2012 : 60 % de filles – 40 % de garçons.

(source plaquette de l'EPF-École d'ingénieurs 2013-2014).

-O-O-O-O-O-

Que de chemin parcouru depuis 1925.

Quatre-vingt-neuf ans d'existence !

Marie-Louise Paris pourrait être fière de son École et peut-être stupéfaite, émerveillée ou émue par l'ampleur qu'elle a prise. Comme elles sont loin les premières années avec cinq ou six diplômées par an ! On compte 9000 alumni aujourd'hui depuis 1925.

La volonté, la richesse, l'ambition, l'enthousiasme, le talent de chacun(e) des directeurs successifs ont su faire grandir l'EPF et l'amener sur la plus haute marche de l'excellence. Ils ont poursuivi l'œuvre, avec le même élan et la même flamme, de la passionnée, déterminée, énergique, avant-gardiste, infatigable Marie-Louise.

Liliane Sillon



Buste de Marie-Louise à l'entrée du 3bis rue Lakanal
(cliché L. Sillon)

Un grand merci à Madame Guldner et à Madame Walti qui ont bien voulu m'apporter leur témoignage.

Merci à Madame Armelle Elghozi, responsable de la Promotion à l'EPF-École d'ingénieurs sans qui cet article n'aurait pu être réalisé et à Madame Aldine Martini, chef du service Archives/Documentation de la ville de Sceaux.

Monographie

Maryse Barbance 1925-2005, 80 ans d'histoire De l'École polytechnique féminine à l'EPF école d'ingénieurs.

Nicolas-Alexandre Barbier, un peintre scéen oublié Paris 1789 – Sceaux 1864

Dans la nuit du 4 février 1864, s'éteignait à Sceaux, au 11 de la voie des Sablons¹, Nicolas Alexandre Barbier, un artiste peintre bien oublié aujourd'hui.

Au matin, son fils, le librettiste Paul Jules Barbier qui possédait une maison de campagne à Chatenay-Malabry², vint déclarer le décès à la mairie de Sceaux³. Il était accompagné de son beau-frère, l'avocat Gustave Chaudey qui devait être exécuté quelques années plus tard, en mai 1871, pendant la Semaine sanglante⁴.

La messe d'enterrement fut célébrée le samedi suivant (6 février) dans l'église Saint-Jean Baptiste. Sa famille, ses amis suivirent ensuite le convoi funèbre jusqu'au cimetière communal où Jules Barbier avait acquis pour son père une concession perpétuelle⁵. Là, devant la tombe, Alfred-Auguste Cuvillier-Fleury⁶, ami de toujours du défunt, prononça un discours d'adieu dont *le Journal des Débats* rendit compte dans son édition du lundi 8 février⁷. Cet éloge amical résumait parfaitement la vie et la personnalité de Nicolas Alexandre Barbier (voir annexe 2).

Quoique modeste, cette vie bien remplie, ne fut pas banale : avant de se consacrer à la peinture et au professorat de dessin, Barbier fit carrière dans l'intendance militaire. Il participa à la Campagne de Russie, fut blessé au passage de la Bérézina, connut les prisons autrichiennes. Après la chute de l'Empire, il entra au service de la famille d'Orléans et en particulier du duc d'Aumale à Chantilly.

¹ Aujourd'hui rue Pierre Curie.

² Jules Barbier possédait à Aulnay, non loin de la maison de Chateaubriand, une maison de campagne aujourd'hui appelée « l'Île verte », en référence à une œuvre du peintre Jean Fautrier qui fut locataire de la maison de 1945 à 1964. Actuellement propriété du Conseil général des Hauts-de-Seine.

³ Archives municipales de Sceaux. Registre des décès pour l'an 1864, n° 8. Voir annexe 1.

⁴ Ange Gustave Chaudey (1817-1871) fut avocat de Proudhon. Maire-adjoint du 9^{ème} arrondissement de Paris, il fut, pendant la Commune, accusé, semble-t-il, à tort, d'avoir fait tirer sur la foule et fut exécuté par Raoul Rigault pendant la semaine sanglante, le 23 mai 1871. Rigault fut tué le lendemain 24 mai.

⁵ La tombe qui se trouve dans la division 4 où sont les sépultures des plus anciennes familles scéennes, est très détériorée. Elle a été vandalisée : la belle jardinière en pierre qui la décorait a été descellée et emportée vraisemblablement par un entrepreneur indélicat ; le monument, fragilisé, s'est effondré en 1999 lors de l'ouverture de la tombe. Une restauration sera nécessaire.

⁶ Alfred-Auguste Cuvillier-Fleury (Paris 1802-Paris 1887). Secrétaire de Louis Bonaparte en Italie, pédagogue, préfet des études au collège Sainte-Barbe de 1823 à 1827, précepteur du duc d'Aumale à partir de 1827 puis secrétaire particulier du prince, journaliste, critique littéraire. Académicien en 1866.

⁷ *Journal des Débats politiques et littéraires*, lundi 8 février 1864, p. 5. Voir annexe 2.

Nicolas-Alexandre Barbier naquit à Paris, au tout début de la Révolution, le 18 octobre 1789¹, à l'ombre de l'église Saint-Germain-des-Prés, au domicile de ses parents qui demeuraient dans l'abbaye même, cour des religieux. Son père Pierre Barbier, était marchand mercier², sa mère Marie Jeanne Constance Banizette, fille de bourgeois.

Trois jours plus tard, le 21 octobre, il fut baptisé dans l'église Saint Sulpice³. Il eut pour parrain son grand-père paternel, Nicolas Barbier et pour marraine sa grand-mère maternelle, Jeanne Thérèse Couder, épouse de Nicaise Banizette.

De ses années de formation à Paris, nous ne savons rien. Né dans un milieu bourgeois, son éducation dut être particulièrement soignée si l'on en juge par son excellente culture, la clarté de son style teinté d'humour, la qualité du graphisme de son écriture. Comme son cousin germain, le poète Auguste Barbier⁴, il dut fréquenter l'un des collèges de la Montagne-Sainte-Genève. Il avait, en effet, noué de solides amitiés avec plusieurs anciens élèves de Louis-le-Grand et de Sainte-Barbe.

L'adjoint au commissaire des guerres dans la Grande Armée.

Appelé sous les drapeaux en 1809, il fut réformé du service armé et placé dans les bureaux du Ministère de la Guerre⁵. Du 1^{er} octobre 1809 au 31 juillet 1812 il occupa un poste de commis-rédacteur à la 2^{ème} division du bureau de l'infanterie ; puis le 28 juillet 1812, il fut nommé adjoint provisoire aux commissaires des guerres et dut se rendre, sans tarder, au quartier général de la Grande armée sur le Dniepr, en pleine campagne de Russie.

Fort de plus de 500 000 hommes, la Grande armée avait franchi le Niémen le 24 juin et s'était dirigée sur Moscou où Napoléon arriva le 14 septembre 1812. Les Russes en abandonnant la vieille cité, y avaient mis le feu.

¹ « Buvons à l'an quatre vingt neuf / Qui mit la Bastille par terre / Qui nous fit un monde tout neuf / Et te vit naître mon cher Père. », Jules Barbier, *la Gerbe* ; recueil de poésies, 1884.

² Sous l'Empire, Pierre Barbier devint receveur particulier des droits réunis à Neuilly-sur-Seine. L'administration des droits réunis avait été créée en 1804.

³ Le certificat de baptême est signé « Aragonnès D'Orcet ». Gilbert-Paul d'Aragonnès d'Orcet (Clermont-Ferrand 03/11/1762 - Langres 20/06/1832) qui sera prêtre réfractaire. Archives de Paris, acte d'état civil reconstitué le 6 août 1871, d'après le registre des actes de naissance de la paroisse de St Sulpice pour l'année 1789. Voir annexe 1.

⁴ Auguste Barbier (Paris 28/04/1805 - Nice 17/02/1882), Poète, auteur des Iambes, librettiste (Benvenuto Cellini, musique de Berlioz). Académicien en 1869. Ancien élève du collège Henri IV.

⁵ Voir Vincennes, Service historique de la défense, répertoire de la sous-série GR 2 Yg, Commissaires des guerres, inspecteurs aux revues, intendants militaires (1791-1847). Dossier de Nicolas Alexandre Barbier 2 Yg 63.

Barbier, lui, rejoignit Moscou, le 9 octobre 1812. Quelques jours après, il était affecté au régiment de cavalerie des 2^{èmes} cheveau-légers de la Garde impériale, les « lanciers rouges » commandés par le Général Edouard de Colbert-Chabanais (1774-1853).

Napoléon attendait dans Moscou, espérant conclure une paix rapide. Mais les Russes savaient que les Français étaient épuisés à la suite de la guerre de harcèlement que le vieux généralissime Koutouzof avait menée contre eux avec ses détachements de cosaques. La stratégie de la terre brûlée avait été payante en privant le gros des troupes françaises de ravitaillement. La Grande armée avait déjà perdu des milliers d'hommes. Les survivants étaient mal équipés pour affronter le froid qui commençait à se faire sentir. Devant le refus du tsar de négocier, Napoléon fut contraint à un repli qui se fit dans des conditions épouvantables.

Pour imaginer les souffrances que Barbier dut endurer, il faut relire Victor Hugo¹ :

*Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! L'empereur revenait lentement.
Laisant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée et maintenant troupeau. [...]*

Grâce au courage du général Eblé et de ses pontonniers, la Grande armée parvint à franchir la Bérézina (26 au 29 novembre). L'Empereur put échapper aux trois armées russes qui l'encerclaient, l'avant-garde de l'armée de Koutouzov à l'est, l'armée de Wittgenstein au nord et celle de l'amiral Tchitchagov² au sud.

Lors du passage de la Bérézina, Barbier fut blessé. Il perdit l'usage de la main et du pied gauche : il reçut une balle de fusil dans le pied et les doigts de sa main gelèrent. C'est là qu'il vit avec indignation, Napoléon frapper à coup de canne les soldats qui gênaient son passage³.

¹ Victor Hugo, *Les Châtiments*, *L'Expiation*.

² Ironie de l'histoire : dans le cimetière de Sceaux, la tombe de Barbier et celle de l'amiral Tchitchagov sont à quelques mètres l'une de l'autre. L'amiral fut accusé d'avoir laissé échapper Napoléon. Il quitta la Russie et s'établit en France. Il occupa dans le centre de Sceaux une maison de la rue Houdan, appelée depuis le Château de l'Amiral.

³ Cuvillier-Fleury, Alfred-Auguste (1802-1887), *Journal Intime, La famille d'Orléans au Palais-Royal, 1828-1831*, Paris, Plon-Nourrit, p. 151.



Le passage de la Bérézina
Aquarelle du général François Fournier-Sarlovèze (Sarlat 1773-Paris 1827)

Au printemps 1813, à peine remis de la campagne de Russie, Barbier participa à la campagne de Saxe. Il fut fait prisonnier à Dresde avec le corps d'armée du maréchal Gouvion Saint Cyr (11 novembre 1813).

Il revient en France, le 1^{er} mai 1814, après avoir passé six mois dans les geôles autrichiennes. Napoléon, destitué, était parti pour l'île d'Elbe ; la royauté avait été rétablie.

Barbier, licencié de l'armée, se retrouva sans traitement ni pension.

Pendant la Restauration et bien qu'il fût soutien de famille, (il a alors à sa charge ses parents et sa sœur¹), il sollicita en vain un emploi.

Pendant les Cent Jours et le retour de l'Empereur, il fut réintégré dans l'armée (25 mars 1815) comme simple commis aux écritures au service des « vivres-viandes ».

Une lettre en sa faveur datée du 27 mai 1815, lui permit de retrouver un poste d'adjoint au commissaire des guerres à Valenciennes puis à Avesnes. C'est à ce titre qu'il participa à la bataille de Waterloo, dans le corps du général Reille (18 juin 1815).

Il rejoignit ensuite l'Armée de la Loire qui avait été créée pour lutter contre le regain de la chouannerie en Vendée et en Bretagne.

¹ Voir sa lettre du 18 avril 1815, archives de Vincennes. 2 Ys 63.

Lorsque l'Armée de la Loire fut dissoute Barbier se retrouva une nouvelle fois sans affectation. La Restauration l'exclut définitivement de l'armée (1^{er} septembre 1815).

Le 14 novembre 1815, il fit une dernière tentative et sollicita un poste auprès du commissaire de la place de Poitiers mais sa demande fut refusée. Quinze ans plus tard, grâce aux mesures d'apaisement prises par le roi Louis-Philippe et en vertu des dispositions de l'ordonnance royale du 11 décembre 1830, il parviendra à faire reconnaître ses états de service et sera admis dans le « cadre de remplacement »¹ de l'Intendance militaire en qualité de sous-intendant militaire adjoint (29 août 1831). Mais jamais plus il n'aura de poste actif dans l'armée.

La famille Barbier, une « famille recomposée » avant la lettre

A partir de 1815, Barbier dut rechercher de nouveaux moyens d'existence. Il choisit la peinture en espérant vivre de son art ou tout au moins du professorat de dessin.

En 1818, malgré une situation professionnelle encore précaire, Barbier épousa Agathe Marie Richard de quatre ans son aînée². Celle-ci était d'un milieu plus modeste que Nicolas-Alexandre. Son père était marchand de vin, sa sœur Angélique, couturière³.

Le couple aura deux enfants Jenny dont nous ne savons rien et Paul-Jules Barbier⁴ qui naquit en 1825, alors que sa mère avait déjà quarante ans. Ce dernier deviendra le librettiste des plus grands musiciens français de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, Charles Gounod, Jacques Offenbach, Ambroise Thomas, Camille Saint-Saëns, Giacomo Meyerbeer, Léo Delibes etc.

Lorsqu'elle épousa Barbier, Agathe Richard était déjà mère de deux fillettes, nées de pères inconnus : Lisberthe et Victoire. Généreux, Barbier les reconnut, les légitima et leur donna son nom.

Victoire, née à Strasbourg le 23 décembre 1808, restera célibataire. Elle sera toujours très proche de son père adoptif. Artiste, elle aussi, elle profita de son enseignement, partageant souvent le même atelier. Elle participa comme lui à plusieurs salons (1831-1835-1841-1844-1849). Comme lui également, elle fut

¹ Cadre de réserve.

² Agathe-Marie Richard née à Paris, (paroisse saint Etienne-du-Mont) le 30 juin 1785, décédée à Paris le 27 septembre 1875, fille de Louis François Richard, marchand de vin et de Anne Agathe Génot. Elle est enterrée à Sceaux.

³ Angélique Françoise Santi née Richard (31 mai 1796-1^{er} mai 1881). Enterrée à Sceaux.

⁴ Paul-Jules Barbier (Paris 08/03/1825 - Paris 16/01/1901), poète, dramaturge, librettiste. Enterré à Châtenay-Malabry.

professeur de dessin. Elle enseigna à l'Institut des sourds-muets de Paris. Elle a laissé sur son père de touchants souvenirs (voir texte en annexes 3).

Séris la mentionne dans son livre sur Sceaux¹ lorsqu'il parle des habitants de la voie des Sablons :

*« Au n° 22, la villa des Sablons, propriété de la famille Séris-Augé. Précédemment cette famille habitait le n° 17, qu'elle avait acquis de Mlle Victoire Barbier², la sœur de Jules Barbier, le célèbre librettiste. Mlle Victoire Barbier repose aujourd'hui au cimetière de Sceaux. Elle est morte presque centenaire – à 99 ans 9 mois³, Artiste remarquable, elle dessinait à ravir ; elle a laissé des aquarelles, des croquis, des pochades que l'on se dispute encore. Elle écrivait comme elle dessinait, avec la même facilité et la même finesse. L'esprit toujours en éveil, elle notait ses impressions sur des chiffons de papier qu'elle classait ensuite et qui se sont transformés en d'intéressants volumes, d'une philosophie aimable et souriante, dont le plus remarquable est certainement son *Eloge de la vieillesse*. C'est un livre de chevet et de haute sagesse⁴. Le souvenir de l'aimable centenaire n'est pas oublié à Sceaux ».*

L'aîné, Lisberthe, eut une vie plus mystérieuse. On ignore où et quand elle est née. On sait par contre qu'elle se maria à Paris le 18 janvier 1827 avec Etienne Paul Chrétien, un homme beaucoup plus âgé qu'elle et qu'ils eurent une fille connue sous le nom de Lisa Cristiani. Violoncelliste de talent, celle-ci eut un destin aussi exceptionnel que tragique⁵. Elle donna des concerts dans toute l'Europe et se rendit à Saint-Pétersbourg dans l'espoir de jouer devant la cour impériale. Mais lorsqu'elle arriva dans la capitale russe, il lui fut impossible de jouer car des deuils répétés avaient frappé la famille du tsar. Elle décida alors de partir vers la Sibérie. Son périple qui dura plus de quatre ans, l'entraîna jusqu'au Kamchatka et dans le Caucase à l'époque de la conquête de la Tchétchénie. Epuisée par ses voyages, elle fut victime du choléra et s'éteignit à l'âge de 26 ans, sur les rives du Don, près de Rostov. Son violoncelle, un stradivarius appelé « le Cristiani » est aujourd'hui conservé à Crémone.

S'inspirant des lettres qu'il recevait de sa petite-fille, Barbier écrivit un long article qu'il fit paraître dans le *Journal des Débats*⁶

¹ Séris, H.L.L. *Sceaux depuis trente ans (1882-1912)*, par un vieil habitant de Sceaux, édition de l'imprimerie Charaire, c.1912, p. 242.

² C'est Victoire qui hérita de la maison de Sceaux.

³ En vérité, elle est morte dans sa 98^{ème} année, à Paris en juillet 1906. Elle est enterrée à Sceaux.

⁴ Voir bibliographie.

⁵ Elise Chrétien (Paris 1827 – Novotcherkass (Russie) 1853).

⁶ Alexandre Barbier (Nicolas-Alexandre), « Voyage d'un stradivarius à travers la Sibérie, le Kamchatka et le Caucase », *Journal des Débats politiques et littéraires*, feuilleton du journal des Débats, mercredi 26 septembre 1860 et Jeudi 27 septembre 1860.

On ignore la date du décès des parents de Lisa et la cause de leur disparition. Il semble qu'elle ait été élevée par ses grands-parents. Son oncle Jules Barbier était son aîné de deux ans seulement. Ils grandirent comme frère et sœur.

On savait s'amuser dans la famille Barbier. On jouait de la musique, on écrivait des poèmes et on inventait des pièces de théâtre pour les fêtes des uns et des autres. Très jeune, Jules Barbier qui avait déjà le sens du spectacle, jouait les maîtres de cérémonie¹.



Agathe Barbier



Jules Barbier



Victoire Barbier et sa petite nièce

Le peintre

Bien résolu à se perfectionner dans la peinture de paysages, Nicolas-Alexandre Barbier, entra dans l'atelier de Xavier Leprince (Paris 1799-Nice 1826). Ils collaborèrent pour certains tableaux. Barbier plantait le décor et Leprince animait la scène de personnages.

Au salon de 1824, le premier salon auquel il participa, Barbier exposa une *Vue de l'ancien château de la Muette*. Le catalogue précisait : « les figures sont de M. X. Leprince ».

De 1824 à 1861, Barbier participa à dix-neuf salons, exposant une soixantaine de peintures. Il fut récompensé à deux reprises : en 1839 il obtint une médaille de 3^{ème} classe dans la catégorie, « peinture de genre » pour *Ménage rustique dans un vieux monument du XI^e siècle*, et en 1842, une médaille de 2^{ème} classe en présentant

¹ Fonds Barbier, BnF, bibliothèque de l'Opéra.

trois peintures : *Cabaret à l'entrée d'un village, vue prise en Picardie* ; *Vue prise sur le bord de la Seine, près Poissy : après la pluie* ; *Vue prise en Bourbonnais*.

Dans ces différents salons il exposa surtout des paysages (19) mais aussi des vues de Châteaux (5), des intérieurs d'églises (9), des scènes de genre (9 environ). À partir de 1850, après son installation à Sceaux (1849), il exposa une douzaine de vues prises dans les environs de Sceaux, à Aulnay, Châtenay, Fontenay-aux-Roses, Bagneux, Arcueil et dans la vallée de la Bièvre (voir en annexe 4, la liste des œuvres exposées dans les salons).

Plusieurs tableaux furent acquis par la Société des Amis des Arts¹, en particulier « Intérieur d'une ancienne chapelle de l'église de Saint-André à Chartres » présenté au salon de 1827.

La plupart de ses œuvres ont malheureusement disparu car son atelier de la voie des Sablons a été pillé pendant la guerre de 1870 (voir en annexe 3 les souvenirs de sa fille Victoire Barbier) Cependant quelques musées possèdent des œuvres de Barbier dans leur collection.

Le musée de Pau conserve une peinture représentant *le Jubé de Saint-Etienne-du-Mont. Une cérémonie religieuse ; costumes du temps de Louis XIV* qui fut présenté au salon de 1852².



Le Jubé de Saint-Etienne-du-Mont, Musée de Pau, droits réservés

¹ Voir Institut national d'histoire de l'art, autographes, carton 2 p. 289-297.

² L'épouse de Nicolas-Alexandre fut baptisée dans cette église. Il présenta au salon de 1848 un *Te Deum dans l'église Saint-Etienne-du Mont en 1721*.

Le musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg posséderait une *Nature morte aux pommes*, datée de 1823 et le musée du Louvre, une *Vue du château de Chantilly prise de la grille d'honneur* présentée au salon de 1846.

Le musée Condé à Chantilly conserve deux tableaux. Un *Paysage avec une église* et une *Vue du château de Chantilly, prise du parc anglais*.



Paysage avec une église, Musée Condé, Chantilly, droits réservés



Vue du château de Chantilly, prise du parc anglais, 1845. coll. Musée Condé, Chantilly, droits réservés

À l'issue du salon de 1845 où La *Vue du château de Chantilly, prise du parc anglais* fut présentée sous le n° 43, l'œuvre fut acquise par le duc d'Aumale pour orner son appartement des Tuileries.

Après la révolution de 1848, ce tableau fut retrouvé au dépôt de la rue de Grenelle par Barbier lui-même qui recherchait les œuvres appartenant personnellement au duc afin de les envoyer en Angleterre : « J'ai retrouvé au dépôt dans ma dernière visite à la rue de Grenelle [...] une autre [étude] de moi fort mauvaise et dont les pillards des Tuileries auraient bien dû nous débarrasser vous et moi ».¹

Rendue au Prince, la peinture fut expédiée à Twickenham où le duc demeura en exil jusqu'en 1871. Le tableau fut alors renvoyé en France, à Chantilly. Lors de son second exil en 1886, le duc emporta de nouveau le tableau en Angleterre et l'exposa dans sa résidence de chasse de Woodnorton. Restée outre-Manche, la peinture disparut pendant plus de cent ans pour réapparaître le 5 novembre 1991

¹ Archives du musée Condé, Na 18/42, lettre de Barbier au duc d'Aumale, « de Sceaux le 2 février 1849 ».

à Amsterdam lors d'une vente chez Sotheby's¹. Identifié par un conservateur du musée Carnavalet, le tableau, acquis par l'association des Amis du musée Condé, a pu de nouveau retrouver les cimaises du château de Chantilly.

Ce tableau particulièrement intéressant, montre l'état du château avant les reconstructions et les modifications demandées à l'architecte Honoré Daumet, par le duc d'Aumale entre 1876 et 1882.

Entré au service de la famille d'Orléans, probablement en 1828, Barbier devint l'un des professeurs de dessins des fils de Louis-Philippe (prince de Joinville, ducs d'Aumale et de Montpensier).

Le prince de Joinville² dans ses souvenirs, reconnaît, avec honnêteté, avoir été un véritable cancre pendant toute sa scolarité. Il se mit à travailler lorsqu'il découvrit sa vocation de marin. Il étudia alors sérieusement les mathématiques et le dessin : « Je me mis aussi et assidument à l'étude du dessin. Mon premier maître en ce genre fut M. Barbier, le père de Jules Barbier, le poète et le librettiste, condisciple avec Emile Augier³, de mes jeunes frères⁴ [...] ».

En 1829, Barbier suivit la famille royale en Auvergne au château de Randan (Puy-de-Dôme), propriété de Madame Adélaïde, sœur du Roi Louis-Philippe⁵. Elle avait fait l'acquisition du domaine en 1821. C'est l'architecte Fontaine⁶ qui fut chargé de restaurer et d'agrandir le vieux château de briques du temps de François I^{er}. Les travaux terminés, Madame Adélaïde commanda à Barbier une vue du château restauré.



Vue du château de Randan en Auvergne, droits réservés

¹ Amsterdam, Sotheby's, 5 novembre 1991 : « André (sic) Barbier, a *View of a french castle* ».

² François d'Orléans, prince de Joinville (1818-1900), 3^{ème} fils du roi Louis-Philippe. Il a laissé d'intéressants souvenirs. *Vieux souvenirs*, (1818-1848), Paris, Calmann-Lévy éd., 1894.

³ Emile Augier (1820-1889), poète et dramaturge. En 1848, il devint bibliothécaire de Chantilly. Académicien en 1857. Sénateur à la fin du 2^{de} Empire. Grand-officier de la Légion d'Honneur.

⁴ Jules Barbier et Emile Augier étaient scolarisés au Collège Henri IV avec les fils de Louis-Philippe.

⁵ Louise Marie Adélaïde Eugène (sic) d'Orléans dite Madame Adélaïde ou Mademoiselle (1777-1847). Restée célibataire, elle légua son domaine de Randan à son neveu, le duc de Montpensier, Antoine d'Orléans (1824-1890) dernier fils du roi Louis-Philippe.

⁶ Pierre François Léonard Fontaine (1762-1853), Inventeur avec Charles Percier du « style Empire ».

Le tableau fut présenté au salon de 1831 avec une *Vue de l'intérieur de l'église de Randan*. Un intérieur d'église : l'un des thèmes de prédilection de Barbier.

Ce tableau est passé en vente à New-York, chez Christie's, le 25 mai 1999¹. Lors de la vente il n'avait pas été localisé.

Cuvillier-Fleury, le précepteur du duc d'Aumale qui avait une grande affection pour Barbier indique dans son journal intime que Barbier n'était pas très bien traité par Madame Adélaïde. Il faillit lui-même, au cours de ce séjour, démissionner de son poste de précepteur du duc d'Aumale. Il fallut l'intervention du roi en personne pour l'en dissuader.

« Lundi 14 septembre 1829

On néglige Barbier. Cependant Mademoiselle lui a commandé un tableau, mais est-ce assez pour une âme comme Barbier ? Quelques procédés polis vaudraient mieux pour lui que beaucoup d'argent. Les maîtres au cachet sont décidément au dehors ; ce sont eux pourtant qui supportent une partie du poids de l'éducation ; singulière logique de la vanité aristocratique qui exclut des gens à des titres qui les feraient admettre chez d'autres.

*Quoiqu'il en soit Barbier travaille tout le jour et le soir dîne au coin du feu chez le père Guillemin, brave homme, demi-paysan, frotté de vie militaire mais rentré trop tôt dans son obtusité (sic) native. Les Randannais ne sont guère forts ; ils prennent Barbier pour un sorcier ; quelques uns le fuient ; aucun ne veut poser même pour de l'argent. » [...]*²

Barbier s'essaya également à la critique d'art en faisant paraître des essais sur les salons de 1836 et de 1839. Son goût le portait vers les œuvres académiques quoiqu'il s'en défendît. Il ne comprenait rien à Corot et Delacroix le laissait sceptique. Néanmoins ses critiques ne manquent pas d'humour.

C'est au titre de peintre qu'il fut fait chevalier de la légion d'honneur en 1842 (22/12/1842).

Au service du duc d'Aumale

C'est au cours de l'année 1830, que Barbier fut nommé, probablement grâce à l'intervention de Cuvillier-Fleury, sous-chef du secrétariat du duc d'Aumale. Le jeune prince qui n'avait que huit ans venait d'hériter de la plus grande partie de l'immense fortune de son parrain, Louis VI Henri de Bourbon-Condé (1756-

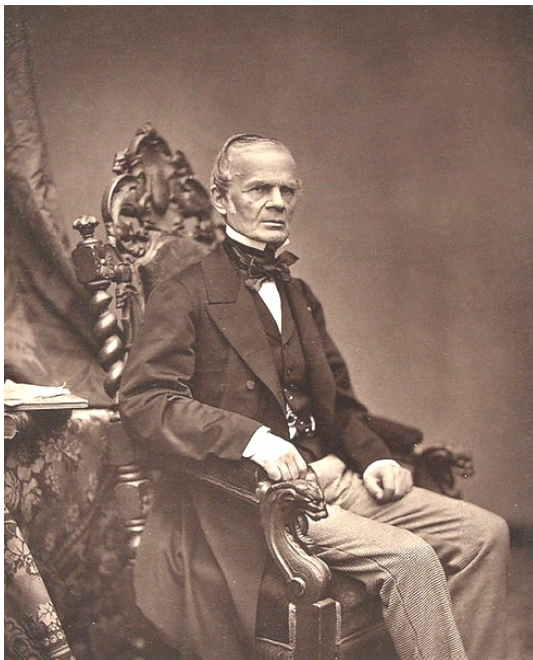
¹ New York, Rockefeller Plaza, Christie's, 25 mai 1999, *Important Old master Paintings*, lot 138 « *a château in a landscape* », (75,5 x 97,2 cm), huile sur toile. Adjudé 32 200 \$ (30 420 €). Signé et daté « Barbier 1830 » porte un numéro d'inventaire yo/518 (inventaire de Madame Adélaïde ?).

² Cuvillier-Fleury, Alfred-Auguste (1802-1887), *Journal Intime, La famille d'Orléans au Palais-Royal, 1828-1831*, Paris, Plon-Nourrit, p.133-134.

1830), décédé dans des conditions assez mystérieuses dans son château de Saint-Leu. Le duc d'Aumale entra en possession du domaine de Chantilly dont il fera un musée et qu'il légua à l'Institut avec toutes ses fabuleuses collections.

Cuvillier-Fleury qui fut à la fois précepteur du duc d'Aumale et secrétaire de ses commandements, accompagna le jeune prince en Algérie, au printemps 1840. En son absence, il confia à Barbier la responsabilité du secrétariat. Et comme il avait une totale confiance en lui, il le chargea de questions plus personnelles. Cuvillier-Fleury était, à l'époque, fiancé et il était très amoureux de sa future femme. Il demanda à Barbier de lui donner des nouvelles de la jeune fille le plus souvent possible. Celui-ci s'acquitta de cette mission avec beaucoup de bienveillance et de délicatesse. Cette correspondance, pleine d'esprit, qui va du 5 avril au 7 juin 1840, a été publiée dans le *Journal intime* de Cuvillier-Fleury.¹

Parallèlement Barbier poursuivit sa carrière de professeur de dessin. En 1836, il fut pourvu d'un poste au collège Henri IV où les fils de Louis-Philippe étaient scolarisés et où étudiera son fils Jules. De cette expérience de professeur il tirera un *Traité pratique de lavis et de peinture à l'aquarelle*, écrit en collaboration avec sa fille Victoire elle-même artiste et professeur de dessin à l'Institut des sourds et muets².



Alfred Auguste Cuvillier-Fleury



Henri d'Orléans, Duc d'Aumale

¹ Alfred-Auguste Cuvillier-Fleury, *Journal intime*, chapitre XVII, p.160-227.

² Barbier, Alexandre-Nicolas, Barbier, Victoire (Mlle), *Le Maître d'aquarelle, traité pratique de lavis et de peinture à l'aquarelle...* par A. Barbier, et Mlle Victoire Barbier, Paris, Monrocq frères, 1861, In-8°, 88 p. et pl.

Nicolas-Alexandre Barbier dont l'histoire personnelle, côtoya souvent la grande histoire méritait bien de sortir de l'anonymat. Son portrait reste cependant incomplet. Il serait souhaitable d'approfondir certains documents. De nouvelles pistes de recherche sont apparues au cours de cette étude comme la localisation de sa maison de Sceaux tantôt placée au 11 de la voie des Sablons (acte de décès), tantôt placée au 17 (Séris). Il serait intéressant de retrouver les peintures qu'il a faites dans la région de Sceaux. Un grand nombre de tableaux a été détruit par l'occupant bavarois pendant la guerre de 1870, mais peut-être existent-ils en mains privées quelques œuvres qui pourraient ressurgir.

Marianne de Meyenbourg

ANNEXE 1

Acte de naissance de Nicolas-Alexandre Barbier

REPUBLIQUE FRANCAISE. / LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE
Préfecture du Département de la Seine. EXTRAIT du Registre des Actes de
naissance de la Paroisse de St Sulpice pour l'année 1789

Nicolas-Alexandre Barbier

Le vingt et un du mois d'octobre, mil sept Cent quatre vingt neuf, a été baptisé Nicolas-Alexandre, né le dix huit en courant, fils de Pierre Barbier, md. Mercier, et de Marie Jeanne Constance Banizette, son épouse demeurant, abbaye st. Germain, Cour des Religieux. Le Parrain Nicolas Barbier, bourgeois, aïeul Paternel de l'enfant ; la Marraine Jeanne, Thérèse Couder, épouse de Nicaise Banizette, bourgeois, Ayeule maternelle de l'enfant, le père présent et ont signé : Barbier, Barbier, Couder / Et Aragonnès D'Orcet

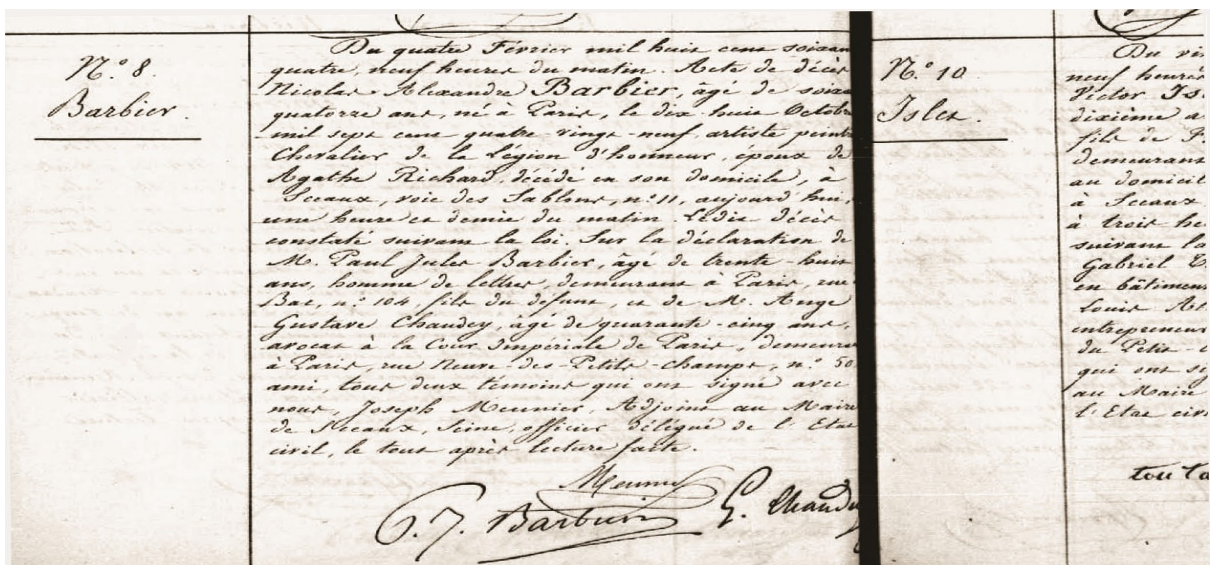
Pour extrait conforme. Paris le 6 août 1871 / Le secrétaire général de la
Préfecture de la Seine.

Signé illisible.

Archives de Paris.

Acte de décès de Nicolas-Alexandre Barbier

Département de la Seine. Arrondissement communal de Sceaux. Commune de Sceaux.
Registre double des actes de décès pour l'an 1864



[trois signatures] : Meunier / P.J. Barbier / G. Chaudey.
Archives municipales de Sceaux.

ANNEXE 2

Journal des Débats politiques et littéraires, lundi 8 février 1864, p. 5

Une nombreuse assistance de parens (sic) et d'amis, réunie dans l'église de Sceaux¹, rendait, samedi dernier, les derniers devoirs à un homme distingué, moins connu qu'il ne méritait de l'être, M. Alexandre Barbier, ancien intendant militaire, mort il y a deux jours à l'âge de soixante quinze ans ; M. Barbier s'était voué à la peinture de genre, après son retour en France, en 1815, et c'est à ce titre qu'il avait été décoré de la croix de la Légion d'Honneur². Son fils, M. Jules Barbier³, l'auteur si justement estimé du *Poète*⁴, de *Galathée*⁵, des *Noces de Jeannette*⁶ et de tant d'autres œuvres charmantes, a conduit le deuil au cimetière, assisté de son cousin, l'auteur célèbre des *Iambes*, M. Auguste Barbier⁷, et accompagné de tous les amis de sa famille, parmi lesquels on remarquait aussi M. de Lanneau, l'ancien maire du 12^{ème} arrondissement⁸, et M. Dobignie, vice-président du tribunal de première instance⁹.

Après l'absoute, M. Cuvillier-Fleury¹⁰, s'étant avancé sur le bord de la tombe, a désiré adresser à son ami, au nom de l'assistance, un dernier adieu auquel tous les cœurs ont répondu. Nous publions ce discours, qui résume avec une sincérité si touchante une honorable existence :

F. Camus

¹ Église Saint-Jean-Baptiste.

² Chevalier de la Légion d'Honneur par décret du 22 décembre 1842. Archives nationales, site de Paris, base de données Léonore (Légion d'Honneur), cote LH/110/39 (notice L 0110039).

³ Paul Jules Barbier, (Paris 1825-Paris 1901), poète, dramaturge, librettiste de Charles Gounod, Jacques Offenbach, Camille Saint-Saëns, Victor Massé, Ambroise Thomas, etc. Enterré au vieux cimetière de Châtenay-Malabry.

⁴ *Un Poète*, drame en 5 actes et en vers, Paris, Théâtre Français, 16 avril 1847.

⁵ *Galathée*, Opéra comique en 2 actes (1852), musique de Victor Massé (1822-1884).

⁶ *Les Noces de Jeannette*, Opéra comique en 1 acte (1853), musique de Victor Massé (1822-1884).

⁷ Henri-Auguste Barbier (Paris 1805-Nice 1882), enterré au cimetière du Père-La Chaise, poète satirique, opposé au régime impérial, élu à l'Académie française en 1869 contre Théophile Gautier, librettiste de Berlioz pour Benvenuto Cellini (1838). Chevalier de la Légion d'Honneur (1878). Cousin germain de Nicolas Alexandre Barbier.

⁸ Adolphe de Lanneau de Marey (Paris 1796-Paris 1881), ancien directeur du Collège Sainte-Barbe, ancien directeur de l'Institut des sourds-muets de Paris, maire du 12^{ème} arrondissement (ancien). Fils de Pierre Antoine Victor de Lanneau de Marey (1758-1830), prêtre théatin, signataire de la Constitution civile du clergé qui quitta l'église, devint franc-maçon, et fonda le nouveau collège Sainte-Barbe en 1798.

⁹ Dobignie, Alphonse Florice, avoué, magistrat, demeurant à Paris dans le 6^{ème} arrondissement, époux de Constance Henriette Barbier, sœur d'Auguste Barbier, cousine germaine de Nicolas-Alexandre Barbier.

¹⁰ Cuvillier-Fleury.

« Messieurs, l'homme excellent qui reçoit en ce moment nos derniers adieux, était loin d'avoir dans le monde où il a vécu, obscur et modeste, un renom égal au jugement que portaient de lui ceux qui, comme nous, l'avaient particulièrement connu. Homme excellent, – répétons cet éloge, le premier de tous en face de la mort, – homme de cœur, artiste distingué, écrivain agréable et pur, causeur spirituel, professeur sérieux et attachant, Alexandre Barbier, s'était fait remarquer partout où il avait eu à appliquer les ressources si diverses de son esprit, à la fois très facile et très solide.

« La nature l'avait généreusement doué ; la vie l'avait rudement traité. Les exigences d'une situation laborieuse avaient sans cesse contrarié, chez lui, la vocation de l'artiste et les goûts du lettré. Mais elles avaient communiqué à son âme une vigueur dont la première épreuve qui remontait à la retraite de Russie, l'avait montré aussi ferme dans la détresse que fidèle à son devoir et à son drapeau.

« De retour en France, vers 1815, il avait quitté l'épée pour le pinceau. Comme peintre, il n'avait pas parcouru, sans y laisser plus d'une trace honorable, cette pénible et attrayante carrière où tant de déceptions douloureuses se mêlent à tant de douces amorces. Il n'avait réussi qu'à moitié, quoiqu'il fût habile. Il ne l'était pas assez peut-être dans le sens mondain du mot ; il avait le savoir ; non le savoir faire. N'accusons pas le monde : il n'aime pas à faire seul tous les frais vis-à-vis de ces esprits délicats et fiers qui attendent ses suffrages, retranchés et abrités dans la satisfaction de leur conscience.

« Alexandre Barbier avait cru pouvoir concilier pendant un temps avec la pratique sérieuse de la peinture de genre, l'examen et le jugement des œuvres de ses confrères. Il avait écrit, dans plusieurs journaux, des *Salons* très remarquables et qui forment encore aujourd'hui une agréable lecture. A cet emploi de son activité, il joignait aussi l'exercice assidu du professorat, soit celui de la littérature qu'il commentait avec finesse, témoin cet aimable livre qu'il a publié sous le titre de *Lettres familières*, soit le professorat de l'art et dans celui-là, il excellait ; il a eu des princes de sang royal pour élèves.

« Dans toutes ces rencontres si diverses de sa destinée (j'en parle comme témoin presque constant de cette longue et honorable vie), Alexandre Barbier s'est toujours montré, je ne dis pas seulement homme d'honneur, mais homme de cœur, sensible et bienveillant, doucement fier, simplement résigné aux plus injustes rigueurs de la fortune, - toujours content, si le labeur du jour lui laissait, le soir venu une heure pour lire un bon classique, écrire une page sincère, tracer

un dessin original ; – aimé, que dis-je aimé ? respecté de tous ses amis, dont il était le conseiller naturel, parfois le mentor affectueux ; chéri de sa famille, dont il était depuis quarante ans le courageux soutien, et auprès de laquelle un digne fils le remplace aujourd’hui.

« ... mais adieu, mon vieil ami ! J’en ai trop peu dit pour ceux qui t’ont connu, trop peut-être pour le monde, qui ne juge les hommes qu’à l’éclat de leur renommée. Alexandre Barbier, j’en atteste ses amis, c’est à dire ses vrais juges sur cette terre, était au premier rang des plus distingués parmi ceux que le monde n’a pas connus. Mais à ceux-là le cœur des amis tient compte avec usure, et Dieu aussi, dans sa justice, de ce que la vie leur a refusé...

Cuvillier-Fleury

ANNEXE 3

Catalogues des salons de 1824 à 1861.

Explication des ouvrages de peinture, sculpture, gravure, lithographie et architecture des artistes vivants (sic) 1824-1861.

BARBIER (Nicolas-Alexandre) : Peinture, de 1824 à 1861, il participa à 19 salons et exposa 60 tableaux.

Salon de 1824

54 – Vue de l'ancien château de la Muette. (Les figures sont de M. X. Leprince).

55 – Vue de l'un des bas-côtés de l'Eglise de Verneuil.

Salon de 1827

38 – Vue prise aux environs de Meulan.

39 – Sacristie d'une église de village.

40 – Intérieur d'une cuisine gothique de l'ancien château de Dunois, à Châteaudun.

41 – Intérieur d'une ancienne chapelle de l'église de Saint-André, à Chartres.

Salon de 1831

74 – Vue de la Limagne, en Auvergne.

75 – Vue du château de Randan, en Auvergne (Appartient à S.A.R. Madame Adélaïde).

76 – L'intérieur de l'église de Randan.

77 – Intérieur d'église de village.

3108 – Ruines du Moyen-âge.

Salon de 1833

84 – Intérieur d'un réfectoire de couvent.

85 – Vue prise dans le Forez.

86 – Cour d'une maison de paysan.

87 – Intérieur d'après nature.

88 – Intérieurs, même numéro.

Salon de 1836

67 – Vue prise aux environs de Meulan.

68 – Vue prise des hauteurs de la Celle, effet d'automne.

Salon de 1839

77 – Ménage rustique dans un vieux monument du XI^e siècle.

Salon de 1842

51 – Cabaret à l'entrée d'un village ; vue prise en Picardie.

52 – Vue prise sur le bord de la Seine, près Poissy : après la pluie.

53 – Vue prise en Bourbonnais.

Salon de 1843

32 – Deux paysages ; même numéro.

1^o Vue prise en Normandie.

2^o Vue prise aux environs de Chartres.

Salon de 1844

58 – Une sortie de bois ; vue prise en Picardie.

Salon de 1845

43 – Vue du château de Chantilly, prise du parc anglais.

44 – Un canal, vue prise en Flandre.

Salon de 1846

72 – Vue du château de Chantilly, prise de la grille d'honneur

Salon de 1848

186 – Un Te Deum dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont en 1721.

Salon de 1849

62 – Un paysage, vue prise en Normandie près Verneuil.

63 – Une rue de Chartres.

64 – Vue du parc.

Salon de 1850

92 – Vue prise entre Sceaux et Aulnay (Seine).

93 – Vue prise dans la vallée de Fontenay (Seine) ; paysage après la pluie.

94 – Chaumières normandes sur le bord d'une rivière.

95 – Vue prise à Bougival (Seine-et-Oise) ; effet du soir.

96 – Sortie du bois à Aulnay (Seine).

97 – Vue prise à la Croix-d'Arcueil.

98 – Chemin de Châtenay à Malabry (Seine) : étude.

99 – Environs de Bagneux (Seine) : étude.

100 – Vue prise entre Fontenay et Clamart (Seine) : étude.

Salon de 1852

- 47 – Le jubé de Saint-Etienne-du-Mont. Une cérémonie religieuse ; costumes du temps de Louis XIV.
- 48 – Vue prise au hameau de Brézolles (Seine-et-Oise) ; effet du soir.
- 49 – Landes et bruyères ; environs de Dinan.

Salon de 1853

- 44 – Site des environs de Paris ; effet d'orage.
- 45 – Vue prise près d'Igny ; vallée de Bièvre.
- 46 – Une ancienne sablière, près Châtenay, Seine.

Salon de 1857

- 98 – Une assemblée de moines dominicains dans une salle d'architecture gothique de l'ancien monastère de Moutier Neuf en Poitou.
- 99 – Landes et bruyères ; souvenir de Bretagne.
- 100 – Cabaret sur le bord d'une route, paysage des environs de Paris ; effet de pluie.
- 101 – Sous les saules, vue prise sur les bords de l'Yvette (Seine-et-Oise).
- 102 – Vue du village de Verrières (Seine-et-Oise).
- 103 – Vue de Fontenay-aux-Roses, près Paris, prise de la vallée.

Salon de 1859

- 122 – Vue prise sur le canal de Bourgogne, aux environs de Tonnerre (Yonne).
- 123 – Environs de Sceaux (Seine) ; étude d'après nature.
- 124 – Maison de garde sur le chemin de Sceaux à Châtenay (Seine).
- 125 – Une sablière près de Châtenay.

Salon de 1861

- 115 – Vue prise à Bougival
- 116 – Vue prise aux environs de Meulan (Seine-et-Oise).
- 117 – Vue prise sur la voie des Sablons, à Sceaux ; effet du soir.

**Souvenirs de Victoire Barbier, fille adoptive de
Nicolas-Alexandre Barbier**

Mon père, par la délicatesse de ses goûts et de ses habitudes, par la variété et la quantité de ses occupations, par l'effroi qu'il avait de la solitude, absorbait et confisquait un peu la vie de ceux qui l'entouraient. Mais s'il prenait le capital, à quels gros intérêts il le payait !

Quel charme infini dans ses causeries ! Quelle grâce dans son esprit ! Quelle instruction dans son commerce ! C'était tout bonheur de rester près de lui.

Pauvre père ! Il lui fallait absolument le feu et le contact de la société ; il avait besoin d'une vivante compagnie. Faible et délicat, tout en lui était frileux jusqu'à l'esprit. Oui, mon père était spirituel. Il disait toutes choses plaisamment et les assaisonnait encore de ce sel gaulois qu'il possédait. Mais s'il avait l'esprit gai, il avait l'âme triste. S'il nous amusait toujours, moi je le consolais souvent. Je ne sais s'il a emporté mes consolations, mais moi je garde le souvenir de son charmant esprit et de la bonté de son cœur.

C'est lui, ce pauvre père, qui, sentant ses forces décliner, me disait, peu de jours, avant de mourir :

Ah ! ma fille, je souffre depuis longtemps déjà d'un rhumatisme littéraire. Je ne peux plus travailler. Hélas ! je m'en irai bien sûr avant d'avoir déballé toute ma marchandise. Il ne disait que trop vrai.

C'est mon père qui trouva plaisant de définir ainsi les âges :

De 10 ans à 20 ans, on n'est pas fait.

De 20 « à 30 « on est parfait.

De 30 « à 40 « on est surfait.

De 40 « à 50 « on est fait.

De 50 « à 60 « on se refait.

De 60 « à 70 « on se défait.

De 70 « à 80 « on est défait.

De 80 « à 100 « c'en est plus ou moins fait.

Ce cher père avait servi sous le premier empereur et l'avait suivi jusqu'à la retraite de Moscou. C'est au milieu de cette cruelle déroute qu'il fut trouvé dans un fossé pieds et poings gelés. Pour se consoler de ses infortunes et se reprendre au monde et à sa famille, il prit la plume, les pinceaux, fit de bons livres et de délicieux chefs-d'œuvre.

Trop épris peut-être de la grandeur de Napoléon I^{er}, en revanche, il ne goûtait guère son neveu.

Te souviens-tu du soir, chère Jeanne¹, où, à propos de ton anniversaire, il improvisa ses vers :

L'Empire et toi, ma Jeanneton,
Vous êtes nés sous une même aurore.
Le même jour vous vit éclore,
Mais, sous la chaleur d'un rayon,
Si la Nature trop féconde,
Fit naître en notre pauvre monde
Le tigre à côté du mouton,
Et la rose auprès du chardon,
Pourquoi nous plaindre de la chose,
Tant qu'il nous restera la rose
Et le mouton si bon ?....

Que mon père me pardonne de consigner ici des vers qu'il eût appelés méchants de toutes les manières. Mais tu me remercieras de te parler de ton pauvre grand père, qui t'aimait jusqu'à en perdre l'esprit.

Un anniversaire

Il est des jours consacrés aux larmes. Ce sont ceux des tristes anniversaires. Celui qui revient aujourd'hui me rappelle trop vivement, hélas ! le moment précis de la mort de mon pauvre père. Tout ce qui précéda et suivit son dernier soupir est aussi vivant dans mon cœur que si je venais de lui faire mes derniers adieux. hélas ! lui ne put pas me faire les siens. L'esprit était parti avant le corps. Mon frère vint avec moi pleurer sur sa tombe, sur cette tombe où M. Cuvillier-Fleury prononça un si touchant discours.

Nous étions au milieu de ce petit cimetière de campagne où déjà bien des nôtres ont pris leurs places. Il semble qu'ils soient en plus douce paix que dans les cimetières des grandes villes.

Mes ruines

[...] Ce jour néfaste fut celui où, à Sceaux, les Prussiens dévastèrent ma maison, crevèrent mes murailles, bouleversèrent mes escaliers et firent de mon jardin le réceptacle de leurs plus honteuses immondices.

¹ Jeanne Barbier, fille de Jules Barbier, petite-fille de Nicolas-Alexandre née à Paris le 2 décembre 1852.

Comme Marius errant sur les ruines de Carthage, j'errai dans mes décombres. Un Prussien, un seul Prussien se promenait au bout de mon allée. Je n'eus pas besoin de lui intimer l'ordre de partir. La guerre était finie !

Ah ! si mon pauvre père eût encore été de ce monde, cette horrible dévastation l'en eût bientôt fait partir ! Il aimait tant son ermitage !

Tout ce que je possédais, tout ! tout avait disparu... On eût dit qu'une effroyable rage avait plané et couru sur toutes choses. Ce fut dans un fumier infect que je pus saisir à l'état de loque un superbe tableau de mon père. Ce fut à l'état de poussière et de débris que je trouvai mes jolies statuettes. Ce fut à l'état de boue que je ramassais ma pauvre bibliothèque. Et à l'état de verre pilé que tout le vin de ma cave s'était réduit. Hélas ! Pourquoi ces misérables ne se contentèrent-ils pas de boire mon vin et de manger mes provisions ? ... C'eût été tout légitime. Mais toutes mes œuvres manuscrites, ma correspondance intime et littéraire, les écrits de mon cher père, ceux de ma nièce [...]. Recueils qui devaient occuper ma vieillesse, et que je couvais avec tant de soin ! Toutes ces richesses avaient allumé leurs poêles (il est vrai qu'il faisait terriblement froid cette année là). Mais que de gros soupirs ces manuscrits emportèrent avec eux !

Victoire Barbier, *Voyage sentimental autour d'une vieille femme*, Plon, 1878. Sceaux – Imp. M. et P.-E. Charaire.

Cher père ! ce sont tes pages maintenant qui me tombent sous les yeux ! que de tendresse et d'esprit y sont répandus ! grâce à Dieu ! les Prussiens m'en ont laissé quelques-unes et ne m'ont point enlevé ton portrait.

*Ton image chérie
Reviendra plus d'un jour charmer ma rêverie.*

Hélas ! tu as quitté cette forme humaine que nous aimions tant ! Ma pauvre âme, qui s'était fondue dans la tienne, se doutait bien de ce qui allait lui manquer. En te disant adieu pour la dernière fois, je me faisais forte et je ne l'étais pas. En te perdant, je perdais mes habitudes les plus chères et ma plus ancienne affection. J'enterrais ma vie de cœur. Ce qui me console, ce sont les excellents ouvrages que tu as laissés ; ce sont tes bons livres qui nous restent ; ce sont tes jolis tableaux accrochés à nos murailles...

On ne meurt pas tout entier quand on laisse de telles œuvres ! Mais que sont devenues ces causeries où tu nous ravissais ! Ce commerce charmant qui séduisait tes amis !

Je me vois encore dans ton atelier, travaillant à tes côtés, t'écoutant... et le son de ta voix m'est resté. Et tes conseils m'ont bien servi ! Que de fois avons-nous devisé sur l'art, sur le ciel, sur les douceurs de l'amitié !...sur les plaisirs que donne la littérature.

Un soir, au moment de te mettre au lit, je me souviens que tu me récitais ces vers d'un poète que tu aimais et tu te plus à me les appliquer :

*C'est grâce à ton doux bonsoir,
Que la nuit mieux je sommeille.
Et je n'ai que bon vouloir
Quand ton gai bonjour m'éveille.*

Oh ! oui, j'étais gaie quand je te voyais, gaie quand je t'embrassais !...J'étais heureuse près de toi. Avec quelle joie nous suivions ensemble, par une douce matinée, ce joli sentier des soupirs tout parsemé de violettes qui avoisine notre maison ! Que de fois ai-je été en pèlerinage près du vieux saule que tu admirais ! Le sentier est resté, le vieux saule y est encore, les violettes sont revenues, et tu n'es plus là...

Victoire Barbier, *Causeries du soir*, Paris, Didier, 1880, Sceaux, - Sceaux – Imprimerie Charaire et fils.

Quatre-vingt-neuf *à mon père*
Buvons à l'an quatre-vingt-neuf
Qui mit la Bastille par terre,
Qui nous fit un monde tout neuf
Et qui te vit naître, cher père

Jules Barbier, *La Gerbe*, Alphonse Lemerre éd., 1884

Sources

Archives de Paris, état civil.

Archives municipales de Sceaux, état civil.

Archives municipales de Strasbourg.

Vincennes, Service historique de la défense, Répertoire de la sous-série GR 2 Y^s : Commissaires des guerres, inspecteurs aux revues, intendants militaires (1791-1847).

Dossier de Nicolas Alexandre Barbier 2 Y^s 63.

Archives de Chantilly.

BNF, Bibliothèque de l'Opéra, fonds Jules Barbier.

BNF Arsenal, portefeuille d'Alfred-Auguste Cuvillier-Fleury, secrétaire des commandements du duc d'Aumale, cote Ms 9377.

Archives nationales. Base Léonore (légion d'honneur).

Bibliographie

Œuvres de Nicolas-Alexandre Barbier et de sa fille Victoire.

Barbier, Alexandre-Nicolas, *Lettres familières sur la littérature, adressées à mademoiselle Cl. F.*, par Al. Barbier, Paris, M. Lévy frères, 1862, In-18, 293 p.
Livre dédié à Madame Clémentine Tiby, née Cuvillier-Fleury.

Barbier, Alexandre-Nicolas, *Salon de 1836*, par A. Barbier, Paris, chez Joubert, In-12, 150 p.

Barbier, Alexandre-Nicolas, *Salon de 1839*, par Alex. Barbier, Paris, Joubert, 1839. In-12, 163 p.

Barbier, Alexandre-Nicolas, Barbier, Victoire (Mlle), *Le Maître d'aquarelle, traité pratique de lavis et de peinture à l'aquarelle...* par A. Barbier, et Mlle Victoire Barbier, Paris, Monrocq frères, 1861, In-8°, 88 p. et pl.

Barbier, Victoire, *Voyage sentimental autour d'une vieille femme*, Paris, E. Plon et Cie, 1878.

Barbier, Victoire, *Causeries du soir*, Paris, librairie académique Didier et Cie, 1880.

Aumale, Henri d'Orléans duc d'(1822-1897), Correspondance du duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury, introductions par René Valléry-Radot ; [éditée par H. Limbourg], Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910-1914, 5 tomes en 4 vol., portraits; in-8°.

Cuvillier-Fleury, Alfred-Auguste (1802-1887), *Journal intime de Cuvillier-Fleury*, publ. avec une introd. par Ernest Bertin, Paris, Plon-Nourrit, [1900-1903], 2 vol., in-8.

Comprend : I. La Famille d'Orléans au Palais-Royal, 1828-1831 ; II. La Famille d'Orléans aux Tuileries et en exil, 1832-1851.

Dictionnaire de biographie française sous la direction de M Prevost et Roman d'Amat, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1951, tome cinquième Baltazar – Bergeret de Grancourt.

Garnier, Nicole, *Chantilly, musée Condé, peintures des XIX^e et XX^e siècles*, RMN, 1997, Inventaire des collections publiques françaises, Institut de France.

Harambourg, Lydia, *Dictionnaire des peintres paysagistes français du XIX^e s.*, Neuchâtel, éd. Ides et Calendes, 1986.

Hugo, Victor, *Œuvres poétiques*, tome 2, *les Châtiments, les Contemplations*, Gallimard, (Bibliothèque de la Pléiade).

Petit, Françoise et Pila, Thérèse « Le cimetière de Sceaux », *Bulletin des Amis de Sceaux*, nouvelle série, n° 13, 1996, p.15.

Joinville, Prince de, *Vieux souvenirs*, (1818-1848), Paris, Calmann-Levy éd., 1894.

Rey, Marie-Pierre, *L'Effroyable tragédie, une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Flammarion, 2012.

Sédillot René, *Le Coût de la Révolution française*, Perrin, 1987.

Tchitchagov, Pavel, *Mémoires de l'amiral Tchitchagov (1767-1849)*.

Revue et périodiques

Garnier, Nicole et Amélie Lefébure, « Dons des Amis du Musée, un tableau retrouvé de l'ancienne collection du duc d'Aumale, le château de Chantilly vu du parc anglais par Barbier », *Le Musée Condé*, n° 42, mai 1992, p. 8-11.

Garnier, Nicole et Amélie Lefébure, « Chantilly, musée Condé, Nicolas-Alexandre Barbier, *Vue du château de Chantilly prise du parc anglais* », *Revue du Louvre*, 4-1992.

La Chronique des arts et de la curiosité, supplément à la Gazette des Beaux-arts, 1864, p. 301. Nécrologie.

Journal des Débats politiques et littéraires, lundi 8 février 1864.

Cycles d'urbanisation et évolution du réseau viaire de Sceaux (1782-2007)

Les Amis de Sceaux remercient tout particulièrement Christelle Leterme d'avoir bien voulu proposer l'article ci-dessous issu de son travail dans le cadre d'un stage de géomatique. Elle suit actuellement le master BIOTERRE (Biodiversité, Territoires, Environnement) de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne et travaille en alternance dans l'association Entreprises pour l'Environnement.

Introduction

L'étude des routes a longtemps été séparée entre plusieurs disciplines en fonction de la période étudiée : les archéologues s'intéressaient aux voies antiques, les historiens aux grandes routes médiévales, mais aussi aux réseaux modernes et contemporains, lorsqu'ils travaillaient en collaboration avec les géographes (ROBERT et VERDIER, 2009). Une nouvelle approche initiée par des archéologues a permis de favoriser l'interdisciplinarité. Après s'être longtemps cantonnée dans des schémas réducteurs (GARMY, 2012), l'archéologie urbaine a évolué vers l'« archéomorphologie » et la carto ou photo-interprétation, qui consiste à interpréter l'organisation dans l'espace des formes passées, à partir d'une source dite « neutre » (plan cadastral ou photographie aérienne). Les orientations originales, atypiques permettent de déceler d'anciens bâtiments, dont le parcellaire aurait gardé la trace. Ces méthodes ne sont pas remises en cause, mais de plus en plus de chercheurs, dont Gérard Chouquer, contribuent à renouveler les objets de leur discipline, en y associant une importante dimension spatiale, et des outils utilisés également par les géographes. Ils nomment cette discipline « *renovée* » (CHOUQUER, 2003, p. 1) « archéogéographie », et la définissent ainsi : « *c'est l'étude de l'espace des sociétés du passé et de ses dynamiques, dans toutes ses dimensions. C'est l'histoire de la transformation de l'espace géographique en écoumène habité, exploité, aménagé, transmis, hérité.* » (*ibid.*, p. 4).

Les études récentes sur les réseaux regroupent très souvent des équipes composées de géographes, d'archéologues et/ou d'historiens. On cherche à reconstituer la fréquentation de réseaux anciens à l'aide de modèles (BRETAGNOLLE et VERDIER, 2007 ; BRETAGNOLLE, GIRAUD et VERDIER, 2010 ; KADDOURI, 2007 ; NUNINGER et SANDERS, 2006). En milieu urbain, ces études morphologiques apportent une aide précieuse aux aménageurs, car elles permettent de comprendre comment le

tissu de la ville s'est fabriqué, entre transmission des formes et ruptures. L'évolution du réseau viaire accompagne l'histoire de la ville.

Dans cette perspective, nous nous proposons d'étudier l'évolution du réseau viaire d'une commune de la région parisienne, Sceaux, sur une période de deux siècles, en comparant à partir de plans généraux et cadastraux les configurations des voies de communication à différentes dates. Le tracé du réseau des rues nous intéresse donc particulièrement, mais nous avons également essayé d'évaluer son efficacité¹ à travers le temps, à l'aide de méthodes d'analyse spatiale. À travers cet exemple, nous vérifierons donc si la persistance des formes l'emporte ou non sur leurs transformations. Nous chercherons aussi à montrer que l'efficacité d'un réseau gagne à s'observer dans le temps, en comparant le réseau présent aux réseaux passés.

En guise de préambule, nous expliquerons en quoi Sceaux constitue un objet intéressant pour notre étude, avant de présenter les sources et méthodes que nous avons utilisées. Puis, nous présenterons en trois parties les constats auxquels nous sommes parvenue. Tout d'abord, la stabilité globale du réseau au cours de la période étudiée est le trait le plus frappant : la trame du réseau actuel est déjà présente en 1782. Nous verrons ensuite de quelle manière l'implantation des deux lignes ferroviaires a influé sur le tracé du réseau, avant de montrer que l'analyse de l'accessibilité des nœuds du réseau permet de révéler les grandes structures de la commune et de son évolution.

Pourquoi Sceaux ?

Le choix de Sceaux s'est imposé en grande partie du fait de la documentation disponible. Le plus ancien plan représentant rues et parcelles date de la fin du XVIII^e siècle (1782). Il paraît difficile de remonter plus avant : les plans antérieurs sont presque tous consacrés au seul parc, ou à une seule partie du bourg. Par contre, les plans cadastraux du XIX^e et du XX^e siècle dont disposent les archives municipales offrent une grande précision et sont relativement bien répartis sur la période, avec un écart moyen d'une trentaine d'années entre chacun d'eux.

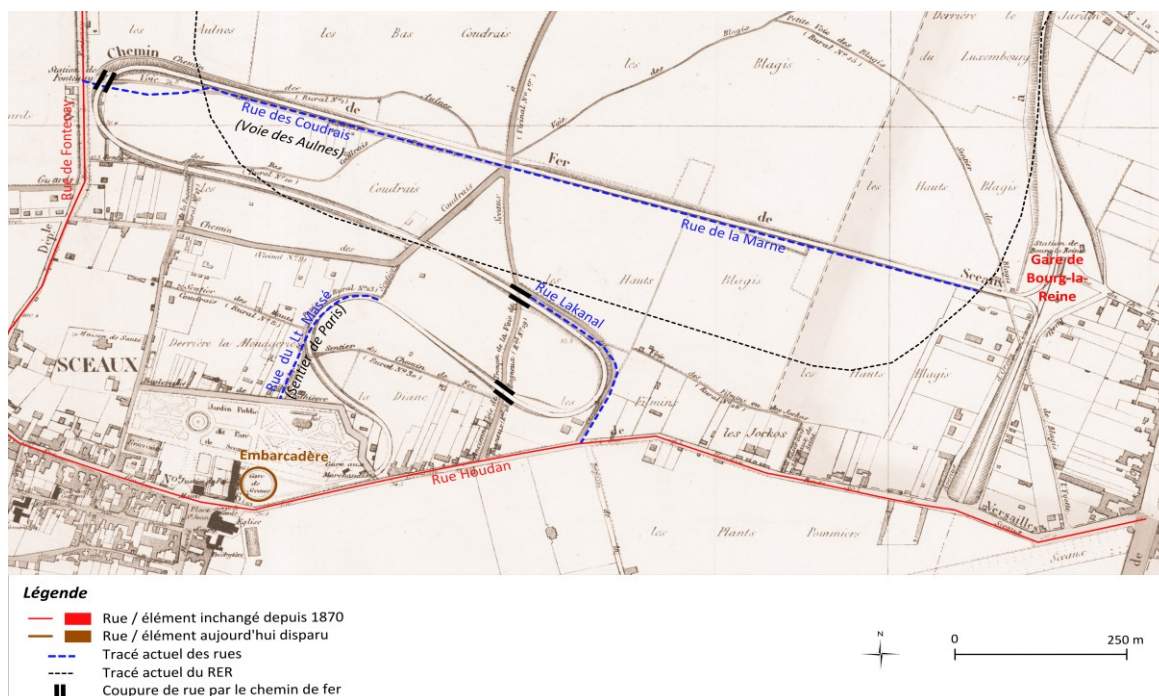
La période choisie (1782-2007) correspond aux dates respectives du premier plan mentionné dans le paragraphe précédent, et du cadastre contemporain numérisé mis à notre disposition par la mairie. Cette fourchette permet d'analyser l'évolution du réseau viaire entre l'époque où la commune était encore rurale, et le moment où elle est entièrement urbaine du fait de son insertion dans

¹ Nous utilisons ce terme pour désigner la capacité d'un réseau à relier l'ensemble des points qui le composent en empruntant les plus courts chemins possibles.

l'agglomération parisienne. En 1782, Sceaux était un bourg à vocation agricole et viticole, bâti sur un promontoire. En dehors de cette crête, les voies de communication se résument à deux ou trois chemins importants assurant la liaison avec Paris et les communes alentour, ainsi qu'à de petits chemins ruraux. Mais la particularité la plus intéressante de la commune, pour l'évolution du réseau viaire, est l'implantation de deux lignes de chemin de fer successives au XIX^e siècle. La première vient de la volonté d'un homme, Jean-Claude Arnoux, qui avait mis au point un système novateur de trains articulés, pouvant prendre des virages très serrés. Le terrain pentu de Sceaux, nécessitant de telles dispositions, s'avérait être adapté à l'expérimentation de ce nouveau système. Pour les habitants, cela représentait une chance d'être reliés de façon plus directe à la capitale. Auparavant, Sceaux n'est pas traversé par un grand axe Paris – province, comme Bourg-la-Reine avec la grande route de Paris à Orléans, bien que la rue Houdan relie le village à cette grande voie.

La ligne fut inaugurée en 1846. Elle partait de l'enceinte des Fermiers Généraux, à la Barrière d'Enfer (l'actuelle gare Denfert-Rochereau), puis elle se poursuivait jusqu'à Bourg-la-Reine, où le chemin de fer montait vers Sceaux (JACOBS, 1987). Son tracé dessinait dans la commune trois lacets en épingles à cheveux (figure 1).

Figure 1 : la ligne de chemin de fer Arnoux (plan Lefèvre de 1870)



Source : fonds de la Société des Amis de Sceaux.

Annotations en surcharge : C. Leterme, 2013.

Entre parenthèses en italique, les noms des voies indiquées sur le plan Lefèvre.

Après avoir bien fonctionné pendant près de trente ans, la ligne de Sceaux commençait dans les années 1880 à souffrir de sa vétusté, sans compter les dégâts nombreux causés par la guerre de 1870, pendant laquelle Sceaux fut occupé par les Allemands. On fit d'importants travaux de modernisation entre 1891 et 1893, en changeant notamment le tracé pour adopter celui que l'on connaît aujourd'hui, laissant l'urbanisation recouvrir l'ancienne partie désaffectée (JACOBS, 1987). L'implantation puis l'abandon de ce tracé ferroviaire soulèvent de nombreux problèmes relatifs à sa gestion dans un réseau viaire déjà existant, et induisent des impacts non négligeables sur celui-ci.

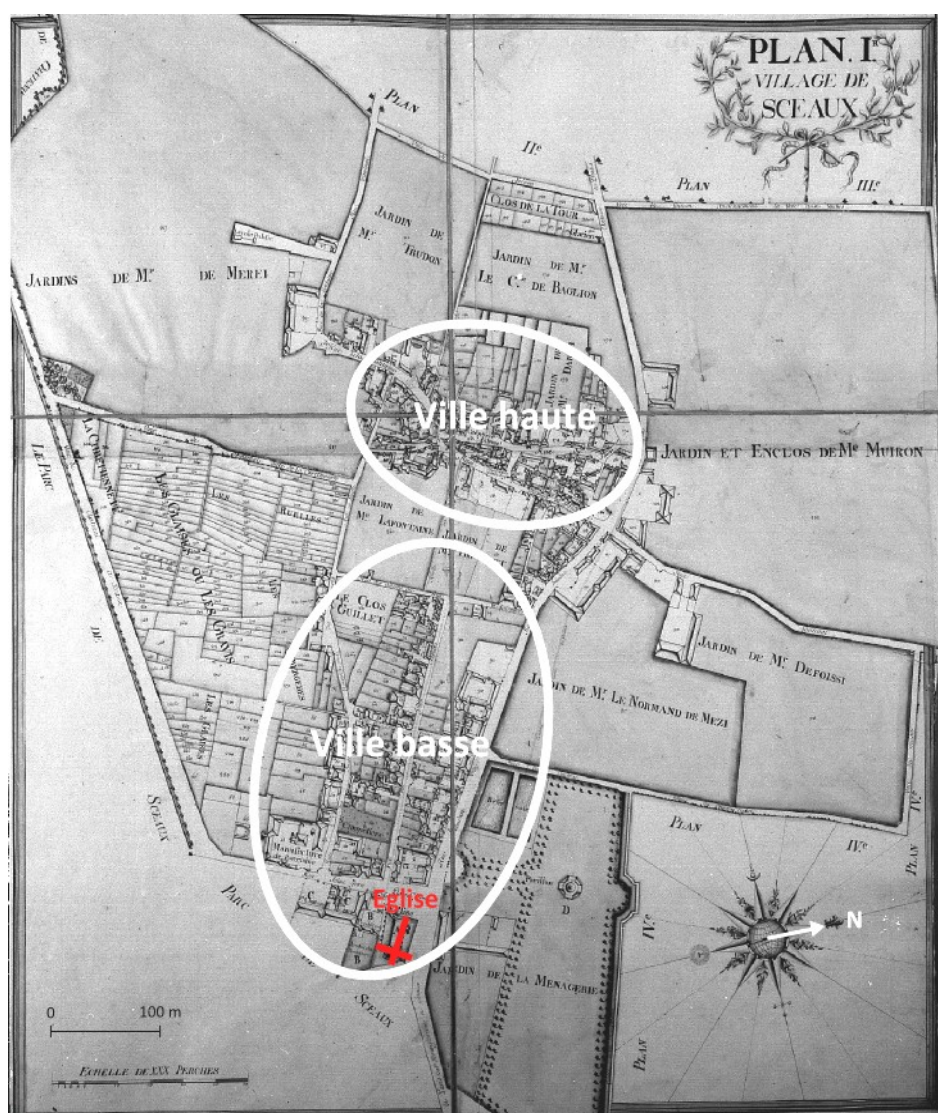
Sources et méthodes

La base de notre travail est un fonds cartographique de neuf plans généraux, terriers¹ et cadastraux :

- Le premier d'entre eux est un plan terrier de 1782, réalisé par François Cicille pour le compte du duc de Penthièvre, alors seigneur de Sceaux, afin de servir d'assiette au cens (MARKUS, 1971) ; c'est pour cette raison que le dessin parcellaire y est si remarquablement détaillé. L'échelle en perches équivaut à du 1/3000^e. Il se décompose en 6 planches, qui correspondent aux 6 parties dans lesquelles le baillage est divisé.
- Dans le bourg, une distinction est clairement visible entre à l'ouest un village aux rues tortueuses et aux maisons serrées (désigné sous le terme de « ville haute » en raison de sa situation), et à l'est une autre partie aux îlots rectangulaires, aux maisons avec un petit jardin (« ville basse »). Ce village était alors séparé des champs par une ceinture d'« enclos », ou propriétés entourées de grands jardins clôturés, appartenant à des nobles et bourgeois parisiens (figure 2).

¹ Sous l'Ancien Régime, chaque seigneurie disposait d'un « livre terrier » qui contenait la description des terres, la limite des fiefs et les redevances dues. Un plan, dit terrier, accompagnait cette description à partir de la fin du XVII^e siècle.

Figure 2 : Planche I du plan Cicille, 1782 (négatif)



Source : fonds de la Société des Amis de Sceaux

Annotations en surcharge :

C. Leterme, 2013

La zone représentée correspond au centre-ville d'aujourd'hui, entre l'actuelle rue du Maréchal Joffre, le jardin de la Ménagerie et le parc. Sur les enclos ont été bâtis des équipements publics : le lycée Marie Curie sur le jardin de M. Trudon, l'I.U.T. à l'emplacement du lavoir, l'hôtel de ville sur une partie du jardin de M. Muiron.

- Le reste de la surface communale est composée de parcelles agricoles, séparées par des chemins ruraux souvent très étroits, parfois même difficiles à différencier des limites parcellaires. Tout le versant nord de la colline est laissé à la céréaliculture, voire aux marécages dans les fonds de vallée (MARKUS, 1971).
- Les plans cadastraux de 1823 et 1842 sont chacun composés de 7 planches au 1/1250^e, car contrairement au plan terrier Cicille, ils incluent la partie

nord du domaine de Sceaux. Leur réalisation est aussi détaillée que celle du plan Cicille, mais de nombreuses voies, notamment dans les parties périphériques de la commune, ne sont pas nommées sur le plan de 1823. On se situe juste avant l'installation du chemin de fer.

- Le plan issu des atlas communaux de l'arrondissement de Sceaux est le premier qui suit la mise en place de la voie ferrée. Il s'agit d'un plan général, et non cadastral, au 1/5000^e, dressé en 1854 et révisé en 1870 par Onisime Théodore Lefèvre (on le désignera dans la suite de l'article comme « plan de 1870 » ou « plan Lefèvre »). Y figure la ligne de chemin de fer, ainsi que plusieurs bâtiments publics, tels que la sous-préfecture, les écoles de filles et de garçons. Pendant cette période de trente ans, entre 1842 et 1870, il s'opère davantage de changements dans la ville qu'entre 1782 et 1842. C'est l'époque dans toute la France, et dans Paris en particulier, de grands travaux de viabilisation, de percements de rues, de constructions de logements. C'est aussi à cette époque que l'on commence à morceler les enclos pour les lotir : le premier démantèlement est celui de l'enclos de M. Muiron, qui devient le lotissement Bertron (figure 3).

Figure 3 : le démantèlement de l'enclos de M. Muiron



Sources : à gauche, archives municipales ; à droite, fonds de la Société des Amis de Sceaux.

À gauche, sur le plan de 1823, l'enclos de M. Muiron reste une propriété privée entourée de grands jardins et de petites parcelles cultivées.

À droite, sur le plan Lefèvre (1870), l'enclos, acquis par Adolphe Bertron en 1846, a été divisé en 4 par les rues Bertron, de la Flèche et Laveyssière (future rue du Maréchal Foch). La sous-préfecture et la gendarmerie s'y sont installées, et la rue Bertron a été lotie.

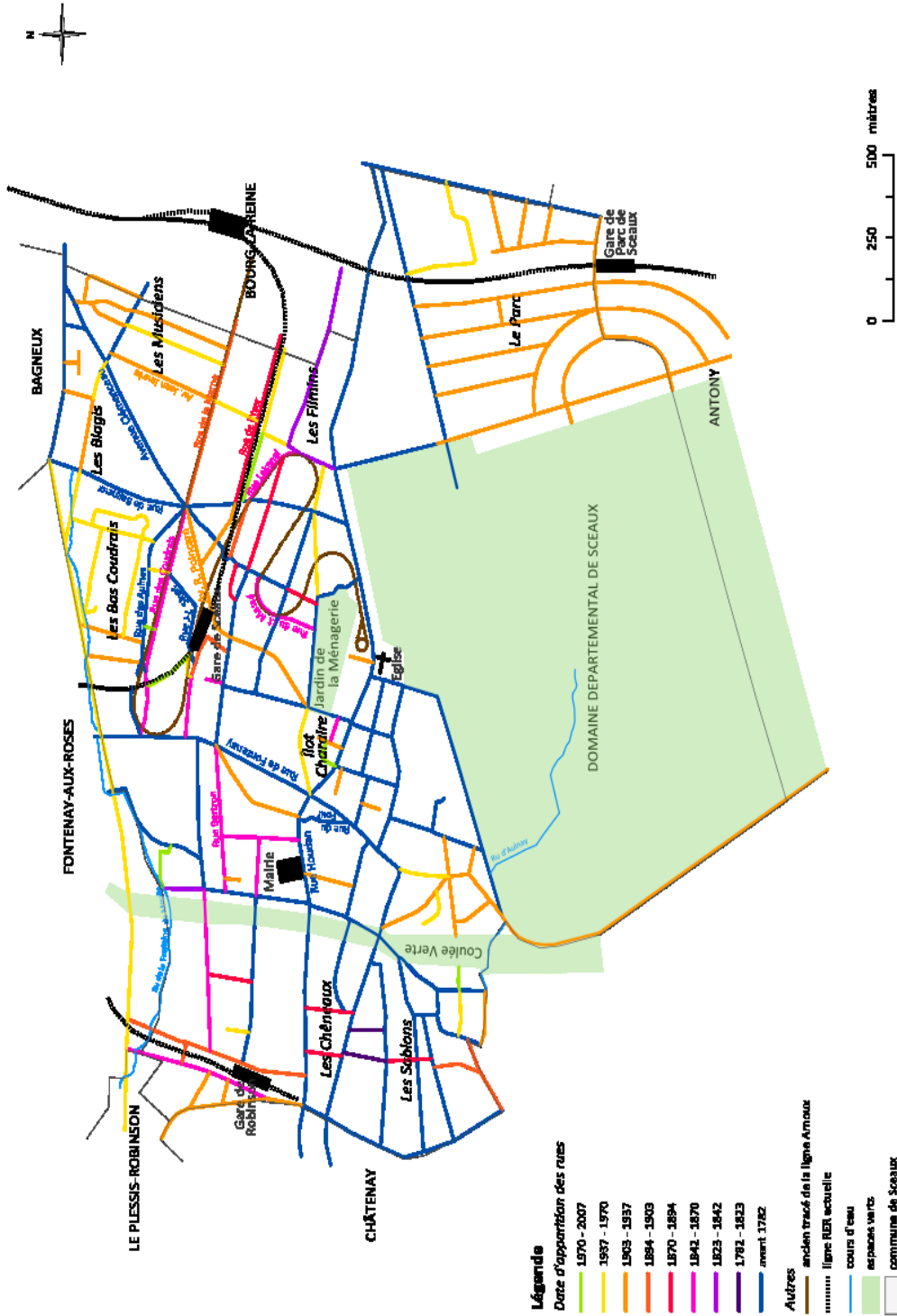
- Il n'est pas mentionné de date sur le plan suivant, mais on estime qu'il a été réalisé entre 1887 et 1895. C'est en fait une version plus récente du plan Lefèvre, sur laquelle figurent en rouge les voies viabilisées, ou dont le tracé a été linéarisé. Il s'agit d'un plan de transition entre l'implantation des deux voies de chemin de fer : la plus ancienne n'y figure plus, et celle que nous connaissons aujourd'hui n'y apparaît que sous forme de projet.
- Le plan de 1903 est également un plan général au 1/5000^e. Il ne reste presque plus rien de l'ancien passé agricole de la commune.
- Pour les années 1937 et 1970, nous nous sommes servi des plans d'assemblage des cadastres au 1/5000^e, ce qui était amplement suffisant pour l'objectif précis que nous nous étions fixé. Le plan de 1937 inclut des isohypses, [courbes de niveau] et il a subi une révision en 1941, concernant surtout le changement des noms de rues (certains ont été biffés et corrigés à la plume). Quant au plan de 1970, il ne présente pas de particularités notables.
- Pour nous permettre une comparaison avec l'état actuel du réseau viaire, nous avons utilisé le cadastre numérisé de 2007, mis à notre disposition par la mairie.

À partir de chaque couche de plan, préalablement calée selon des coordonnées géographiques, a été créé un réseau représentant les rues de la commune à la date de réalisation du plan. Cette couche de lignes constitue en même temps une base de données toponymique et évolutive, puisqu'on y a reporté les noms des voies, leur type (rue, chemin rural), etc. Pour l'ensemble des distinctions que nous avons faites, (voir figure 11), si elles avaient changé de nom ou évolué depuis la date précédente.

Une grande stabilité du réseau au cours du temps

À l'examen du plan Cicille, on est d'abord frappé par le fait de retrouver *grasso modo* dans le dessin des rues de l'époque celui que l'on connaît aujourd'hui : 34% des rues actuelles sont présentes au moins depuis 1782. L'observation de la carte de synthèse réalisée à partir de la base de données (figure 4) montre bien que la trame du réseau actuel était déjà présente. Dans le centre, à l'emplacement de l'ancien bourg, il s'agissait déjà de rues.

Figure 4 : Périodes d'apparition des rues de Sceaux, carte réalisée à partir des 9 plans généraux et cadastraux (1782-2007)



© C. Leterme, 2012

Les deux grands axes de communication que sont la rue Houdan et la rue de Fontenay étaient pavés, et constituaient déjà les deux grandes artères de la commune. Dans le quartier des Sablons et des Chêneaux, il n’y avait encore que des chemins ruraux, mais ils ont été viabilisés lorsqu’il a fallu faire des routes carrossables, si bien que les rues d’aujourd’hui conservent leur tracé. Ce sont les périphéries, en particulier nord, qui ne sont pas très innervées en 1782. Il n’y a pas de chemin longeant les vallées des cours d’eau, aussi bien au nord qu’au sud, car ces vallées étaient très marécageuses. Le lieu-dit des Blagis était traversé par des chemins ruraux qui assuraient la liaison avec Paris et les communes situées à l’est de Sceaux.

La connexité¹ du réseau s’est révélée importante, sans surprise pour un réseau de rues, qui assure de nombreuses liaisons entre les points dont il est composé, puisque les rues délimitent aussi des parcelles de terrain ou les îlots urbains. L’analyse de ce paramètre a également permis de distinguer quelques grandes tendances de l’évolution du réseau. Ainsi entre 1782 et 1823 la connexité diminue car le nombre de voies ayant disparu, dépasse celui des nouvelles voies. La longueur totale du réseau a d’ailleurs décru de 8 % (figure 5). L’importance de ce chiffre peut s’expliquer par la disparition du Grand sentier des Blagis menant de Sceaux à Paris. Il s’agissait d’un sentier rural étroit mais très long, qui reliait le quartier des Filmins aux Blagis. On ne retrouve cet axe, toutefois très morcelé, qu’au XX^e siècle : il se partage entre l’avenue Jean Jaurès, la rue Mouret, une partie de la rue des Jockos et de la rue Lakanal (figure 6).

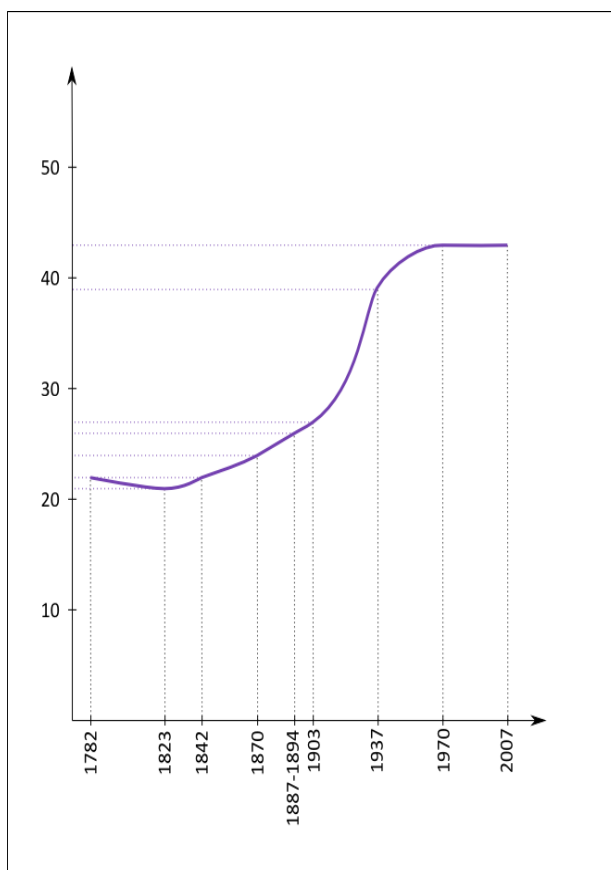
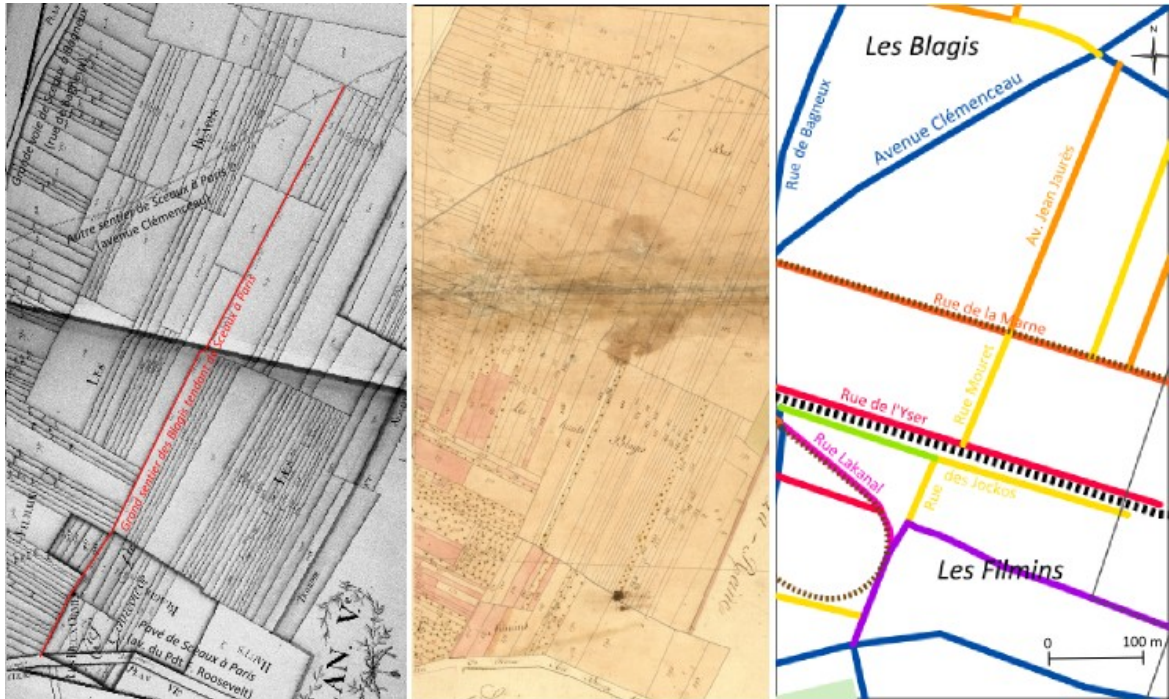


Figure 5 :
Évolution de la longueur totale du réseau (en km)
 © C. Leterme, 2013, réalisé avec Inkscape

¹ La connexité est la faculté de mettre en relation tous les points d’un réseau. Dans un réseau à forte connexité, quel que soit l’endroit du réseau où l’on se trouve, on parviendra facilement à atteindre tous les autres points (PUMAIN ET SAINT-JULIEN, 2012).

Figure 6 : Disparition du Grand sentier des Blagis tendant de Sceaux à Paris entre 1782 et 1823



Sources (de gauche à droite) : fonds de la Société des Amis de Sceaux (annotations en surcharge C. Leterme, 2013), archives municipales, © C. Leterme 2012

À gauche, planche V du plan Cicille de 1782.

Au milieu, plan de 1823.

À droite, carte présentée plus haut (figure 4) recadrée.

L'échelle et l'orientation sont communes aux trois cartes.

Après 1823, la connexité du réseau augmente régulièrement, puis sa croissance connaît un léger palier entre 1870 et 1887-1894, précisément les dates charnières de l'implantation des deux lignes ferroviaires. Enfin, entre 1970 et 2007, la connexité du réseau cesse de croître. Cette stagnation peut s'expliquer par le nombre accru d'impasses à la fin du XX^e siècle, lié au développement des lotissements et au caractère éminemment résidentiel de la ville de Sceaux, mais elle est aussi imputable tout simplement à l'absence de nouvel espace à bâtir sur le territoire communal.

La position des points remarquables¹ de chaque réseau confirme la stabilité observée (figure 7) car ils se déplacent en effet peu au cours du temps. Il est intéressant de noter que le sommet médian, point le plus accessible du réseau, s'est longtemps trouvé au niveau de la rue du Four, c'est-à-dire dans la partie la plus ancienne du bourg.

¹ Il s'agit du centre de gravité et du centre médian, comparables à la moyenne et la médiane dans une série statistique.

Figure 7 : Déplacement des centres du graphe au cours du temps

Légende

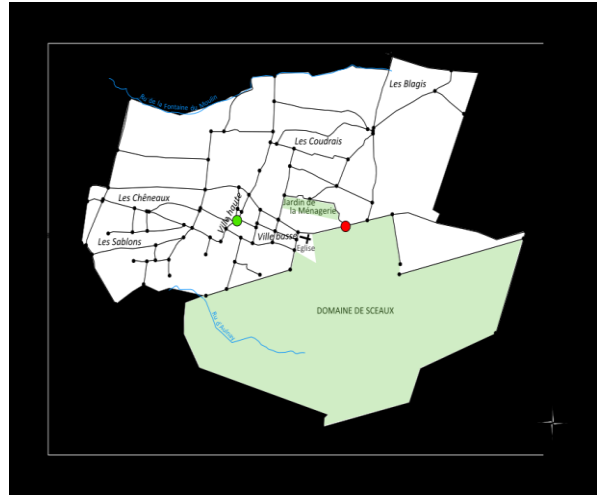
Réseau viaire

- arêtes du réseau
- noeuds du réseau (intersections des rues)
- composante non connexe au reste du réseau
- centre du graphe
- sommet médian

Autres

- tracé de la ligne de chemin de fer Arnoux
- ligne RER actuelle
- cours d'eau
- parcs et jardins ; espaces verts
- limites communales de Sceaux

1823



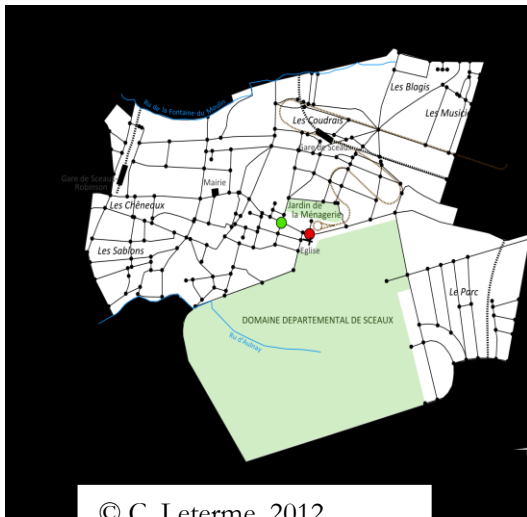
1870



1903



1937



2007



© C. Leterme, 2012

Le déplacement, quoique minime, du centre de gravité permet tout de même d'évaluer dans quelle partie de la ville ont été percées de nouvelles voies. Le centre du graphe se comporte un peu comme une balance dont il devrait équilibrer les plateaux : si le plateau est trop lourd à l'est (c'est-à-dire dans notre cas, si il y a plus de rues à l'est), le centre de gravité se situera davantage vers l'ouest. Par exemple entre 1903 et 1937, le centre de gravité migrant vers l'ouest, on peut en déduire que c'est dans la partie est de la ville que le réseau s'est le plus étoffé. Ce déplacement accompagne en effet la création des lotissements des Musiciens et du Parc.

Nous avons déjà dit que la plupart des réseaux de rues étaient très connexes, et ils sont le plus souvent constitués d'une seule composante, c'est-à-dire d'une seule entité. Cependant, la carte du réseau de 1870 (figure 7) montre bien qu'une arête est désolidarisée du reste du réseau, coincée dans une boucle de la ligne de chemin de fer. C'est un des effets de la voie ferrée sur l'organisation du réseau viaire à Sceaux.

Le rôle perturbateur des lignes de chemin de fer

L'implantation de deux lignes ferroviaires vers Paris, espacées seulement de quarante-sept ans, ont considérablement changé la configuration de la partie nord-est de Sceaux. C'est dans le quartier des deux gares (Sceaux et Robinson), avec bien sûr les quartiers des Musiciens et du Parc, que l'on trouve le moins de voies dont l'existence remonte à 1782, et quand elles ont subsisté, elles ont été beaucoup remaniées. La rue Jean-Louis Sinet par exemple n'a pas changé de tracé depuis 1782 (figure 8), mais elle n'est qu'un tronçon d'un chemin rural appelé sentier des Coudrais qui reliait alors la grande voie de Sceaux à Bagneux (actuelle rue de Bagneux) et la voie du Muset (actuelle rue du Lycée, dans sa partie entre la rue de Fontenay et la rue de Penthièvre). Avec la ligne Arnoux, ce sentier des Coudrais a rejoint la rue de Fontenay, une passerelle permettant de passer au-dessus de la voie. Puis, lors de la mise en place de la deuxième ligne de Sceaux dans les années 1890, et du transfert de la gare de la Ménagerie aux Coudrais, de nouvelles rues ont été percées pour faciliter l'accès à la nouvelle gare de Sceaux (rue de la Station, aujourd'hui rue Raymond Gachelin).

La rue des Aulnes constitue un autre exemple intéressant d'évolution en parallèle avec le chemin de fer. En 1782, la « voie perdue » comme on l'appelait à l'époque, était un sentier rural au tracé relativement linéaire qui reliait la grande voie de Sceaux à Bagneux à la rue de Fontenay. Le premier grand virage de la ligne Arnoux se situe à son intersection avec la rue de Fontenay. La fin de la voie

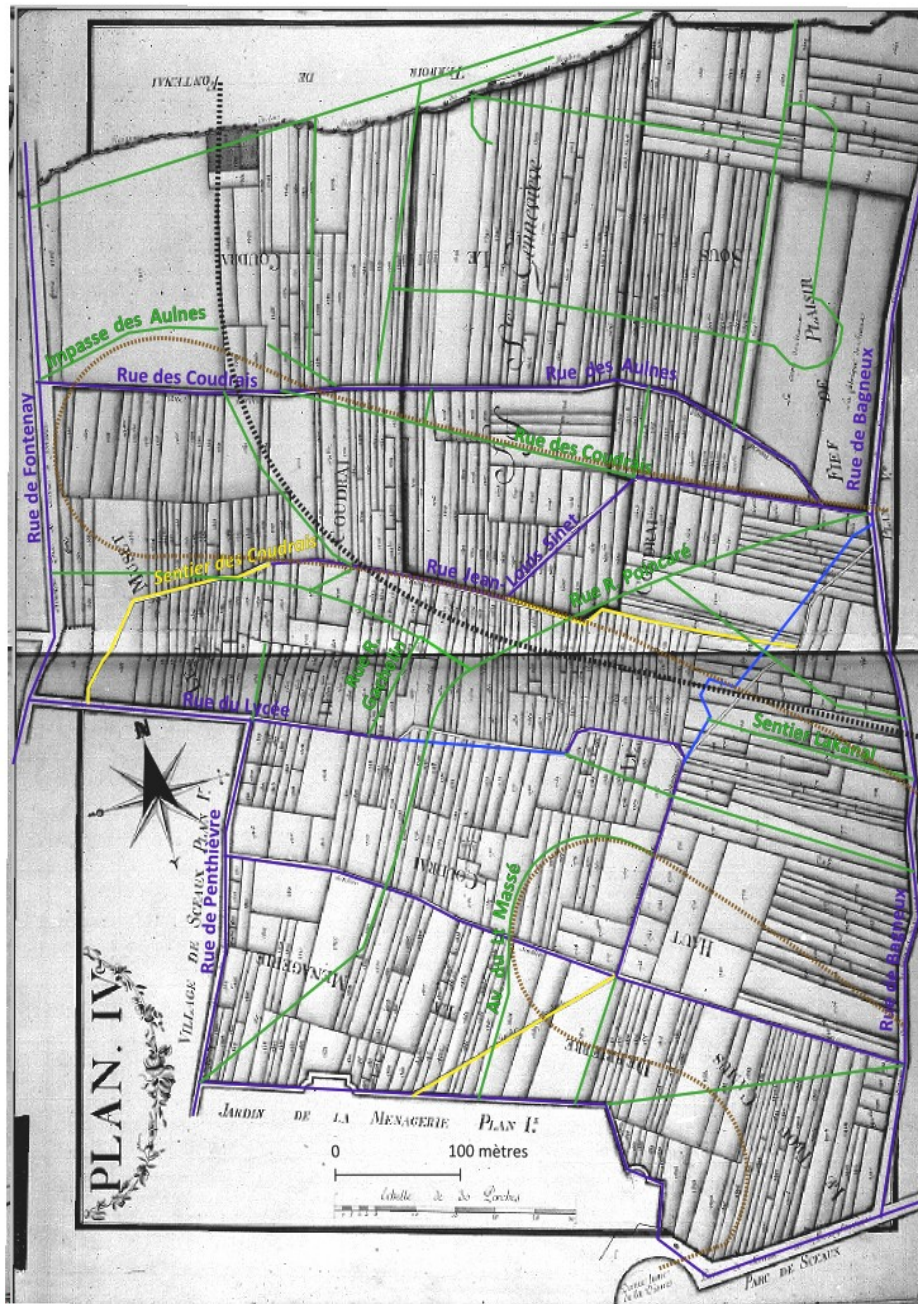
des Aulnes épouse alors la courbe de la ligne ferroviaire dans sa partie ouest, tout en conservant le même tracé dans sa partie est (figure 8).

Le chemin de fer forge la forme de certaines rues, et contribue donc à en créer de nouvelles. Mais il constitue aussi un guide pour la construction d'autres rues,

- soit sous forme de chemins latéraux (c'est le cas de la rue des Coudrais, qui apparaît en tant que chemin rural sur le plan Lefèvre car elle longe par le sud la ligne ferroviaire ; cf. figure 1),
- soit parce que la ligne est désaffectée, que la ville a besoin de s'accroître, et que les remblais évitent d'établir un nouveau tracé. Cela va dans le sens d'une nouvelle perception de la persistance des formes, mise au jour entre autres par Claire Marchand et Sandrine Robert, qui indiquent que « *celle-ci ne repose plus sur un maintien de la forme matérielle ou de la fonction mais sur leur mobilité. [...] cette mobilité [est] un des éléments essentiels de la permanence de la forme globale* » (ROBERT, 2003, p. 127). La rue du Lieutenant Massé, la rue Lakanal et la rue de la Marne sont en cela des exemples. La rue de la Marne, prolongée par la rue des Coudrais reprend en effet sur plus d'un kilomètre l'axe rectiligne de l'ancienne ligne Arnoux depuis la station de Bourg-la-Reine jusqu'à l'actuel tracé du RER. La rue du Lieutenant Massé et la rue Lakanal sont en courbe, elles suivent les deux derniers virages qu'effectuait la ligne (cf. figure 1). Plusieurs rues sont nées également de chemins latéraux longeant la ligne de Sceaux, tracé actuel de la ligne de RER : la rue de l'Yser, ou l'allée de l'Estérel.

Si la création de rues est sensiblement plus importante pendant la période de 1870 au début du XX^e siècle que pendant la première moitié du XIX^e siècle, les voies de chemins de fer n'en sont pas les seules causes : environ la moitié seulement des voies nouvellement créées pendant cette période le sont dans le secteur des voies ferrées. À Paris comme ailleurs en France, la deuxième moitié du XIX^e siècle est une période de dynamisme général de renouveau des villes, et de leur réseau viaire. Il s'agit cependant davantage dans le cas de Sceaux de grandes opérations de viabilisation de chemins ruraux. C'est entre 1870 et 1903 que l'on compte le plus de rues viabilisées ou élargies, particulièrement dans le quartier des Sablons et autour de la ligne de chemin de fer. La viabilisation va de pair avec la mutation d'une commune rurale vers une commune urbaine, qui s'opère aussi à ce moment-là, de manière assez lente (MARKUS, 1971).

Figure 8 : Transformations du quartier des Coudrais depuis 1782



- Légende**
- rue actuelle ayant gardé le tracé de 1782
 - rue dont le tracé n'a presque pas été modifié depuis 1782
 - rue inexistante en 1782
 - sentier aujourd'hui disparu
 - tracé de la ligne de chemin de fer Arnoux
 - tracé de la ligne actuelle du RER

Source : fonds de la Société des Amis de Sceaux.

Annotations en surcharge :

C. Leterme, 2013.

Planche IV du plan Cicille de 1782. Les noms de rues sont ceux utilisés aujourd'hui, sauf lorsqu'ils sont en italique (noms indiqués sur le plan Cicille).

La ligne Arnoux comme la ligne de Sceaux ont aussi contribué à créer des impasses dans le réseau viaire, et à couper certaines voies en deux. Nous nous sommes trouvées devant un choix à faire quant à l'interprétation de la coupure ou non du réseau viaire par la voie ferrée. À l'examen du plan Lefèvre, il était évident que toutes les rues n'étaient pas coupées, la circulation était possible pour les piétons uniquement, par le moyen de passerelles, voire de ponts sur lesquels passent les trains, selon que la rue soit dessinée par-dessus la voie ferrée ou non (*cf.* figure 3). Nous avons donc considéré que la ligne Arnoux n'avait engendré que trois coupures nettes : celle de la voie des Aulnes, devenue une impasse, et celles de la voie de Bagneux (*cf.* figure 1), dont les deux sections privent ce « tronçon » de relation avec le reste du réseau et en fait un bras mort. Cette interprétation a été faite compte tenu du dessin du plan, mais aussi de la toponymie, qui souligne bien cette rupture. La voie de Bagneux se retrouve coupée en trois parties :

- au nord, le chemin vicinal de Sceaux à Bagneux,
- au centre le bien nommé « tronçon de la voie de Bagneux »,
- au sud l'« ancienne voie de Bagneux ». Le chemin vicinal est contraint de longer la voie ferrée par l'extérieur, ce qui lui fait faire le tour de la boucle.

Comme pour la ligne Arnoux, l'implantation de la ligne de Sceaux en 1893 a contribué à la création d'impasses. C'est sur le plan daté entre 1887 et 1895 que l'on en compte le plus grand nombre d'impasses. Les plans du XX^e siècle, en montrent davantage du fait de l'explosion des lotissements à cette période. Ce plan se trouve en effet à la charnière entre les deux voies ferrées, et la désaffectation de la ligne Arnoux comme l'implantation de la nouvelle voie provoquent une perturbation non négligeable du réseau, qui se traduit par des coupures de rues. Certes, sans la ligne Arnoux, le tronçon de la voie de Bagneux est à nouveau connecté au reste du réseau, mais quatre impasses apparaissent autour de la nouvelle ligne. Le chemin de fer coupe le sentier des Bas Coudrais en son milieu, créant ainsi deux voies sans issue. Le sentier de la passerelle, bien que très proche du sentier des Bas Coudrais, devient lui aussi sans issue, du fait du remblai de la voie désaffectée. Mais cet état n'est que provisoire : les impasses mentionnées ci-dessus n'en sont plus sur le plan de 1903, les liaisons entre les rues ont été rétablies (*cf.* figure 9).

Une coupure engendrée par le tracé de l'actuelle ligne de RER demeure toutefois dans le réseau jusqu'à aujourd'hui. Il s'agit de celle du chemin des Aulnes : une partie du chemin des Aulnes qui allait jusqu'à la rue de Fontenay n'est plus reliée à l'autre partie, de l'autre côté de la ligne, et porte le nom d'impasse des Aulnes (figure 9).

Figure 9 : Comparaison du quartier des Coudrais sur les plans de 1887-1895 (en haut) et de 1903 (en bas)



Source : archives municipales de la ville de Sceaux.

En haut : les rues figurées en rouge correspondent aux modifications du tracé du réseau par rapport à 1870 (cf. supra).

Il convient cependant de nuancer le rôle de césure qu'a pu jouer le réseau ferroviaire dans Sceaux. Il est vrai que le pont de l'avenue Raymond Poincaré est le principal point de passage d'un côté à l'autre de la voie ; les autres points de franchissement sont des passerelles destinées aux piétons. Malgré tout, les rues au tracé remanié par le chemin de fer n'en perdent pas pour autant en accessibilité. On le constate en comparant les valeurs de l'indice d'accessibilité pour l'actuel rond-point où se croisent la départementale 77 et la rue de Bagneux entre 1823, 1870, 1903 et 1937 (figure 10) : de « faiblement accessible » en 1823, il devient « moyennement accessible » en 1870, avant de passer dans la classe des points de « forte accessibilité » à partir de 1937.

L'analyse de l'accessibilité des points du réseau, révélatrice de l'évolution de la ville

Pour chaque nœud n du réseau a été calculé le rapport entre la somme des distances minimales de tous les nœuds et la somme des distances minimales de ce nœud n (indice de Shimbel ; PUMAIN et SAINT-JULIEN, 2010) Le résultat obtenu est donc positif, mais la fourchette de valeurs dépend de la longueur totale du réseau, qui bien sûr augmente au cours du temps. Pour pouvoir comparer l'évolution de l'accessibilité, nous avons donc décidé de séparer chaque ensemble en cinq classes de valeurs, équitablement réparties sur tout l'effectif (très faible accessibilité, faible accessibilité, accessibilité moyenne, forte accessibilité, très forte accessibilité)¹, et d'appliquer ce classement aux neuf réseaux. Ensuite, à partir de la valeur attribuée à ces points, nous avons simplement dessiné des auréoles d'accessibilité sur nos cartes pour avoir une meilleure appréciation visuelle de l'ensemble. Les changements d'un plan successif à l'autre étant minimes comme nous l'avons dit plus haut, nous n'avons retenu que les cinq dates les plus significatives parmi les neuf sur lesquelles nous avons travaillé (figure 10).

¹ Précisons pour plus de clarté que nous entendons « forte » ou « faible accessibilité » à l'échelle de la seule commune de Sceaux. Les quartiers considérés comme périphériques du point de vue du centre de Sceaux ne le sont évidemment pas à l'échelle du sud des Hauts-de-Seine.

Figure 10 : Évolution de l'accessibilité des points du réseau viaire de Sceaux (1823, 1870, 1903, 1937, 2007)

Légende commune

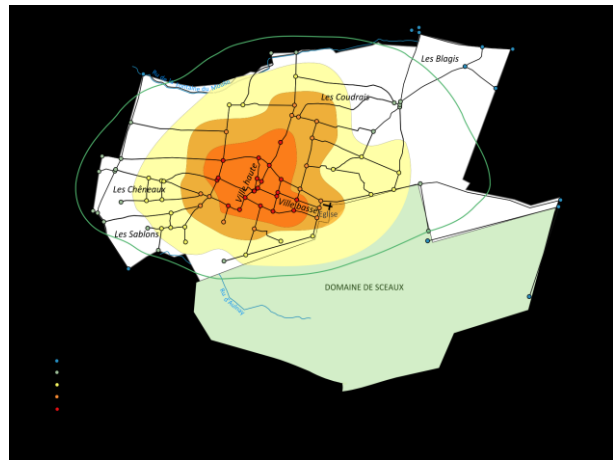
Accessibilité (selon la valeur de l'indice de Shimbel)

- zone de très faible accessibilité
- zone de faible accessibilité
- zone d'accessibilité moyenne
- zone de forte accessibilité
- zone de très forte accessibilité

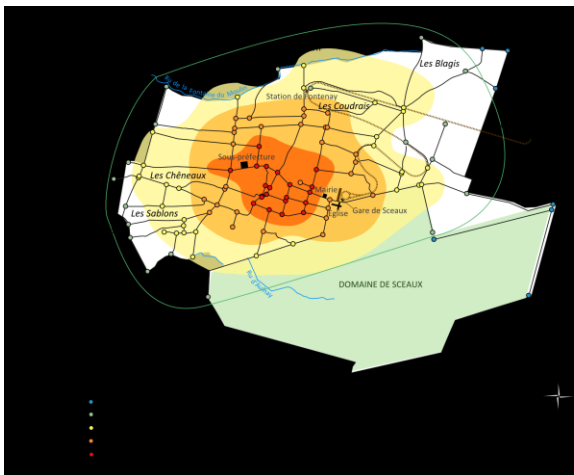
Autres

- tracé de la ligne de chemin de fer Arnoux
- ligne de RER actuelle
- cours d'eau
- Parc de Sceaux
- limites communales de Sceaux

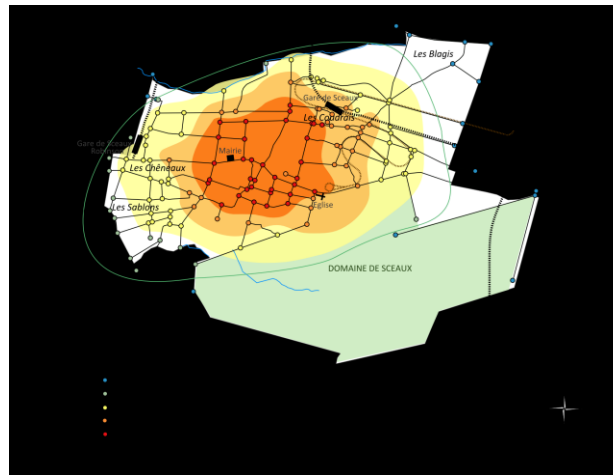
1823



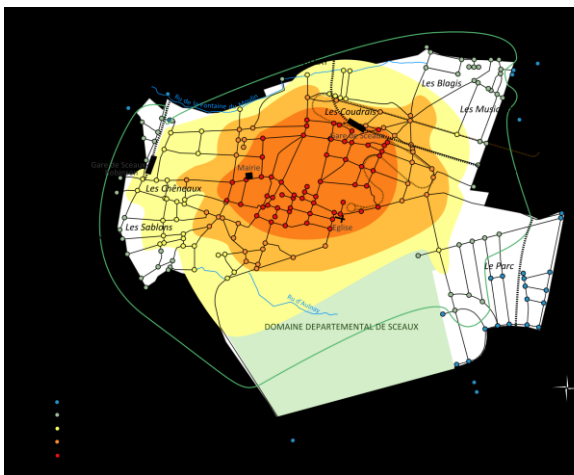
1870



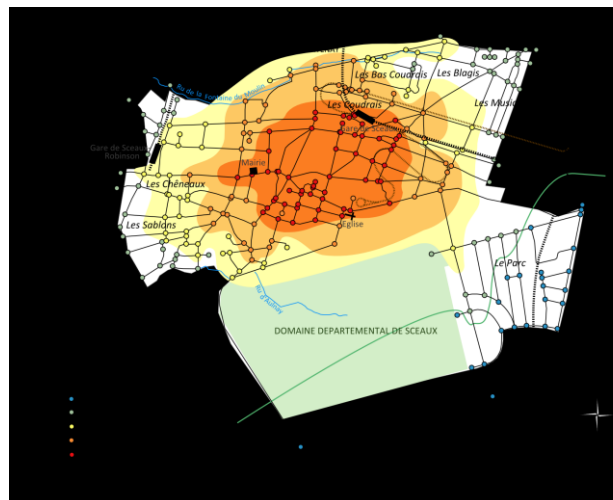
1903



1937



2007



En 1823, la zone aux valeurs d'accessibilité les plus élevées (que nous appellerons dans la suite de l'article « centre », par commodité) s'étend autour de l'ancien village de vigneron, cœur historique de la commune. L'église n'y est pas incluse, elle n'est « que » « fortement accessible ». La périphérie ouest, avec les lieux-dits des Sablons et des Torques, est mieux reliée au centre que l'est (Blagis, Filmins, alentours du château et du marché aux bestiaux), globalement très isolé. C'est le versant sud de la colline qui est le plus maillé, car le plus anciennement mis en valeur.

En 1870, le centre a très peu évolué, mais l'intégration des zones périphériques commence à se faire. Les zones de forte et de moyenne accessibilité s'étendent davantage vers l'est, du fait de la construction de nouvelles voies autour du chemin de fer. Entre 1870 et 1903, l'accessibilité du quartier des Blagis varie du fait des coupures et des rétablissements de liaisons successifs (cf. supra). Même si le réseau viaire continue de grandir, sa connexité en 1903 est en effet moins forte qu'en 1870. C'est le quartier des Coudrais qui en pâtit le plus, du fait de la coupure du chemin des Aulnes (cf. supra), et de la transformation du Sentier de la Passerelle en impasse, réduisant ainsi les points passages d'un côté à un autre de la voie ferrée.

Fait également notable, la zone de très forte accessibilité s'élargit vers le nord à partir de 1903, ce qui souligne la nouvelle attractivité du versant nord de la colline au tout début du XX^e siècle. En effet, l'urbanisation se poursuit ; l'augmentation de la proportion des rues par rapport à celle des chemins est très significative (figure 11). Mais la progression de l'urbanisation se heurte au parc dans la partie sud de la commune ; les espaces libres se trouvent au nord où les lotissements se diffusent depuis le dernier tiers du XIX^e siècle.

Figure 11 : Répartition des types de voies dans le réseau au cours du temps

	chemins ruraux	chemins vicinaux	grandes voies	impasses	places	rues	voies privées	Total
1782	26	11	8	3	3	13	1	65 (22 km)
1823	19	10	8	4	2	12	1	56 (21 km)
1842	18	10	8	7	2	12	1	58 (22 km)
1870	25	10	6	8	1	14	4	68 (24 km)
1887-1894	28	9	7	9	0	17	4	74 (26 km)
1903	17	1	6	9	1	45	5	84 (27 km)
1937	18	0	6	13	1	86	2	126 (39 km)
1970	14	0	7	16	1	101	5	144 (43 km)
2007	13	0	8	16	1	105	6	149 (43 km)

Mais c'est véritablement à partir des années 1920-1930 que l'on assiste à un changement important dans le réseau viaire de Sceaux. Des lotissements de grande envergure sont construits dans des terrains bon marché, car marécageux et loin du centre-ville. Les fonds de vallée commencent à être occupés, avec le lotissement de la rue Jacqueline près du ru d'Aulnay, et le quartier des Musiciens, à la limite avec Bagneux et Bourg-la-Reine. Un autre lotissement voit le jour à cette époque, sur une partie du parc, à l'extrême sud-est de la commune, qui permet pour le Conseil Général de la Seine de financer les travaux de restauration dont le domaine fraîchement acquis a besoin. Le lotissement du Parc devait être un modèle d'urbanisme, avec des rues en courbe, des habitations individuelles entourées de verdure dans le style des cités jardins anglaises (MARKUS, 1971). Mais surtout, ce qu'apportent ces lotissements, c'est un grand nombre d'impasses, du fait de la tranquillité voulue par leurs habitants, en majorité aisés. C'est dans la deuxième moitié du XX^e siècle, et encore au début du XXI^e siècle, que le réseau viaire de Sceaux compte le plus d'impasses et de voies privées (figure 14). Sceaux révèle là pleinement son caractère très résidentiel.

L'analyse des cartes de 1937 et 2007 (figure 10) est intéressante concernant la place des lotissements dans l'ensemble de la commune. Le quartier des Musiciens et le lotissement du Parc apparaissent plus éloignés que le reste de la commune du centre de Sceaux (le lotissement du Parc tout particulièrement reste le seul de la commune dans la « zone de très faible accessibilité » en 2007). Il serait cependant faux de dire que ces deux quartiers sont isolés, car ils sont tous deux très proches de gares de RER : Bourg-la-Reine pour le quartier des Musiciens, et Parc de Sceaux pour le lotissement du Parc. Notre étude portant sur la seule commune de Sceaux, nos analyses ne prennent pas en compte les polarisations extérieures, qui peuvent assurer une excellente accessibilité au quartier, comme c'est le cas pour le quartier des Musiciens avec la gare de Bourg-la-Reine, alors que celui-ci apparaîtra pourtant « faiblement accessible » depuis le centre de Sceaux. On ne peut donc pas parler de manque d'accessibilité, au sens de difficulté pour les habitants de se déplacer ; il s'agit plutôt d'un manque d'intégration au centre de la commune, qu'il serait intéressant pour les aménageurs de prendre en considération.

De fait, les zones périphériques de Sceaux ne sont pas bien intégrées au reste de la commune. Les Blagis et le Parc, sont classés dans notre étude en « zone de faible accessibilité », et cela malgré l'extension du réseau, très réduite et exclusivement centrée sur la création de voies privées. Ces trois quartiers sont de ce fait attirés par d'autres communes, au centre plus accessible (Bourg-la-Reine ; Bagneux et Fontenay-aux-Roses dans une moindre mesure). Enfin, en 1937

comme en 2007, la zone de très forte accessibilité est beaucoup plus centrée sur le nord-est de l'îlot Charaire, à l'est de la résidence Penthievre, et s'étend de l'église à la gare de Sceaux, en passant par la mairie. Cela prouve tout de même qu'un certain rééquilibrage s'est opéré entre l'ouest et l'est, autrefois beaucoup moins bien desservi par le réseau viaire.

Conclusion

Les méthodes d'analyse de réseau peuvent se révéler très utiles pour mieux comprendre l'évolution des réseaux viaires, en travaillant sur un support de plans anciens. Bien qu'à examiner avec prudence, les mesures de connexité révèlent l'efficacité de ces réseaux, et leur comparaison dans le temps permet d'accompagner et de voir quelles grandes étapes de l'évolution urbaine ont laissé le plus de traces, ont le plus influé sur la trame du réseau. Dans le cas de Sceaux, contrairement à ce que l'on pourrait penser au départ, ce n'est pas le chemin de fer qui a bousculé le plus le réseau viaire. Les nouvelles rues ou les coupures qu'il a engendrées restent relativement marginales dans l'ensemble du réseau. En revanche, ce qu'a également bien révélé l'analyse de l'accessibilité des points du réseau, la création des lotissements à grande échelle dans les années 1920-1930 a eu davantage d'impacts, et a contribué à figer Sceaux en tant que commune résidentielle, ce qu'elle commençait déjà à devenir fin XIX^e – début XX^e siècle. Tout en continuant à faire croître la longueur du réseau (plus modestement tout de même), les lotissements n'ont pas amélioré sa connexité, du fait de la création de voies sans issue et/ou privées. Ces quartiers sont donc mal intégrés au reste de la commune, le lotissement du Parc tout particulièrement. Néanmoins, à une échelle plus large, ils se rattachent aux grands axes de déplacement du sud de Paris, notamment au RER B passant par Bourg-la-Reine (à quelques centaines de mètres du quartier des Musiciens), et à la RD920, ancienne nationale 20. Si cette étude montre les zones de forte et de faible accessibilité à l'échelle de la commune de Sceaux, celle-ci doit être mise en perspective avec le contexte urbain du sud des Hauts-de-Seine. C'est en se plaçant à cette échelle que l'on se rend compte que la commune est bien reliée aux radiales rejoignant Paris tout en gardant un peu de distance avec elles. Contrairement à d'autres communes voisines, comme Bourg-la-Reine, où la RD920 opère une véritable coupure, Sceaux a pu, grâce à cette distance relative aux grands axes de communication, conserver son unité urbaine autour de son ancien village à travers les siècles.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Catherine Rhein, pour m'avoir prise en charge dans son laboratoire pendant deux mois, et pour la qualité de son suivi pendant ce stage. Je remercie également la Société des Amis de Sceaux, notamment Martine Grigaut, sa présidente, et Hélène Fréchin, qui m'ont ouvert leurs fonds et m'ont fait part de leur travail sur les rues de Sceaux. La Mairie a aussi fait preuve d'une grande coopération pour cette étude, en me prêtant sous convention des plans numérisés. Je remercie donc tout particulièrement Aldine Martini chef du service Archives/Documentation qui m'a fourni la majeure partie du fond cartographique, ainsi que le service d'Urbanisme, qui a accepté de me procurer le cadastre contemporain. Sur le plan technique, je tiens à remercier Milena Palibrk du Pôle Image de l'Université Paris-Diderot, pour sa disponibilité et sa gentillesse, ainsi qu'Antonin Pavard et Hélène Matthian, pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans l'analyse de réseaux par SIG. Mes derniers remerciements vont aux personnes qui ont accepté de relire les versions intermédiaires de cet article, à savoir Marianne Guerrois, Thérèse Saint-Julien, Marianne de Meyenbourg et Étienne Grésillon.

Christelle Leterme

ANNEXE

Références des cartes utilisées (par ordre chronologique)

- Atlas terrier de la seigneurie de Sceaux. Dressé par François Cicille en 1782, en 6 planches (échelle en perches équivalent à 1/3000^e). Conservé sous forme de négatifs à la Société des Amis de Sceaux.
- Plan géométrique de la commune de Sceaux. Dressé en 1823, en 7 planches (échelle 1/1250^e). Conservé aux Archives municipales de la Ville de Sceaux (consultable en ligne : <http://archives.sceaux.fr/plan/1g2jpg>).
- Plan cadastral de la commune de Sceaux. Dressé en 1842, en 7 planches (échelle 1/1250^e). Conservé aux Archives municipales de la Ville de Sceaux (consultable en ligne <http://archives.sceaux.fr/plan/plans-de-sceaux/plans-cadastraux/cadastr-de-1842-section-c-feuille-1>).
- Atlas communal du département de la Seine : commune de Sceaux. Dressé par Onisime Théodore Lefèvre en 1854 et révisé en 1870 (échelle 1/5000^e). Conservé à la Société des Amis de Sceaux.
- Plan de la commune de Sceaux et communes avoisinantes. Établi entre 1887 et 1895 (échelle 1/5000^e). Conservé aux Archives municipales de la Ville de Sceaux (consultable en ligne : <http://archives.sceaux.fr/plan/plans-de-sceaux/plans-generaux/plan-de-la-commune-de-sceaux-et-communes-avoisinantes>).
- Plan général de la commune de Sceaux et communes avoisinantes. Dressé en 1903 par le Service des Ponts et Chaussées du département de la Seine (échelle 1/5000^e). Conservé aux Archives municipales de la Ville de Sceaux.
- Tableau d'assemblage des feuilles du cadastre de Sceaux. Réalisé en 1937 et révisé en 1941 (échelle 1/5000^e). Conservé aux Archives municipales de la Ville de Sceaux (consultable en ligne : <http://archives.sceaux.fr/plan/plans-de-sceaux/plans-cadastraux/cadastr-de-1937-plan-dassemblage>).
- Tableau d'assemblage du cadastre de Sceaux. 3^e édition à jour pour 1970 (échelle 1/5000^e). Conservé aux Archives municipales de la Ville de Sceaux (consultable en ligne : <http://archives.sceaux.fr/plan/plans-de-sceaux/plans-cadastraux/cadastr-de-1970-plan-dassemblage>).
- Cadastre de Sceaux (fichier informatique Autocad). Dressé en 2007. Conservé au Service Urbanisme de la Ville de Sceaux.

BIBLIOGRAPHIE

- BRETAGNOLLE Anne et VERDIER Nicolas, 2007, « L'extension du réseau des routes de poste en France, de 1708 à 1833 », in LE ROUX Muriel (dir.), *Postes d'Europe XVIII^e-XIX^e siècles. Jalons d'une histoire comparée*, Paris, Comité pour l'Histoire de la Poste, pp.155-171.
- BRETAGNOLLE Anne, GIRAUD Timothée et VERDIER Nicolas, 2010, « Modéliser l'efficacité d'un réseau : le cas de la poste aux chevaux dans la France pré-industrielle (1632-1833) », *L'Espace Géographique*, vol. 2, n°39, pp.117-131.
- CHOUQUER Gérard, 2003, « Crise et recomposition des objets : les enjeux de l'archéogéographie. Introduction », *Études rurales*, vol. 3, n°167-168, pp.13-31.
- CLEMENÇON Anne-Sophie, 2011, « L'îlot du lac : entre archéogéographie et histoire des formes urbaines », *Études rurales*, vol. 2, n°188, pp.155-178.
- GARMY Pierre, 2012, *Villes, réseaux et systèmes de villes. Contribution de l'archéologie*, Paris, Arles, Éditions Errance, 302 p.
- JACOBS Gaston, 1987, *La ligne de Sceaux*, Paris, La Vie du Rail, 271 p.
- KADDOURI Lahouari, 2007, « Réseau de peuplement et organisation du territoire de la cité antique de Luteva ». *L'Espace Géographique*, vol. 2, n°36, pp.155-167.
- MARKUS Marie, 1971, *Le développement urbain de Sceaux 1782-1962*, thèse de doctorat, Université de Paris 1, 2 vol.
- NOIZET Hélène et GROSSO Éric, 2011, « The ALPAGE project: Paris and its suburban area at the intersection of history and geography (9th-19th century) », in digital proceedings of the 25th International Cartographic Conference, Paris.
- NUNINGER Laure (coord.), SANDERS Lena (coord.) et al., 2006, « La modélisation des réseaux d'habitat en archéologie : trois expériences ». *Mappemonde : mappemonde.mgm.fr*, n° 83, 28 p.
- PUMAIN Denise et SAINT-JULIEN Thérèse, 2010, *Analyse spatiale. Les localisations*, 2^{ème} édition, Paris, Armand Colin, 177 p.
- RHEIN Catherine, 1999, « Sceaux : tissu urbain et société », *Bulletin des Amis de Sceaux*, n° 16, pp.1-11.
- ROBERT Sandrine, 2003, « Comment les formes du passé se transmettent-elles ? », *Études rurales*, vol. 3, n° 167-168, pp.115-131.
- ROBERT Sandrine et VERDIER Nicolas, 2009, « Pour une recherche sur les routes, voies et réseaux... ». *Nouvelles de l'archéologie*, vol. 5, n° 115, pp.53-56.

« Odeur de sainteté »

Parcourir les registres paroissiaux n'est pas sans parfois réserver quelques belles surprises. Il en est à Sceaux comme dans beaucoup d'autres communes. Au-delà des actes dits de catholicité, Baptêmes, Mariages et Sépultures, ceux des plus humbles villageois comme des notoriétés locales, voire des personnages ayant connu un destin national, sinon plus vaste encore, on peut en effet y découvrir ici ou là quelques témoignages de la vie quotidienne. Ils sont certes rares, parfois insolites, mais le plus souvent instructifs, toujours couchés sur le papier à l'initiative d'un curé soucieux de transmettre aux générations futures le souvenir de certains événements qui ont jalonné sa mission, mission reçue de Dieu et des hommes. Aujourd'hui ces témoignages viennent éclairer notre passé. Souvent ils nous permettent de porter un regard nouveau sur les connaissances, les coutumes et les croyances de nos ancêtres. Et pour peu que l'on s'y intéresse, que tout à coup la curiosité s'aiguise, que quelques recherches s'avèrent fructueuses, alors ce qui n'était au départ qu'une simple anecdote peut devenir riche d'enseignement, nous permettant de mieux appréhender la vie de nos ancêtres et même parfois de remettre en cause ce que nous croyions savoir de l'histoire de notre cité.

Il en est ainsi de cet acte de « remise en terre » du 3 février 1723, inséré dans les registres par le père Baudoin, alors curé de Sceaux depuis sept ans. Un acte unique en son genre, précédé et suivi de deux autres, ceux-là tout à fait banals : le baptême d'un fils de Joachim Corbonnais, villageois dont la profession n'est pas mentionnée (23 janvier), et l'enterrement d'un bébé, fils du Sieur Pierre de Courcy, valet de chambre de la duchesse du Maine (13 février). Entre ces deux courts témoignages du quotidien d'une paroisse, ce sont deux pleines pages qui tout à coup s'offrent à nos yeux et nous font plonger dans un passé plus lointain, remontant à environ cinq siècles.

Cette étonnante pièce d'archives, reproduisons-la sans attendre, sans plus de préambules Notre souhait est en effet de placer ainsi le lecteur face au même étonnement que nous avons nous-mêmes ressenti lors de cette « découverte »¹.

¹ Pour faciliter la lecture de notre retranscription, nous avons créé des paragraphes, inexistant dans le manuscrit, introduit une ponctuation, elle aussi quasi-absente, modernisé l'orthographe et rétabli les majuscules chaque fois que nécessaire, en laissant cependant celles apparaissant dans l'acte. Une copie de l'acte original est donnée en annexe.

Odeûr de Sainteté précieuse¹

1723

L'an de grâce mil sept cent vingt trois, le mercredi troisième de février a été remis en terre dans la chapelle de Saint-Mammès, à droite du côté de l'épître², un corps exhumé dans le cimetière devant l'Église, que S.E. Monseigneur le Cardinal de Noailles Archevêque de Paris a permis de fouiller pour transférer ailleurs le dit corps trouvé à un bout du cimetière où était une croix renversée³, où les plus anciens assurent avoir entendu dire à leurs ancêtres avoir été enterré un bon prêtre, vicaire de cette Paroisse, qui paraît être M^{re} Séverin Vavasseur, par la fondation qu'il a faite dans la dite Église d'un obit⁴ annuel le dix-sept de mars.

La bière s'est trouvée toute entière après environ cent quatre-vingt ans, quoique de sapin, le corps encore [entier]⁵ : l'estomac élevé [sic] une peau parcheminée en certaines parties du corps, l'abdomen, les lombes, point de substance de poumons. Il était resté le médiastin⁶ et le diaphragme, l'articulation des humérus dans la situation presque naturelle et enveloppée d'une même peau parcheminée, une humeur⁷ qui sortait de la tête des épaules, sur lesquelles on voyait quelques vestiges de la soutane mêlés avec la peau parcheminée qui était dessous, et la même humeur aux articulations des genoux, et la même peau parcheminée aux cuisses.

Le dit corps exposé depuis le jeudi vingt huit [janvier] de la présente année jusqu'au mercredi troisième février sans sentir aucune mauvaise odeur. Au contraire, en le tirant de la terre on sentit une odeur suave semblable à l'odeur d'une cire parfumée. Il est à remarquer que le dessus de la bière ayant été endommagée par des coups de pioches donnés dessus, ce qui avait laissé une

¹ Ce titre, souligné, placé en tête de l'acte, est d'une plume et d'une écriture différentes. Il a à l'évidence été ajouté à une date postérieure à l'acte lui-même. Sainteté est écrit S^{teté}.

² A droite en regardant l'autel de Saint-Mammès, c'est-à-dire au pied du mur sud de l'église.

³ Dans cette expression, il ne faut bien sûr voir aucun symbole satanique mais plutôt une référence au martyr de saint Pierre, crucifié la tête en bas, ceci, selon une tradition chrétienne, à sa propre demande, se jugeant indigne de subir le même supplice que Jésus-Christ. Symbole de modestie, cette croix renversée est présente sur le siège du Pape. Notons enfin que l'adjectif « renversé » peut simplement dire que cette croix est tombée et gît au sol.

⁴ Service religieux, généralement une messe, fondé pour le repos de l'âme d'un défunt et qui doit être célébré à des époques déterminées, le plus souvent à la date anniversaire de sa disparition. Ces « fondations » étaient créées par voie testamentaire par le défunt lui-même ou bien par sa famille ou ses proches. On utilise aujourd'hui l'expression « faire dire des messes » ou encore « intention de messes ».

⁵ Nous ajoutons « entier », non seulement pour rendre le texte plus compréhensible mais aussi parce qu'en marge de l'acte, de deux écritures et plumes différentes, donc fort probablement postérieures, sont écrits deux « résumés » qui utilisent ce terme. Le premier : « Corps entier après 180 ans/ M^{re} Séverin Vavasseur, vicaire de Sceaux, exhumé et trouvé entier de même que la bière./ » Le second : « Enterrement de Messire Séverin Vavasseur, vicaire de cette paroisse. Son corps est entier après 180 ans expirés en l'année 1723.../ » Ce dernier « résumé » est de la même écriture et de la même plume que le titre, « Odeûr de S^{teté} précieuse ».

⁶ Région de la cage thoracique située entre les deux poumons.

⁷ Vieux terme médical, disparu au cours du XIX^e siècle, désignant des liquides et des fluides corporels, voire des « huiles » (sécrétions grasses). Ce terme existe encore de nos jours sous les formes « humeur aqueuse » et « humeur vitrée ».

ouverture au côté droit par où M^{re} Antoine Bouteille, Chirurgien ordinaire de S.A.S. Madame la Duchesse du Maine, et Pierre Le Grand, chirurgien de Sceaux, par nous curé soussigné requis, ont examiné le dit corps et fait le rapport ci-dessus, qu'ils ont signé.

Nous avons laissé l'ancien dessus dans la même bière et l'avons revêtu d'un nouveau, avant de la remettre en terre, ce que nous avons fait le trois février après en avoir reçu l'ordre de S.E. et avons signé le présent rapport, certificat et examen, avec les S^{rs} Bouteille et Le Grand¹, qui ont visité le corps, et les anciens habitants, qui ont appris de leur père qu'il avait appris de son père qu'il y avait un bon vicaire enterré sous la croix renversée et qu'on y avait jamais enterré personne. Les parents diront à leurs enfants de s'en souvenir et que c'était un saint prêtre.

<i>Signatures :</i>	<i>A. Bouteille</i>	<i>Le Grand, chirurgien</i>	
	<i>Jean Heurtault</i>	<i>Jean Buisson</i>	
	<i>Dupuis</i>	<i>Jean Jubin</i>	
		<i>P. Chavet, vic. de Sceaux</i>	
	<i>GL Baudouin, curé de Sceaux</i>		
	<i>François Puchost</i>	<i>Veuve Dorléans</i>	
	<i>Etien Drancy</i>	<i>Champoudry</i>	<i>Jean Guilliou</i>
		<i>Mathurin Courtois</i>	
	<i>Jean Denis</i>	<i>PDI</i>	<i>JB Le Blond</i>
	<i>J.B. Heurtault</i>	<i>M. Garnier.</i>	

Un témoignage exceptionnel

« Odeur de sainteté » ! Et même « Odeur de sainteté précieuse » ! Voilà ce qui tout d'abord retient l'attention et ne manque pas de surprendre. Mais cette expression, comme nous l'avons signalé en note, a été placée là postérieurement à 1723, peut-être même à une date où les acteurs et les témoins de l'événement, tous les signataires de l'acte², avaient disparu. Avec certitude toutefois on peut assurer que ce titre a été donné au XVIII^e siècle, car au-delà – les registres paroissiaux étant transférés à la commune en 1793 – on imagine difficilement quelqu'un se permettre une telle initiative. Arrêtons-nous néanmoins un moment sur cette expression, qui trouve probablement son origine la plus lointaine dans la 2^e Epître de Saint Paul aux Corinthiens (« la bonne odeur du Christ », manifestation de la victoire de Dieu, que doivent faire sentir les apôtres). Que signifie-t-elle alors ? Les historiens s'accordent pour affirmer qu'elle est apparue au milieu du XVII^e siècle. Elle évoque l'odeur agréable que produit le cadavre de certains humains, cadavre qui paraît échapper à la décomposition naturelle. C'est là un phénomène dans lequel l'Église voit un signe qui caractérise un défunt ayant

¹ Rajouts en marge : pour Bouteille, « chirurgien de Leurs A.S. Mgr et Mme la duchesse du Maine », pour Le Grand, chirurgien de la paroisse.

² Un examen sommaire des différents signataires est donné en annexe.

vécu en état de perfection spirituelle au point qu'une canonisation est envisageable. Et si cette expression signifie aujourd'hui une personne ou une institution bien vue par une autre, appréciée, voire estimée, si elle est avant tout employée dans son sens négatif – Untel n'est pas en odeur de sainteté –, elle ne relève alors en aucun cas de ce sens figuré mais, elle représente bel et bien un fait réel, à l'occasion attesté par des ecclésiastiques, parfois par des savants puis transmis à la postérité par certains historiens ou hagiographes. Nous en avons une preuve ici, dans les registres de Sceaux – « une odeur suave semblable à l'odeur d'une cire parfumée » –, même si le père Baudoin pour sa part s'abstient d'utiliser l'expression.

Nous touchons là au second point qui fait de cet acte un document précieux, sinon exceptionnel. Nous y observons en effet non seulement, comme souvent par ailleurs en pareille occasion, la religion et la science s'accorder et parvenir à un même constat, mais il faut également acter ici que si ces deux pouvoirs, l'un millénaire, l'autre balbutiant, agissent, c'est bien à l'initiative et peut-être même sous la pression de la *vox populi*, de la mémoire populaire, autrement dit des villageois. Tout au long de l'acte s'entremêlent en effet la tradition orale, la sanction religieuse et le diagnostic scientifique de l'époque, au point qu'à la lecture la séquence des événements ayant conduit à cette étonnante « remise en terre », comme le rôle des différents acteurs apparaissent clairement.

Février 1723

Nous sommes donc en 1723, une année charnière dans l'histoire de France, plus précisément en février, ce mois où s'inaugure un nouveau règne. Huit ans après la disparition de Louis XIV, la Régence du duc d'Orléans prend fin. En octobre dernier l'arrière-petit-fils du Grand roi, le jeune Louis XV, a été sacré à Reims. Il a treize ans, et dans quelques jours, le 23 février, le Parlement de Paris va le déclarer majeur, c'est-à-dire apte à régner. Louis XV a choisi le cardinal Dubois comme premier ministre. Cependant celui-ci va mourir en août, cédant sa place au duc d'Orléans. Ce dernier également ne va guère tarder à disparaître. L'ancien Régent succombe en effet à son tour en décembre, et c'est alors le duc de Bourbon, le neveu de la duchesse du Maine, la baronne de Sceaux, qui lui succède.

Ainsi, 1723 marque une triple rupture. C'est tout d'abord un roi qui de nouveau gouverne la France, même si celui-ci n'est encore qu'un adolescent. C'est ensuite le retour de la monarchie absolue, après la parenthèse de la Régence et de sa politique libérale, cette sorte de révolution avortée tant au niveau du gouvernement, de l'économie et des finances ou encore de la diplomatie

(polysynodie, système de Law, renversement des alliances). C'est enfin le retour de la Cour, du ministère et du Roi à Versailles, dans ce château abandonné depuis la disparition de Louis XIV.

Et à Sceaux, qu'en est-il ? Au château, la vie a repris son cours. Depuis peu cependant et non sans mal. Après la conspiration de Cellamare et une longue année d'emprisonnement, en cette année 1719 pendant laquelle le domaine a été laissé à l'abandon, le duc et la duchesse du Maine y attirent de nouveau nombre de dignitaires du Royaume. La terrible disgrâce qui s'était abattue sur leur maison est sur le point d'être oubliée. Avec l'avènement du jeune Louis XV, M. le Duc ne tardera plus à retrouver le rang et les prérogatives d'un prince légitimé, ceux qui étaient les siens avant que son cousin le Régent ne les réduise à rien. De son côté, la duchesse du Maine est parvenue contre vents et marées à recréer sa cour ; mais une cour plus sage, moins tapageuse, se tenant prudemment à l'écart de tout scandale. Déjà on y aperçoit régulièrement la célèbre et très sérieuse Mme de Lambert. Bientôt apparaîtra à son tour une autre grande femme d'esprit : Mme du Deffand. La princesse s'est également fait bâtisseuse. Elle a notablement agrandi son jardin de la Ménagerie, l'a doté en son centre d'un nouveau joyau. Depuis l'été dernier s'y dresse en effet une élégante bâtisse. C'est le pavillon de la Ménagerie. Ainsi, après une longue période de troubles, au château l'heure du renouveau semble-t-elle avoir sonné. Le village ne pourra qu'en bénéficier.

Sur le plan religieux les bouleversements ne sont pas moindres. Le jansénisme, sorte de protestantisme catholique, apparu au milieu du siècle dernier et « popularisé » par Blaise Pascal¹, a étendu son emprise. Au-delà de son opposition à Rome, combattu par Louis XIV puis toléré par le Régent, le jansénisme a fini par devenir un mouvement politique luttant contre le « despotisme ministériel », c'est-à-dire la monarchie absolue, et fort représenté au Parlement de Paris. Quant à sa doctrine, elle aussi a bien évolué. Si elle demeure fidèle à la théorie de Saint Augustin sur la Grâce, continue à prôner un christianisme exigeant et un profond rigorisme spirituel, souvent proche du calvinisme, elle sombre aussi peu à peu dans un certain fanatisme. Pour justifier leurs théories, les jansénistes s'appuient de plus en plus sur des miracles, font appel au merveilleux pour entraîner derrière eux un fort mouvement populaire. Cette tendance ne fera que croître au cours des années 1720, relayée par de nombreuses brochures, d'étonnantes estampes, puis conduira en 1731 à Paris, sur la tombe d'un diacre, à des excès inconsidérés. Le nom par lequel on désignera ceux-ci est à lui seul révélateur de ce fanatisme : *les Convulsions* !

¹ *Les Provinciales*, 1657.

Ce rappel n'est pas inutile quand on voit que dans « l'acte de Sceaux » le nom du cardinal de Noailles est mentionné à deux reprises. L'archevêque de Paris est en effet un prélat bien particulier. Malgré sa haute naissance il n'est en aucun cas l'un de ces nombreux ecclésiastiques de cour. Soucieux de ses devoirs, il fait preuve d'une grande piété. Tous louent la régularité de sa conduite, sa simplicité et son zèle. Doué d'une grande force morale, on le dit accessible aux pauvres, assistant les malades, les infirmes et les vieillards. Et chacun le sait, il est fort tolérant, si ce n'est conciliant vis-à-vis des jansénistes. Il affirme même clairement être en faveur d'un compromis avec ces derniers. Ainsi en 1720 il adhère au *Corps de doctrine*, et ceci contre l'avis du pouvoir royal et de sa propre famille. C'est seulement quelques mois avant sa disparition, en octobre 1728, qu'il se rétractera. Aussi, peut-on se poser la question : un archevêque de Paris, soumis à l'autorité ministérielle comme à la hiérarchie romaine aurait-il accordé au curé de Sceaux l'autorisation d'exhumer ? Rien n'est moins sûr ! Il y avait là en effet un grand risque de révéler un miracle de plus, un nouveau miracle dont pouvaient s'emparer les jansénistes pour promouvoir leur cause...

Le contexte étant précisé, passons maintenant à l'enchaînement des événements qui ont donné naissance puis conduit à la rédaction de cet acte de « remise en terre ». Ce dernier ne contient-il pas tous les éléments pour statuer sans grands risques d'erreurs ? Nous en sommes persuadés !

Depuis son arrivée à la cure de Sceaux, sept ans plus tôt, le père Beudoin écoute certains villageois lui parler d'un « bon prêtre » enterré il y a fort longtemps « à un bout du cimetière », là où on n'a « jamais enterré personne ». Mais ce n'est pas tout. Comme dans beaucoup de paroisses où la population ne cesse de croître, le cimetière entourant l'église devient exigu¹. Il faut faire de la place. Libérer celle qu'occupe ce « bon prêtre », et en conséquence ses alentours, devient impératif. Aussi M. le Curé en arrive-t-il à demander à son évêque l'autorisation de « transférer ailleurs » ce corps bien encombrant. S'il obtient cet accord, il pourra à la fois libérer de l'espace dans son cimetière et satisfaire ses paroissiens, auxquels il a déclaré avoir identifié leur « bon prêtre », décédé, leur a-t-il dit, il y a « environ cent quatre-vingts ans ». Et Mgr de Noailles², accepte.

¹ Le Cimetière, autour de l'église, essentiellement côté nord, connaîtra une expansion rue des Écoles (actuelle étude notariale) une vingtaine d'années avant la Révolution, puis sera transféré en totalité à l'emplacement actuel en 1814.

² L'archevêque de Paris (1651-1729) est le fils cadet d'Anne de Noailles (1613-1677), le premier duc de Noailles. Son aîné Anne Jules (1650-1708), deuxième duc de Noailles, est maréchal de France. Il est « amusant » de noter ici qu'une fille de ce dernier, donc une nièce de l'archevêque, Marie Françoise Victoire de Noailles, épouse secrètement le comte de Toulouse le 2 février 1723, soit la veille de la remise en terre de M^e Vavasseur, devenant ainsi la belle-sœur du duc et de la duchesse du Maine. Plus « amusant » encore : c'est ce mariage qui donnera naissance au duc de Penthièvre...

Le 28 janvier 1723 l'exhumation est donc opérée. Mais voilà que de malencontreux « coups de pioches » détruisent en partie le dessus du cercueil. « Une odeur suave semblable à l'odeur d'une cire parfumée » se fait alors « sentir », et au travers de l'ouverture on découvre un corps dans un état étonnant de conservation. Le chirurgien du village puis bientôt celui du duc et de la duchesse du Maine sont appelés pour acter de cet étrange phénomène. Et ils le certifient !

La donne a changé. M. le Curé et ses paroissiens ne sont plus en présence d'un « bon prêtre », mais d'un « saint prêtre ». Il n'est plus question alors de « remettre en terre » Messire Séverin Vavasseur en un lieu ordinaire. Il lui faut une sépulture digne tant de son ancienne notoriété que de celle qu'il vient d'acquérir : non plus dans le cimetière, mais dans l'église. Comment cet honneur ne lui serait-il pas dû ? D'où une nouvelle demande de M. le Curé à l'archevêque. Et dans l'attente de la réponse de Mgr de Noailles, la dépouille du père Vavasseur est exposée dans la nef. Tous les villageois s'y précipitent.

Moins d'une semaine plus tard l'archevêque de Paris donne son approbation. Le « saint prêtre » sera inhumé dans la chapelle de Saint-Mammès.

On peut aisément imaginer la passion populaire que suscita l'événement au sein du village, et peut-être même alentour. Certains durent crier au miracle, d'autres au contraire montrer un certain scepticisme, ceci malgré le peu de connaissance que la science possédait alors sur la conservation des corps. Quant à M. le Curé, on le notera, il se cantonne dans une prudente réserve, se bornant à qualifier Messire Séverin Vavasseur de « saint prêtre », évitant des mots par trop définitifs tels qu'auraient pu être ceux faisant référence à un miracle ou à un appel à la canonisation, évitant même l'expression « odeur de Sainteté », que sans doute son successeur ou l'un de ses vicaires viendra inscrire en tête de l'acte quelques décennies plus tard. Et il eut bien raison ! Car bientôt, des savants allaient apporter la preuve que, sans être fréquent, un tel phénomène de conservation des corps n'avait rien d'exceptionnel et surtout ne se limitait pas à certains saints ou bienheureux que vénérât l'Église.

En 1788, en effet, à l'occasion de la suppression du cimetière des Innocents en plein cœur de Paris et du transfert de centaines de milliers de dépouilles dans les carrières en sous-sol de la Tombe Issoire – nos actuelles Catacombes –, les chimistes Fourcroy et Thouret, de l'académie des Sciences, allaient étudier de fort nombreux cadavres, ceux principalement sur lesquels était observé un ralentissement de la décomposition. Ils en tirèrent la conclusion que ce phénomène était dû à la formation d'une substance « grasse » [une « humeur »] qu'ils nommèrent adipocire, qualifiant celle-ci de parfois odorante et expliquant l'origine de sa formation en grande partie par l'environnement de la sépulture :

nature du sol, degré d'humidité, teneur en oxygène, température, niveau d'acidité, etc.¹ Depuis la science n'a fait que confirmer et préciser ce diagnostic. Il n'y eut donc pas de miracle à Sceaux ! Simplement on y constata un phénomène assez rare, qui peut-être s'explique par « la mise à l'écart » de la dépouille du vicaire, « à un bout du cimetière ». Un constat qui n'ôte rien bien sûr au fait que M^{te} Séverin Vavasseur fut très certainement un « saint prêtre ».

Les Obituaires de Sceaux

Mais qui était donc le père Vavasseur, ce vicaire décédé selon Maître Beaudoin en 1543 « environ », soit dans les années 1530 ou 1540, vers la fin du règne de François 1^{er}. Nous pouvons selon toute probabilité le considérer originaire du Vexin français – actuel département de l'Eure – où son patronyme est alors fort répandu². Mais comment en savoir plus ? A sa naissance les registres paroissiaux n'existaient pas encore... pas plus dans le Vexin qu'ailleurs dans le Royaume de France. Quant aux témoignages des années où il vécut à Sceaux, aucun n'est parvenu jusqu'à nous³. Précisons toutefois que le père Baudoin n'a certainement pas inventé ces « environ cent quatre-vingts ans ». Il a dû trouver l'année du décès du vicaire dans l'un des parchemins archivés dans son presbytère, sans doute l'acte de fondation de l'obit, ou bien une retranscription de celui-ci, ou encore un simple document qui au détour d'une phrase mentionnait cette information. Quant à l'obituaire que possède tout curé pour sa paroisse, ce recueil où se trouve égrainées mois après mois, jour après jour les messes qui doivent être dites pour le repos de l'âme des paroissiens disparus, précisons que jamais il ne mentionne l'année de création de la fondation ni du décès, mais seulement le jour. Et c'est à l'évidence dans ce dernier document que M. le Curé a trouvé la date du 17 mars.

Pour tenter d'aller plus avant, cherchant à éclairer notre lanterne, à en savoir plus sur ce type de document, nous nous sommes alors tournés vers l'obituaire de la paroisse de Sceaux le plus connu à ce jour et sans doute le plus ancien, celui que reproduit et analyse longuement Victor Advielle dans son *Histoire de la Ville de Sceaux*, parue en 1883. Un chapitre entier de l'ouvrage, le troisième, lui est consacré. Il a pour titre « L'Obituaire de 1480 ». Peu de chance donc d'y trouver une personne décédée vers 1540, et d'ailleurs ce n'est bien évidemment pas ce que nous cherchions...

¹ Voir *Rapports sur les exhumations du cimetière des S.S. Innocents, lus le 5 février 1788*, M.A. Thouret, dans *Histoire et Mémoires de la société royale de Médecine pour 1789*, Paris, 1790.

² Surtout dans les communes actuelles de Cuverville, Saint-Aubin-sur-Gaillon et Houville-en-Vexin.

³ Les plus anciens registres de catholicité comme les diverses inscriptions présentes dans l'église de Sceaux ne datent que du début du XVII^e siècle.

Et pourtant ! Quelle surprise ! dans les obits du mois de mars apparaît en effet un « Me Séverin Vavasse, prestre ». Aucun doute n'est permis, c'est bien notre « bon vicaire ». Vavasse, selon la retranscription de M. Advielle, ou Vavasseur selon l'acte du père Baudoin, cela fait peu de différence, quand on sait la liberté prise concernant l'orthographe des noms propres sous l'Ancien Régime. Le doute est d'autant moins possible à la lecture de ce qui suit son nom. Là où la quasi-totalité des quelque quatre cents personnes disparues citées dans cet obituaire se voit attribuer simplement « une messe »¹, Me Vavasse, lui, a droit à plusieurs offices. Difficile de ne pas le distinguer entre tous, tant il sort du lot et apparaît telle une gloire de la paroisse.

Obit pour Me Séverin Vavasse, prêtre, vigiles recommandées, une haute messe et une basse avec un libéra² et cet [sept ?] ante crucifixu³.

Mais alors qui détient la vérité, ou plutôt l'approche au plus près ? Victor Advielle, selon lequel le vicaire de Sceaux aurait été inhumé avant 1480, ou M. le Curé, qui lui évoque cette disparition vers 1540 ?

Répondre à cette question tient de la gageure, car si l'abbé Baudoin a pu trouver la date du décès de Séverin Vavasseur dans les archives de la paroisse, sur un document aujourd'hui disparu⁴, précisons que Victor Advielle, lui, a assigné la date de 1480 à l'obituaire sur des bases somme toute contestables.

Dans son ouvrage celui-ci a bien sûr dû reconnaître que ce vieux parchemin d'une petite quarantaine de pages n'est pas daté et que son estimation s'est basée sur le catalogue de la collection de manuscrits que possédait Antoine Lancelot (1675-1740), archiviste du Roi, collection que ce dernier légua à la Bibliothèque du Roi en 1733. Dans ce catalogue en effet en face de l'obituaire de Sceaux se trouve inscrit : « vers 1480 »⁵. Ce n'est donc là qu'une autre évaluation, celle-là

¹ Voici les exceptions : neuf villageois se voient attribuer deux messes, une (Martine Sauvage) trois. Trois autres fidèles ont droit à une messe haute, un seul à une messe haute et à une messe basse, enfin deux couples bénéficient de trois messes et un seul de cinq. Quant aux trois autres prêtres présents dans l'obituaire, un vicaire et deux curés, un n'étant pas nommé, une messe seule leur est dédiée. Notons enfin dans cet obituaire le nom de Guillaume de Trie, « noble homme », qui lui bénéficie de « vigiles, recommandations et une messe haute ». Il peut s'agir du chevalier, seigneur de nombreuses terres en Picardie, tué à la bataille d'Azincourt, le 25 octobre 1415. Ses liens avec Sceaux, au temps des Baillet et même avant, restent à découvrir.

² Prière pour les morts.

³ Prière devant le Crucifix, en référence à celles de Saint François d'Assise devant le Crucifix de la chapelle Saint-Damien (monastère proche d'Assise, vers 1205).

⁴ Au fil des siècles les archives ont subi bien des dommages : soustractions de pièces, pertes, transferts et destructions, principalement pendant la Fronde, la Révolution et la guerre de 1870.

⁵ Bibliothèque Sainte Geneviève, 8° Qb 362 INV 985. L'obituaire est lui conservé à la BnF sous la référence Ms Fr 5380.

datant du début du XVIII^e siècle et elle aussi ne s'appuyant sur aucune pièce d'archives, donc sans justification solide.

Pour tenter d'aller plus loin nous nous sommes tournés vers le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France et, profitant des moyens techniques que ne possédait pas M. Advielle, avons fait photographier l'obituaire de Sceaux, sous forme numérique et en haute définition, ceci afin de nous livrer à un examen attentif du document.

De cet examen nous retenons les points suivants :

- Dans sa fiche récapitulative, la BnF date le manuscrit du XVI^e siècle et non du XV^e. Mais sur quelle base ? Mystère !
- Le nom d'Antoine Lancelot apparaît bien en haut, au milieu et à droite, de la première page du document.
- Contrairement à ce qu'a reproduit Victor Advielle dans son ouvrage, le patronyme de notre « bon prêtre » est bien Vavasseur et non Vavasse. L'historien de Sceaux dans sa retranscription a simplement omis « l'indice » r qui suit le nom du vicaire. Il est en effet écrit dans le manuscrit : « Séverin Vavasse^r » (voir photo en annexe)¹.
- La date de l'obit qui apparaît est celle du 22 mars et non du 17 mars [Advielle dans sa retranscription ne mentionnait pas les jours des obits, se limitant à les lister dans l'ordre calendaire mois par mois].

Ainsi peut-on statuer qu'en 1723 ce recueil de fondations avait disparu des archives de la paroisse et qu'il était déjà en possession d'Antoine Lancelot. Sans cela, à l'évidence, l'abbé Baudoin aurait daté l'obit de M^e Vavasseur du 22 mars et non du 17. Il s'est donc référé à un autre obituaire, moins ancien et entaché de quelques erreurs. Par ailleurs, autre point important, si nous tenons compte de l'avis de la BnF, ce document en parchemin serait postérieur de quelques décennies à 1480, puisque du XVI^e siècle.

L'un des défunts présent dans cette longue liste de fondations mortuaires nous a permis de réduire l'écart de datation que séparent MM. Baudoin, Lancelot et Advielle. Il s'agit d'un autre prêtre, un curé de Sceaux, Eudes Follet, qui lui, notons-le, bien que curé et non simple vicaire, n'a droit qu'à une seule messe. Or nous savons que ce prêtre est décédé ou a quitté Sceaux en 1494. C'est du moins ce que nous indique la dalle de pierre présente dans l'église Saint Jean-Baptiste – à gauche en entrant –, ce précieux témoignage qui nous donne la liste des curés de la paroisse depuis 1339. C'est ce que confirment les registres du chapitre de

¹ On remarquera que le même indice est utilisé afin d'écrire « pour » : « Ob. P^o. M^e. Séverin... ».

Notre-Dame concernant la paroisse de Sceaux conservés aux Archives nationales. Ils nous précisent que Me Follet n'est pas mort en 1494, mais qu'il a alors quitté sa cure pour prendre en charge celle du Plessis Raoul (aujourd'hui Le Plessis Robinson)¹. Son décès est donc postérieur à 1494.

Ainsi, nous pouvons conclure à ce stade que « l'obituaire de Sceaux » n'est pas de 1480, mais « au mieux » de 1495, sinon de l'an 1500, voire postérieur.

Pour tenter d'aller encore plus loin il nous fallait bien sûr consulter « nos anciens », ceux-là même qui, ces deux derniers siècles, se sont penchés sur l'histoire de notre cité, et plus particulièrement de son église. Ils sont au nombre de quatre : l'abbé Cauvin, curé de Sceaux, en 1846 ; l'abbé Jaguelin, vicaire, en 1925 ; Jean Bathelier, professeur, en 1934 ; enfin Paul Hartman, également professeur, dans les années 1980². Tous ont eu accès aux archives de la Fabrique [paroisse] de Sceaux, les ont répertoriées ou analysées avec soin. Toutefois bizarrement aucun n'a « mis la main » sur l'acte de « remise en terre » contenu dans les actes de la catholicité, déjà archivés à leur époque à la mairie et non plus au presbytère. Bien sûr tous ont croisé Messire Vavasseur, mais sans guère s'attarder sur cette rencontre, ceci malgré les archives surprenantes qu'ils avaient sous les yeux et dont beaucoup ont aujourd'hui disparu.

C'est donc l'abbé Cauvin (1796-1877), curé de Sceaux de 1843 à 1857, qui, en 1846, ouvre les débats. A la demande de l'archevêque de Paris il se livre à un inventaire complet des archives et des biens de la paroisse : un document manuscrit d'une centaine de pages. Dans son « 3^e programme », c'est-à-dire dans le 3^e chapitre de son ouvrage, il écrit :

Sépulture d'un vicaire de la Paroisse.

On lit à la date du 17 mars au recueil des fondations :

17 - Messe pour

Messire Séverin Levavasseur, prêtre Vicaire de cette paroisse, mort en odeur de sainteté.

- Messe haute, vigiles à 9 leçons.

¹ A.N. L 522 Reg.20 p. 208, retranscrit par l'abbé Cauvin en 1847, imprimé dans le *Bulletin des Amis de Sceaux*, 11^e année, 1935 (p.11). Texte en latin.

² Abbé Jean-Baptiste Cauvin, *Sceaux-Penthièvre, Documents historiques et administratifs*, manuscrit de 1846 et 1847, publié dans le *Bulletin des Amis de Sceaux*, 1933 à 1936.

Abbé René Jaguelin, *L'Église de Sceaux*, L. Rozé imprimeur, 1927 et publié dans le *Bulletin des Amis de Sceaux*, 1926 et 1927.

Jean Bathelier, *Observations sur l'église de Sceaux*, dans le *Bulletin des Amis de Sceaux*, 1934.

Paul Hartman, *L'Église Saint-Jean Baptiste de Sceaux*, Sceaux 1989, étude en quatre volumes dactylographiés, déposée entre autre aux archives de la Ville, à la société d'histoire locale les Amis de Sceaux et au Musée de l'Île de France.

Nous sommes ici clairement en présence d'un troisième obituaire. Concernant Me Vavasseur ce recueil apparaît en effet très différent de celui conservé à la BnF, tant par le patronyme du défunt que par le jour de l'année de son obit, les offices et les prières à célébrer, différent aussi de celui consulté par Me Baudoin en 1723, ne serait-ce que par le fait que Vavasseur devient Levavasseur. Et plus significatif encore, dans ce nouvel obituaire, voici tout à coup notre bon prêtre « mort en odeur de sainteté », contre-vérité évidente au vu des pièces d'archives – elles incontestables – évoquées plus haut. Le temps passe, les copies et les retranscriptions se succèdent. Les informations se transmettent et donc se dégradent. Ainsi, ce troisième obituaire apparaît-il comme étant de la seconde moitié du XVIII^e siècle¹.

Après cette citation, l'abbé Cauvin ajoute un paragraphe. Est-ce la suite de ce qu'il a lu ou un commentaire de sa part ? Nous ne le savons pas ! Toutefois ce paragraphe, le voici :

Son corps a été exhumé du cimetière et trouvé presque entier, la bière de sapin, sans corruption après cent quatre-vingt ans, et enterré dans la chapelle de Saint-Mammès, au pied de l'autel du côté du mur en l'année 1536.

Tout est parfaitement exact dans ces quelques lignes ; le père Baudoin lui-même aurait pu les écrire... tout sauf la date ! En effet, étonnamment, l'année d'exhumation, 1723, devient 1536 ! Pourquoi ? On ne peut, selon nous, qu'attribuer cette erreur manifeste soit à quelque confusion de l'abbé Cauvin dans la lecture des documents alors à sa disposition, soit à la tradition populaire, à cette transmission orale qui au fil des générations aime à raconter des histoires de plus en plus sensationnelles. L'abbé Cauvin s'y serait-il alors laissé prendre, oubliant de consulter les archives municipales ? Peut-être ! Mais pas lui uniquement. Les trois autres historiens de Sceaux, que nous avons cités plus haut, également. Tous ont en effet considéré « Messire Levavasseur » « mort en odeur de sainteté », en 1356 [1536-180] ! Aucun n'a cherché et donc découvert l'acte de « remise en terre », perdu au cœur des actes de catholicité, conservés à la Maison commune.

¹ Paul Hartman dans les annexes de sa monographie de l'Église Saint Jean-Baptiste de Sceaux cite un « obituaire du XVIII^e siècle », conservé aux Archives historiques de l'archevêché de Paris (4^o r p. 32), dont « les fondations, écrit-il, vont de 1536 (Messire Levavasseur, mort en 1356, réinhumé en 1536) à 1885 (abbé Cauvin) ». Et il ajoute : « Ouvrage conservé depuis la Révolution dans la famille Maufra [de Sceaux], donné en 1859 par Achille Maufra, notaire, à l'abbé Cauvin, curé, remis par l'abbé Philippeau, vicaire de Sceaux,... » C'est selon nous cet obituaire, de la seconde moitié du XVIII^e siècle que l'abbé Cauvin, en 1846, a pu consulter chez les Maufra. Précisons que nous n'avons pu avoir accès à ce manuscrit et qu'aujourd'hui aucun obituaire de l'Ancien-Régime ne subsiste dans les archives de la paroisse Saint Jean-Baptiste.

Ainsi, en 1846, un peu plus d'un siècle après le témoignage du père Baudoin, trois siècles « environ » après la disparition de Me Vavasseur, oubliant une pièce à conviction majeure, la légende a pris le pas sur l'histoire.

L'abbé Cauvin nous apporte toutefois un nouvel élément. Une date, une seule :

1536 !

Une information aussi précise, selon nous, ne s'invente pas. Si certains villageois, certains paroissiens ont pu faire part à leur curé d'une tradition ancestrale qui leur tenait à cœur, en aucun cas ils n'étaient en mesure de lui révéler ce type d'information. De plus Me Cauvin était un homme sérieux... Cette date il n'a donc pu que la trouver parmi les documents alors archivés dans son presbytère. Cela nous en sommes persuadés, tant par ailleurs elle correspond à l'approximation du père Baudoin concernant l'année de la disparition de Messire Vavasseur : 1723, « environ » moins 180 soit 1543, à comparer à 1536.

À l'appui de cette thèse, apportons une réflexion et un fait avéré. Notre réflexion : un être d'exception – et Me Vavasseur en est un, au vu du souvenir qu'il a laissé pendant des siècles dans la mémoire collective –, un être d'exception ne se révèle que s'il rencontre des événements exceptionnels. Et ces événements, ce fait avéré, l'histoire de Sceaux nous les indique clairement. En juillet 1530 un terrible incendie ravage le village. Quatre-vingts maisons aux toits de chaume sont détruites, l'église est sérieusement endommagée et les victimes fort nombreuses¹. Il faut alors panser les plaies, reconstruire le village, réparer ou restaurer l'église². Des années de travail, des années de détresse suivent, avant que la vie retrouve son rythme d'antan. Dans cette catastrophe puis dans cette longue période de rétablissement, le père Vavasseur – s'il est bien décédé après 1530 – a dû jouer son rôle, sans doute l'un des premiers. Et c'est là très certainement que Messire Vavasseur a acquis son statut de « bon prêtre ». A-t-il fait preuve d'héroïsme lors de l'incendie, sauvant des hommes, des femmes et des enfants ? A-t-il ensuite été le premier – soutenu par une foi intense, un total désintéressement et de remarquables sacrifices – à porter assistance aux villageois, à soulager les peines, à montrer la voie du renouveau, apparaissant alors aux yeux de tous tel un modèle, un guide ? C'est une hypothèse bien tentante. Comme nous aimerions en apporter la preuve. Mais comment ? Un jour peut-être, à l'occasion de la découverte d'un précieux document d'archives, conservé ici ou là, la vérité apparaîtra.

¹ *Journal d'un bourgeois de Paris sous François 1^{er}*, Société de l'Histoire de France.

² Preuve des graves dommages subits et des longs travaux de réparation entrepris : l'église est de nouveau consacrée en 1543.

Ainsi osons l'affirmer : notre conviction est faite ! C'est au Père Baudoin que nous apportons notre suffrage, non à MM. Lancelot et Advielle. Messire Séverin Vavasseur est décédé « environ cent quatre-vingt ans » avant 1723, ... *en 1536* ! Aussi, faut-il nous résoudre à modifier le titre du troisième chapitre de notre précieuse *Histoire de la Ville de Sceaux*. Le plus ancien et le plus fameux des parchemins du passé de notre cité doit désormais s'intituler « L'Obituaire de 1540 ».

La tombe de Me Vavasseur

À partir de nombreux textes originaux, dépouillés au cours des années 1980, Paul Hartman a clairement établi qu'avant la Révolution la chapelle de Saint-Mammès ne se trouvait pas à la place qui est la sienne aujourd'hui. Son emplacement était alors occupé par la chapelle des princes, fermée côté ouest par une cloison. Et c'est sur cette cloison qu'était adossé l'autel de Saint-Mammès, au niveau de la septième travée sur le bas-côté sud, et non à hauteur de la huitième comme l'on en avait longtemps été persuadé.

C'est d'ailleurs ce qu'avait laissé entendre en 1778 le premier historien de Sceaux, Claude François Gaignat, dans sa *Promenade de Sceaux-Penthièvre*. Dès le début de son ouvrage, il écrivait en effet :

Du côté droit du chœur, derrière la chapelle du Prince est l'Autel de Saint-Mamez...

C'est ce que confirmait la toute nouvelle commune de Sceaux, en octobre 1792, en décidant de *détruire l'autel de Saint-Mammès et la cloison où il est adossé et qui ferme dans cette partie la chapelle du ci-devant prince...*¹

C'est donc dans la septième travée côté sud que Me Vavasseur a été « remis en terre ». Nous pouvons même être plus précis, car ici à plus d'un siècle de distance, les abbés Cauvin et Baudoin s'accordent, le premier écrivant : « au pied de l'autel [de Saint- Mammès] du côté du mur », le second : « à droite du côté de l'épître ». Ce qui en termes du XXI^e siècle, compte tenu des différentes modifications apportées dans l'église paroissiale, se traduit par : au bas du vitrail de Saint-Edmond, celui-ci posé en 1898, sous le parquet surélevé, celui-là installé en 1933.

La tombe et même la dépouille de Séverin Vavasseur s'y trouvent-elles encore ? Disons-le immédiatement : c'est possible ! Mais avant de justifier cette réponse, il

¹ Registre des délibérations du Conseil municipal, archives de la Ville de Sceaux. La chapelle de Saint-Mammès sera rétablie dès le Consulat, à son emplacement actuel, en lieu et place de la ci-devant chapelle des Princes. L'autel sera alors offert par Charles-Jean Certain, propriétaire à Sceaux, le tableau du Saint par Jean-François Hyppolite Lecomte, acquéreur du domaine de Sceaux en 1799, et les reliques, offertes en 1726 par le duc du Maine et sauvées de la tourmente, seront alors réinstallées.

faut nous intéresser un moment à l'abbé Baudoin, rappeler avant tout qu'il compte parmi les grands curés de l'histoire de la paroisse Saint Jean-Baptiste et que nous lui devons en partie la conservation de cette église qui demeure aujourd'hui le plus ancien bâtiment du patrimoine scéen.

Six mois seulement après son arrivée dans le village, en 1719, l'abbé Baudoin lance en effet de grands travaux de rénovation et d'agrandissement. Ceux-ci vont durer près d'une dizaine d'années. De nombreux documents originaux attestent qu'il est véritablement non seulement le maître d'œuvre de ce vaste chantier, mais aussi qu'il en assure une bonne partie du financement, tant de ses deniers propres que par des emprunts personnels dont il assurera lui-même le remboursement¹. L'ampleur de la rénovation de l'église sera telle qu'en 1738 celle-ci sera de nouveau consacrée par l'archevêque de Paris².

Guy Louis Baudoin cèdera sa cure à Jean-Baptiste de Fraissy au début du mois de novembre 1748³, après plus de trente années passées à la tête de la paroisse. Moins de six mois plus tard, il rend son dernier soupir. A son tour – à sa demande ? On ne sait ! – il est inhumé dans la chapelle de Saint-Mammès, face à l'autel, devant la grille « un peu au nord de l'axe du bas-côté », donc à deux ou trois pas seulement de la sépulture de l'abbé Vavasseur, qu'il avait « remis en terre » vingt-six ans plus tôt⁴. Sa tombe est bientôt recouverte d'une dalle de pierre où l'on peut lire :

Ci-git Me Guy Louis Baudoin, prestre bachelier en Sorbonne, curé de cette paroisse qui est mort âgé de 67 ans, le 31 du mois de mars, l'an de grâce 1749.

Cette dalle a survécu – on ne sait comment – à toutes les tempêtes. Elle est exposée aujourd'hui dans le bas-côté nord de l'église, loin de son emplacement d'origine. Quant à celle qui devait recouvrir la tombe de Me Vavasseur, elle a depuis longtemps disparu, très certainement victime des violences révolutionnaires des années 1790. Ainsi, comme tant d'autres sépultures occupant le sous-sol de l'église, la tombe du « saint prêtre » a-t-elle sombré dans l'anonymat puis dans l'oubli, et c'est ce qui peut être l'aura préservée...

Depuis la Révolution le sol de l'église Saint Jean-Baptiste a été à maintes reprises remué, fouillé, sondé. De nombreuses tombes ont été profanées, vidées, soustraites à toute identification ou recherche. Pendant la Terreur, les corps

¹ Voir P. Hartmann.

² Registres BMS, archives de la Ville de Sceaux, 6 juillet 1738.

³ Registres BMS, archives de la Ville de Sceaux, 5 et 6 novembre 1748.

⁴ Étonnamment son acte de sépulture est absent des registres paroissiaux. Les actes de 1749 de janvier jusqu'en septembre manquent dans les archives parvenus jusqu'à nous.

retirés de leurs sépultures et jetés à la fosse commune furent ceux des seigneurs du lieu, à commencer par ceux des Maine. Mais il apparaît d'après les documents de l'époque qu'aucune autre tombe, de prêtres ou de bourgeois, n'a été profanée. Les révolutionnaires s'attaquaient au despotisme, cherchaient du fer, des plombs, présents sur les cercueils des nobles, pas des bières en sapin.

Quant à la fin du XIX^e siècle des travaux sont entrepris pour installer dans l'église un chauffage à charbon (calorifère), vingt-deux corps sont trouvés et exhumés¹. Mais ces travaux se limitent aux six premières travées. Messire Vavasseur peut toujours reposer en paix...

Enfin en 1933, on installe dans le bas-côté sud le parquet qui occupe encore aujourd'hui les septième et huitième travées. A la demande de Jean Bathelier, scénariste « naturaliste », professeur au lycée Lakanal puis bientôt au lycée Saint-Louis, on fait fouiller le devant et le côté droit de l'autel de Saint-Mammès (c'est-à-dire à l'emplacement de l'ancienne chapelle des princes). Devant on découvre un caveau vide, très certainement celui d'un seigneur, mais que certains vont identifier – à tort – comme étant celui du père Baudoin. A droite, rien ! Pourtant on pensait bien y trouver la sépulture de Messire Vavasseur. Alors, on arrêta les recherches, laissant inviolé le bas du mur sud à hauteur de la septième travée, sous le vitrail de Saint Edmond².

Ce bref historique des profanations, travaux et recherches subis ou entrepris dans l'église Saint- Jean-Baptiste porte donc à conclure que la tombe et peut-être même la dépouille du « saint prêtre » sont toujours présentes à cet endroit. Mais bien sûr seules des fouilles pourraient en apporter la preuve.

Dans ce registre, une occasion d'entreprendre de telles recherches ne va guère tarder à se présenter. Dès 2014, en effet, un nouveau chantier de restauration de l'église va débiter. Dans sa seconde phase, à partir de 2017, il portera entre autre sur la consolidation du bas-côté sud. C'est là très certainement un rendez-vous à ne pas manquer !

Retrouverons-nous alors les cendres de Messire Séverin Vavasseur, « saint prêtre » de Sceaux, près de cinq siècles après sa disparition, trois siècles « environ » après sa réinhumation ? Nous voulons le croire...

¹ Plaque commémorative dans l'église, sur le mur sud (3^e travée).

² Au cours de ces travaux, sans être identifiée, uniquement aperçue, la tombe du père Baudoin fut en fait sans doute retrouvée. Jean Bathelier écrit en effet : « L'ouvrier qui, en février 1933, refit le plancher de cette basse nef, signalait, précisément, un vide profond dans [la septième travée], à peu près derrière la stalle des ecclésiastiques dans le sanctuaire [le chœur] »

Quel bilan tirer de nos recherches ? Avouons-le, il est bien mitigé ! Ayant exhumé de nos archives municipales un témoignage oublié depuis bientôt trois cents ans, nous ne sommes pas parvenus à découvrir le moindre fait de la vie et des œuvres de Séverin Vavasseur, ni même à fixer avec certitude l'année de son décès. Nous n'avons pu qu'émettre des hypothèses. Les recherches entreprises nous ont toutefois permis de ressusciter une vieille tradition scéenne, née sous François 1^{er} puis transmise de génération en génération pour ne s'éteindre que sous Louis XVI et peut-être même bien plus tard. Quelle force que le souvenir de ce « bon prêtre » ! Nous avons également apporté une nouvelle démonstration de l'inévitable dégradation de l'information dans sa transmission au fil des siècles, nous incitant à toujours être prudent à la lecture d'une pièce d'archives, plus encore à celle des ouvrages de nos prédécesseurs. Rappelons simplement ici à titre d'exemple qu'un M. Vavasseur peut devenir tout aussi bien Vavasse que Levavasseur... Enfin, plus significatif, ces travaux nous ont conduits à localiser avec précision la sépulture de ce « saint vicaire », là où peut-être il repose toujours, et surtout permis d'attribuer à l'antique obituaire de Sceaux une datation très certainement plus exacte que celle que nos prédécesseurs lui avait donnée. Toutefois, reconnaissons-le, beaucoup reste à faire. Des recherches plus larges, plus approfondies, la chance aussi peut-être, viendront un jour, souhaitons-le, parfaire notre connaissance tant de ce fameux obituaire que de ce « saint prêtre ».

Mais pour conclure revenons au passé, à l'histoire, à celle de notre cité et à 1723. Le jour de Pâques de cette année, l'abbé Baudoin célèbre la grand-messe. Voilà seulement six semaines qu'il a remis en terre Messire Vavasseur. Dans l'église sont présents Leurs Altesses Sérénissimes le duc et la duchesse du Maine. La petite-fille du Grand Condé a bien fait les choses. Sa musique est là, Marchand et Michel en tête, mais aussi ses fils. Le prince de Dombes est au basson, le comte d'Eu au violon¹. Le village et le château sont réunis. Les paroissiens et les princes communient dans une même allégresse, celle de la résurrection. Messire Bouteille, le chirurgien des seigneurs de Sceaux, est-il là, à côté de lui Pierre Le Grand ? Très certainement ! A la suite de l'office, ces derniers et M. le Curé entraînent-ils le duc et la duchesse vers la tombe de Messire Vavasseur ? Pour un instant de recueillement ? Là aussi nous voulons le croire ...

Jean-Luc Gourdin
Villa Sabrina – décembre 2013

¹ *Journal des Conseils de Mgr le duc du Maine*, par l'intendant Brillon (1717-1735), manuscrits n° 371 à 401, Bibliothèque de l'Institut.

Le Roux La quelle a delassé sa fonction
hignat de ce inter pelle nicolas...

Maudouin curé de laug...
deux de...

Enterré le 24 de grace mil sept cent vingt trois le mercredi
de m^e troisième de fevrier a été remis enterrer dans la chapelle
corps de st manment...
entier exhumé dans la cimetière de l'église que s. E. Monseign
aptes pour le Cardinal de Noailles archeveque de Paris a permis
1800 de fouiller pour transférer ailleurs le dit corps trouvé
mi le sein a un bout du cimetière ou atait une croix renversée ou
sarkessan les plus anciens auroient eue l'entendu Dieu a leurs ancêtres
d'écarter ainsi été enterré un bon pretre vicaires de l'eglise
l'écarter Parisien qui paroit être m^e leucrin sacrasseur par
et trouvé la fondation qu'il a faite dans la dite Eglise d'un obit
autres de annuel le dixsept de mars la biere s'est trouvé
sarkessan toute entière après environ cent quatre vingt ans
sarkessan quoique de sapin le corps enco...
sarkessan l'écarter parche minier en certaines parties du corps l'abdomen
sarkessan de Meuse les Lombes joint de substance de poulmon il étoit resté
sarkessan le mediastin et le diaphragme articulation des humerus
sarkessan dans la situation presque naturelle et enco l'appelés
sarkessan de la base d'une même peau parche minier une humeur qui étoit
sarkessan de la base des epaules sur lesquelles on voyoit quelques
sarkessan cette peau parche minier de la tontaine mêlée avec le peau parche minier
sarkessan son loup est qui étoit de nous et la même humeur aux articulations
sarkessan l'écarter agités des genoux et la même peau parche minier aux cuisses
sarkessan 1800... le dit corps exposé depuis le jeudi vingt huit de la
sarkessan l'écarter présente année jusqu'en mercredi troisième fevrier
sarkessan l'écarter l'écarter sans sentir aucune manœuvre d'écarter ou contraire
sarkessan l'écarter l'écarter la biere de la terre on sentit une odeur mauvaise

Enterré le 24 de grace mil sept cent vingt trois le mercredi
de m^e troisième de fevrier a été remis enterrer dans la chapelle
corps de st manment...
entier exhumé dans la cimetière de l'église que s. E. Monseign
aptes pour le Cardinal de Noailles archeveque de Paris a permis
1800 de fouiller pour transférer ailleurs le dit corps trouvé
mi le sein a un bout du cimetière ou atait une croix renversée ou
sarkessan les plus anciens auroient eue l'entendu Dieu a leurs ancêtres
sarkessan d'écarter ainsi été enterré un bon pretre vicaires de l'eglise
sarkessan l'écarter Parisien qui paroit être m^e leucrin sacrasseur par
sarkessan et trouvé la fondation qu'il a faite dans la dite Eglise d'un obit
sarkessan autres de annuel le dixsept de mars la biere s'est trouvé
sarkessan sarkessan toute entière après environ cent quatre vingt ans
sarkessan sarkessan quoique de sapin le corps enco...
sarkessan l'écarter parche minier en certaines parties du corps l'abdomen
sarkessan de Meuse les Lombes joint de substance de poulmon il étoit resté
sarkessan le mediastin et le diaphragme articulation des humerus
sarkessan dans la situation presque naturelle et enco l'appelés
sarkessan de la base d'une même peau parche minier une humeur qui étoit
sarkessan de la base des epaules sur lesquelles on voyoit quelques
sarkessan cette peau parche minier de la tontaine mêlée avec le peau parche minier
sarkessan son loup est qui étoit de nous et la même humeur aux articulations
sarkessan l'écarter agités des genoux et la même peau parche minier aux cuisses
sarkessan 1800... le dit corps exposé depuis le jeudi vingt huit de la
sarkessan l'écarter présente année jusqu'en mercredi troisième fevrier
sarkessan l'écarter l'écarter sans sentir aucune manœuvre d'écarter ou contraire
sarkessan l'écarter l'écarter la biere de la terre on sentit une odeur mauvaise

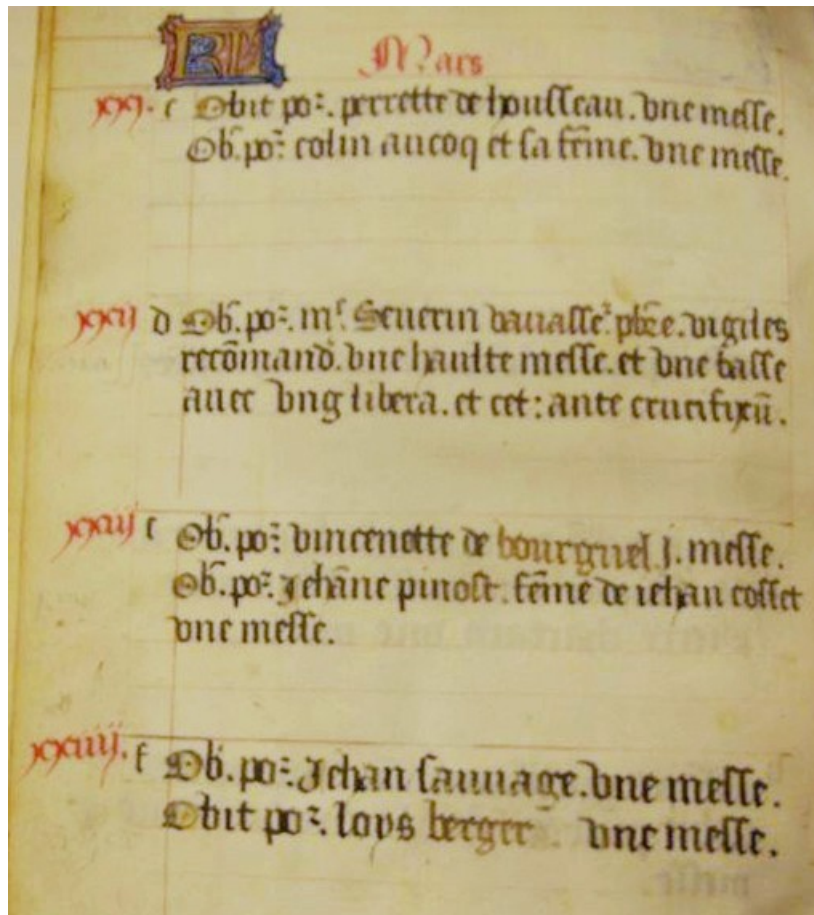
SIGNATAIRES DE L'ACTE DU 3 FÉVRIER 1723

- **Antoine Bouteille** et **Pierre Le Grand**. L'acte est explicite ; ils sont tous deux chirurgiens – médecins dans la terminologie d'aujourd'hui –, le premier de Leurs Altesses, le second du village.
- **Jean Heurtault** est vigneron. Plus bas signe son fils Jean-Baptiste (**J.B. Heurtault**), vigneron également.
- **Jean Buisson** est maître maçon. Sa fille Denise (1729-1809) épousera en 1768 Claude François Gaignat, le premier historien de Sceaux. D'un mariage précédent elle aura eu deux filles dont une deviendra Mme Desgranges, l'épouse du maire.
- **Louis Dupuis** est tailleur d'habits. D'autres Dupuis du village sont charpentiers, menuisiers et marchands de bois.
- **Jean Jubin** est vigneron.
- **Pierre Chavet**, vicaire de la paroisse depuis 1716. Vers 1730 il sera Aumônier des Suisses et Grisons, dont le duc du Maine est le Colonel général. Son frère, Bernard, sera curé d'Antony. Ils appartiennent à une famille nombreuse de bourgeois de Paris, titulaire de nombreuses charges au sein de la Maison du Roi et possédant une grande maison dans le village. Leur frère le plus jeune, Charles, avocat, s'est lancé dans le grand négoce (« marchand mercier »). Il sera Secrétaire du Roi en 1742. Quant à leur aîné, contrôleur du grenier à sel de Versailles, il a épousé en 1721 une enfant du pays, Marie Jeanne Courtois, fille de Michel (voir plus loin) et petite-fille de vigneron.
- **Guy Louis Baudoin**, curé de Sceaux. Voir le texte de l'article.
- **François Puchot**, vigneron.
- **Veuve Dorleans**, représentante d'une famille parmi les plus nombreuses de Sceaux, où l'on est fontainier et taupier de père en fils.
- **Etienne Drancy**, vigneron.
- **Pierre Champoudry** est le cabaretier du village.

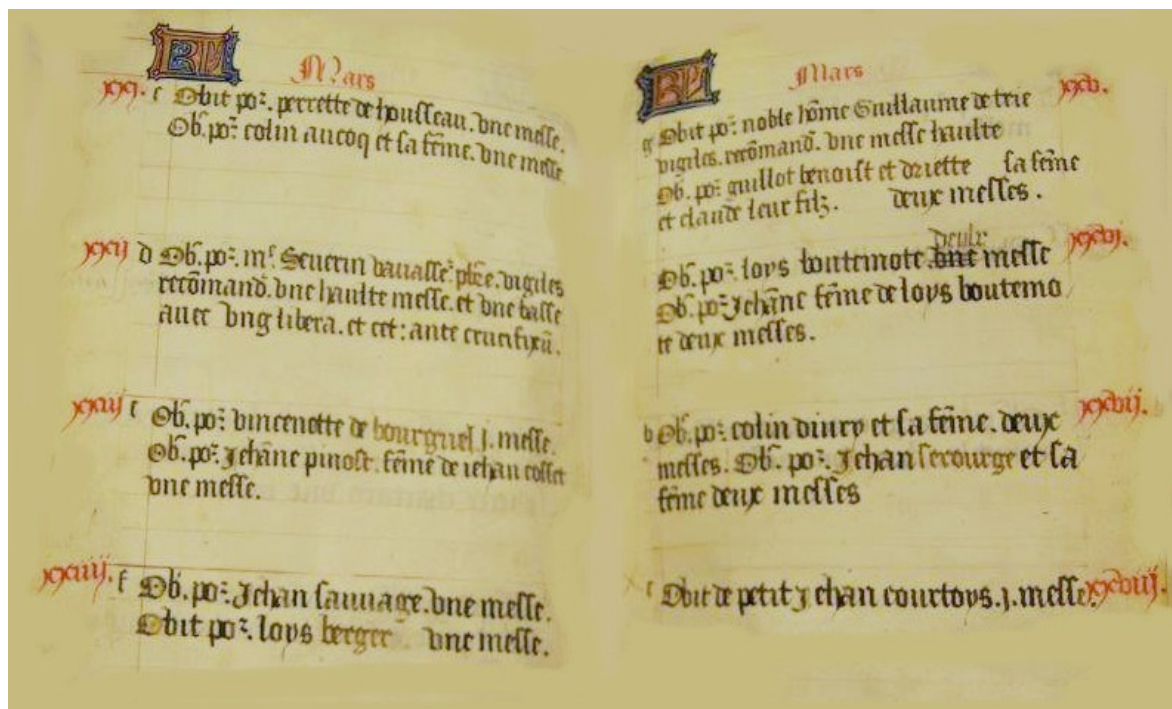
- **Jean Guilliou** est vigneron.
- **Mathurin Courtois**, vigneron également. Avec les Bouttemotte, les Courtois sont les plus nombreux à Sceaux¹. Hormis les vignerons, d'autres sont boulangers, marchands ou charrons. Certains connaissent déjà une certaine ascension sociale. Ainsi René est fermier des seigneuries de Châtenay et d'Aulnay, Michel est Grand Valet de pied de Madame, Claude puis Pierre maîtres charrons du duc du Maine et bientôt bourgeois de Paris, Jacques maître vitrier à Versailles. Enfin Catherine est lingère de la duchesse du Maine.
- **Jean Denis** est maître maçon.
- **Pierre Drancy**, qui régulièrement signe PDI, est vigneron.
- **Jean-Baptiste Le Blond** est un marchand de la rue Pelleterie à Paris. C'est selon toute vraisemblance un proche **d'Antoine Bouteille**, chirurgien de L.A.S., puisqu'il épousera quelques années plus tard une fille de ce dernier, Perette Charlotte, et que son fils Jean-Baptiste Antoine aura pour parrain Antoine Bouteille, « chirurgien major de l'Artillerie de France et ordonnance de Son Altesse Royale madame la duchesse du Maine » (*Des juges de proximité – Les Juges de paix*, Guillaume Métairie, L'Harmattan, 2002).
- **Michel Garnier** est vigneron. L'une de ses sœurs a épousé *Pierre Champoudry*.

Source de cette annexe : D'une part les archives de l'État-Civil de Sceaux, première moitié du XVIII^e siècle, d'autre part *La Principauté de Sceaux* et *La République de Sceaux*, J.L. Gourdin, Patrice du Puy Editeur, 2009 et 2011.

¹ Mathurin Courtois est marié à Geneviève Bouttemotte.



Obituaire de la Paroisse de Sceaux – Parchemin, manuscrit du XVI^e siècle
(BnF – Département des manuscrits – Cote 5380, doits réservés)



À propos de Le Nôtre

Si les Amis de Sceaux se soucient du patrimoine historique de la ville, ils n'en sont pas moins alertés par tout ce qui valorise le patrimoine culturel et naturel du département. Ils ne peuvent que se réjouir de l'inauguration des parterres du Parc reconstitués « à la Le Nôtre » à l'occasion du quatre-centième anniversaire de la naissance du plus illustre des jardiniers français.

C'est à travers les différentes conférences qu'il nous a été donné d'écouter et à la lecture des panneaux installés « in situ » sur les palissades du parc que nous avons pu suivre dès l'automne 2012 les bouleversements du chantier qui ne comptait pas moins de quatre hectares.... Le buste de Jean-Baptiste Bergeret de Frouville installé depuis peu au Bosquet de Pomone nous rappelle que c'est peut-être à lui que nous devons cette remise en valeur du Domaine pour lequel, en qualité de maire, il a tant œuvré au début du XX^e siècle. Grâce à un précieux carnet¹ offert par Monsieur Patrick Devedjian, Président du Conseil général des Hauts-de-Seine, aux Amis de Sceaux, nous avons pu suivre à l'aide des termes techniques la prouesse de ce chantier

Le déroulement du chantier

Pierre-André Lablaude, architecte en chef des Monuments historiques, Inspecteur général honoraire, spécialiste des jardins à la française et maître d'œuvre du chantier, a souhaité que ces étendues engazonnées soient restaurées à l'identique de leur état d'origine, soit en 1690. Il rappelle d'emblée que « le parterre de broderies dans les jardins à la française et particulièrement dans l'œuvre de Le Nôtre a quelque chose de très décoratif, très raffiné, bien qu'il soit constitué de matériaux et de végétaux très simples : le gazon, les buis, les ifs, pas de fleurs ».

En octobre, il fallait d'abord décaper 22 000 m² de terre végétale sur une épaisseur de 20 cm, soit 4 400 m³ entourant deux bassins.

¹ *L'Année Le Nôtre dans les Hauts-de-Seine. Réintroduction des parterres des broderies du Domaine de Sceaux.*

En novembre, mettre en place 3 km de drainage à la base du château pour le parterre haut.



21 novembre 2012, réalisation des premières implantations du parterre haut (crédit photo : CG92) droits réservés

Le manque de plans ne facilitait pas la tâche. Seules les gravures et les toiles d'époque pouvaient permettre une reconstitution fidèle. Le Nôtre, lui, implantait ses dessins lui-même ; aujourd'hui, on allait faire appel à « une station de géomètres guidés par ordinateur ».

En décembre, déplacer 1 000 m³ d'argile verte pour rendre aux pelouses leur dimension initiale ; installer des voliges¹ métalliques pour éviter la déformation des dessins. Planter des buis « exempts de maladies ».

En janvier 2013, après le radoucissement du temps, la neige oblige à l'arrêt complet du chantier.

En février, arracher les ifs avant la reprise de la végétation.

En mars, faire planter 18 000 buis en huit jours par vingt deux jardiniers, un par un sur deux rangs.

En avril, effectuer la plantation de 6 000 buis sur le parterre du haut et travailler le sol pour accueillir la « chamotte² ».

¹ Bande de métal d'une hauteur de 20 cm et d'une épaisseur de 0.5 cm qui permet de figer le dessin des compartiments de gazon.

² Argile brute cuite à 140° C puis broyée et tamisée de couleur brique ou jaune orangé. Elle est utilisée dans les décors de jardin au XVII^e siècle.

Le 8 avril, journée historique : lancement sur place de l'année Le Nôtre par le président du Conseil général.

Le printemps arrive avec sa douceur et ses pluies qui rendent le chantier boueux. L'exposition de plein air débute ; des panneaux explicatifs offrent aux visiteurs des clés de lecture. On note que c'est à la demande de Jean-Baptiste Colbert en 1670, puis de son fils le marquis de Seignelay, qu'André Le Nôtre exploite les particularités du terrain en pente, faisant appel à la géométrie, la cartographie, la géologie, l'hydraulique et l'optique, en vue de surprendre et de charmer !

En mai, c'est la reprise des végétaux et les compartiments de gazon sont terminés sur la partie basse. Les jardiniers préparent le sol et posent voliges et piquets. Sur ce terrain 45 000 buis seront plantés.

En juin, le temps est changeant. Il faut veiller à la réaction des buis. C'est le moment d'agrafer le feutre géotextile non tissé et de répandre le sable compacté. Volutes, courbes et rinceaux commencent à se percevoir. À la fin du mois, on taille les ifs en cônes, en attendant la taille en topiaire prévue à l'automne.

En juillet, du premier étage du château transformé en belvédère, la perspective vers la Vallée aux loups se découvre avec, au premier plan les broderies de buis, soulignées par le contraste entre les différents matériaux.

Le Domaine a retrouvé le caractère historique qu'il avait perdu et offre un témoignage unique sur l'art du jardin classique du XVII^e siècle en France.

Le Nôtre artiste et jardinier

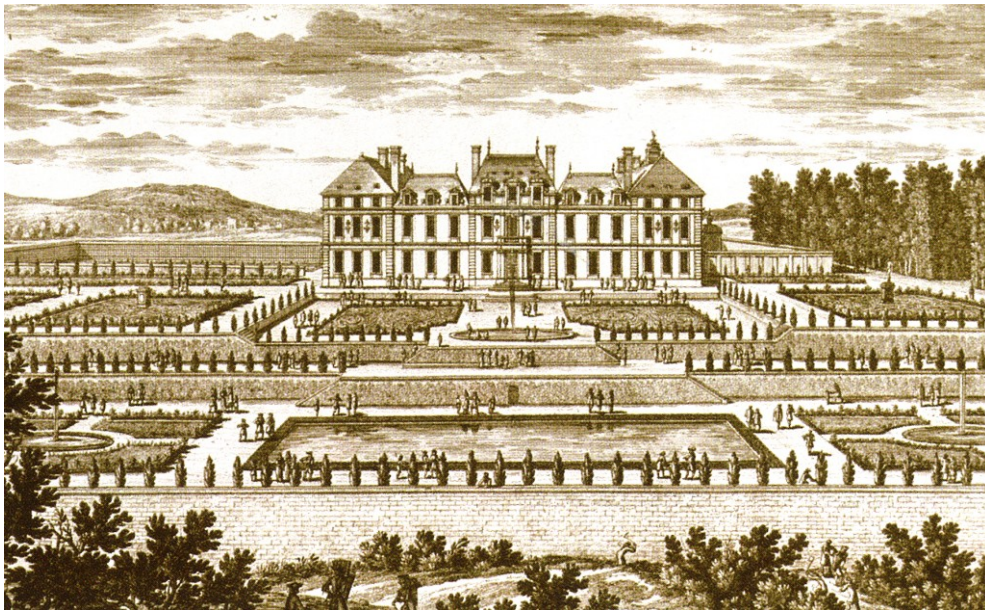
André Le Nôtre est né en 1613 dans un jardin royal, celui des Tuileries, où son grand-père puis son père exerçaient la charge de jardiniers du roi. Il resta fidèle à ce jardin et y vécut plus de quatre-vingts ans dans une petite maison, attenante au Palais. Avant le métier de jardinier, il apprit celui de peintre. Dès sa jeunesse, il fréquenta les ateliers d'artistes. Mais c'est au jardin du Luxembourg qu'il fit son apprentissage et forma son esprit à l'esthétique des jardins. Et c'est quand il fut nommé jardinier de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII qu'il eut l'occasion d'observer le nouveau style des « parterres de broderies » à compartiments imaginés par le jardinier de la reine Marie de Médicis, Jacques Boyceau de la Barauderie. Ce sont les recherches archéologiques menées alors dans les jardins de l'Alhambra à Grenade qui ont mis au jour les parterres divisés en damiers. On peut penser que le « cloisonnement » est une évolution de l'art des jardins arabes, perses et andalous. Le terme même d'« arabesque » était cette hypothèse. Le Nôtre portera l'art des parterres de broderies à leur apogée et innovera en utilisant le gazon pour des motifs d'arabesques et de coquilles. Les dessins de

broderies s'apparentent aussi aux motifs des tissus et à la marqueterie. Les ornemanistes entrent alors en jeu.

Le Nôtre fréquente l'atelier de Simon Vouet, premier peintre du roi. C'est là qu'il s'initie à l'art de la perspective. Lorsqu'en 1670 Colbert acquiert la propriété de Sceaux, il va confier à Le Nôtre l'aménagement du parc. Celui-ci propose une composition à deux axes :

- Un de la route d'Orléans jusqu'au château, et au-delà du château jusqu'au bois de Châtenay ;
- l'autre perpendiculaire ira de l'allée de Diane jusqu'à l'Octogone.

Le schéma géométrique, les vastes perspectives, les plans et les jeux d'eau que complèteront les statues vont créer le cadre imposant du Grand siècle et faire la célébrité du jardin à la française. Les parterres de broderies illustrent le refus de l'exubérance de la végétation. Le buis y dessine des formes d'une géométrie parfaite tracées au compas et entretenues grâce à une taille draconienne.



(Gravure de Péréelle) avec l'aimable autorisation de la Ville de Sceaux

Fort de son initiative au Jardin du Luxembourg où il a déjà imaginé une perspective ouverte, et à Vaux le Vicomte où, appelé par Fouquet, il a réalisé un renversement de perspective, Le Nôtre, à Sceaux, va innover en créant le parterre le plus ouvragé au plus près du château, « ainsi broderies, volutes, topiaires et arabesques pavent de leurs rimes colorées les jardins hauts » comme le dit Pierre-André Lablaude, « tandis que plus bas, le parterre reprend plus sobrement ses pelouses en enroulements » (composition nouvellement reprise selon le modèle du XVII^e siècle).

Le Nôtre a une bonne connaissance de l'optique, ce qui lui permet de jouer avec les lois de la perspective. Sa maîtrise de l'espace est un prétexte à illusions. Il va en user dans le tracé des allées en permettant d'accentuer ou de diminuer les effets de fuite vers l'horizon, ce qui maintient en éveil la curiosité du visiteur.

Lorsque le promeneur emprunte l'axe nord-sud du Parc de Sceaux, il voit un lieu planté d'arbres ; un chemin l'invite à partir vers un bassin ; le champ de vision l'entraîne vers l'Octogone et plus loin vers la Patte d'Oie. En même temps le bruit de l'eau lui laisse deviner un jeu aquatique et le voici arrivé à la Grande Cascade. Il va à la conquête de l'horizon.

C'est dans l'impressionnante exposition qui vient de s'achever au château de Versailles, *André Le Nôtre en perspectives*, que Patricia Bouchenot-Déchin a révélé que Le Nôtre était dyslexique, « ce qui lui donnait probablement », dit-elle, « un goût prononcé pour les images auquel s'ajoutait un sens inné de l'espace et de la géométrie, une sorte de capacité à voir en trois dimensions. C'est sans doute pourquoi il sut tirer un tel parti du terrain, voir dans un simple croquis les effets d'optique qu'il pouvait mettre en place afin de créer la magie de ses jardins ».

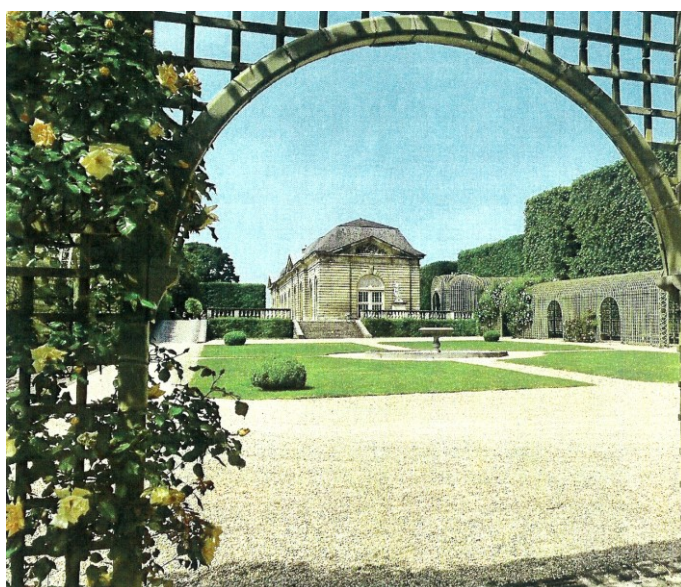
La fascination du XVII^e siècle pour l'eau découlait du plaisir ludique qu'elle offrait à l'esprit. Le Nôtre, homme de grande culture, maniait les jeux de l'esprit avec maestria. À Sceaux, se jouant habilement des accidents du relief, notamment dans la dénivellation en bas de laquelle s'étendaient les terrains marécageux de la Mer Morte [emplacement actuel du bassin de l'Octogone] il aménagea les fortes pentes qui y menaient en cascades, conférant à l'élément liquide ce mouvement dynamique hérité de la tradition italienne. La Grande Cascade avec ses dix-sept nappes d'eau consécutives étaient l'un des fleurons du Parc.

D'un voyage en Italie, Le Nôtre a rapporté le goût de la mythologie et de l'Antiquité. C'est dans les statues disséminées dans le parc, comme celles de Coysevox, de Girardon, de Michel Anguier, de Puget, qui vont faire l'objet pour ses contemporains d'un jeu de décryptage, que ce goût s'est illustré. Dans les allégories, ils voyaient en outre des allusions politiques. C'est à Lebrun que Le Nôtre laissa le programme décoratif.

Après la mort de Colbert, le marquis de Seignelay complètera les parterres de broderies par un tapis vert engazonné tout au long de la pente. À sa mort, le jardin est au sommet de sa splendeur.

Les siècles ont passé et après maintes péripéties, dont la moindre n'est pas la démolition du château et sa reconstruction en 1856 dans un style inspiré de Louis XIII qui s'accorde mal avec les lignes de Le Nôtre, le parc est malmené. En 1970, le département des Hauts-de-Seine devient propriétaire du Domaine. En 1980,

on rénove la plaine des Quatre statues et celle de la Patte d'Oie. On plante un double rideau d'arbres pour masquer la cité universitaire d'Antony. À côté de l'Orangerie, on crée un jardin clos autour d'un bassin circulaire entouré de quatre parterres, avec des buis taillés à la française. On recrée des berceaux de treillage ; rosiers et jasmins embaument les promeneurs. On retrouve l'atmosphère d'un jardin fin XVII^e classique...



Treillages du jardin clos de l'Orangerie.
« cliché : Jacques de Givry » (extrait du livre) - *Domaine de Sceaux* droits réservés

Mais le parc va continuer d'évoluer. L'absence de fleurs est souvent regrettée. En effet, nous sommes habitués aujourd'hui dans nos parcs à des compositions florales qui nous viennent peut-être des jardins anglais...mais il est prévu de faire apparaître des fleurs « en vases ou en pots » pour être fidèle à la sobriété du plus inspiré des jardiniers.

Les dizaines de grands ifs de cinq mètres de haut qui bordent les parterres ne répondent pas au style de Le Nôtre. Leurs statures colossales rompent avec le jardin classique dans lequel l'horizon ne doit pas être caché par des éléments verticaux imposants.

En fait, les grands ifs ont quatre-vingt dix ans. Ces masses de verdure sont si liées au paysage du parc que les éradiquer aurait porté atteinte à la mémoire du domaine. Ils seront gardés le plus longtemps possible ; c'est un relais d'image, un « fondu enchaîné » qu'il faut préserver.

On nous a beaucoup parlé des topiaires. Ces sculptures végétales qui donnent une originalité au paysage sont remises à plus tard. Le parc est en devenir, « c'est

un monument vivant » selon les termes de la charte de Florence de 1982 sur les jardins historiques. Un parc ancien ne peut qu'évoluer avec son temps, au rythme des saisons, mais aussi des préoccupations de son époque et des événements.

L'Héritage de Le Nôtre

Formé par Simon Vouet, Le Nôtre était aussi très lié à Poussin dont il possédait de nombreux tableaux, et également au Bernin dont il appréciait l'art monumental et décoratif. Sa collection d'antiques faisait l'admiration de tous. Il avait une activité prodigieuse et exécutait avec une aisance remarquable quarante dessins d'un coup de crayon pour chaque lieu qu'il prévoyait de traiter. De son père, il gardera la connaissance des fleurs, de la terre ; de Madame de Montespan, la connaissance des arbres, de tous les Grands qu'il fréquentait, le goût du beau ; de ses liens avec le monarque, la justesse des rapports... Il sera lucide, courtisan mais pas flatteur. On sentira dans ses jardins la domination de l'intelligence sur la sensibilité. « Il donne des idées de grandeur, de dignité et de raison » disait Henri de Régnier en 1912.

Parmi tous les domaines de l'ouest parisien, Sceaux tient une place déterminante, et là André Le Nôtre a exercé son talent. Ce quatre centième anniversaire était une occasion unique pour le Conseil général des Hauts- de-Seine de manifester sa fierté. Il s'est ingénié, avec une équipe de vingt jardiniers pendant plus d'une année à recréer le style du paysagiste de génie. Nous ne pouvons être que reconnaissants de voir rayonner cet ensemble d'une nouvelle magnificence.

Micheline Henry



Les broderies du parc de Sceaux, avec l'aimable autorisation de la Ville de Sceaux

COMPTE RENDU DE VISITE

Visite du Sénat ou Palais du Luxembourg

Le samedi 2 février 2013, une quarantaine d'adhérents des Amis de Sceaux a pu visiter le Sénat ou palais du Luxembourg.

Avant de rendre compte de la visite proprement dite, il convient de retracer brièvement l'histoire de ce monument parisien.

Historique du bâtiment

À l'emplacement de plusieurs hôtels qu'elle avait achetés en 1612, dont celui du duc de Piney- Luxembourg, la reine Marie de Médicis, épouse du roi Henri IV, fit édifier un palais. La demeure que Salomon de Brosse (vers 1565 ou 1571-1626) construisit rappelle par ses bossages et l'architecture de sa cour d'honneur, le palais Pitti de Florence qui était cher à Marie de Médicis, car elle y passa son enfance.

La reine occupa ce nouveau palais de 1625 à 1631 date à laquelle elle dut s'exiler pour ne jamais revenir en France.

A la mort de Louis XIII, en 1643, le bâtiment passa à son frère Gaston d'Orléans. Depuis lors, le palais fut attribué aux plus proches parents des rois. Le dernier propriétaire en fut le comte de Provence, futur roi Louis XVIII.

Transformé en prison sous la Révolution, le Luxembourg accueillit le Conseil des Anciens sous le Directoire, puis le Sénat Conservateur sous le Consulat et l'Empire.

Il fut affecté à la Chambre des Pairs de 1814 à 1848. C'est là également que siégea le Sénat sous le Second empire. Depuis 1875, sa vocation parlementaire y est enracinée puisque c'est entre ses murs que se réunit la Chambre haute du parlement des régimes républicains qui se sont succédé.

Après quelques mots de bienvenue, notre guide fait débiter la visite par la Cour d'honneur.

Cour d'honneur

Salomon de Brosse dirige la construction du palais de 1615 à 1622.

Le plan carré comprend, au sud, un corps de logis principal, flanqué de pavillons doubles.

De part et d'autre d'une vaste cour intérieure s'étendent deux ailes en retour d'un étage. Pour orner la grande galerie de l'aile ouest, Marie de Médicis avait commandé à Rubens vingt-quatre toiles aujourd'hui au Louvre.

Au nord, le mur de clôture sur la rue de Vaugirard, percé depuis le XIX^e siècle de baies et surmonté d'un dôme à lanternon relie deux pavillons.



(Cliché M. Yvon. Coll. Amis de Sceaux)

Après la Révolution, le palais du Luxembourg nécessite une importante restauration. Jean-François-Thérèse Chalgrin (1739-1811) exécute les changements indispensables pour adapter un palais princier au siège d'une assemblée parlementaire. Il va bouleverser la distribution intérieure mais il ne touche pas à la structure externe. Il va, dans le corps du logis principal, remplacer l'escalier qui conduisait aux appartements de la reine par un vestibule ; et l'aile ouest accueille un escalier. Surtout, il construit le premier hémicycle qu'ait abrité le bâtiment.

Après avoir franchi l'entrée, le guide nous conduit, au travers d'un dédale de couloirs, à la salle du livre d'or.

Salle du livre d'or

Sous la Restauration, la Chambre des pairs fait réaliser une salle d'apparat au rez-de-chaussée, dans l'aile est, pour la présentation du Livre d'or de la pairie.

Cette salle voûtée a été aménagée en 1816 et 1817 par le successeur de Chalgrin, Pierre-Thomas Baraguay (1748-1820) qui a utilisé des éléments décoratifs provenant des appartements de Marie de Médicis. Bien que dépouillés de tout leur décor à la Révolution, certains de ces éléments ont été conservés et réemployés pour la reconstitution de cette salle.

La salle est divisée en deux parties inégales séparées par quatre piliers quadrangulaires.

La voussure centrale représente *Marie de Médicis rétablissant la paix ou l'Unité de l'État* ; c'est peut-être l'œuvre du blésois Jean Mosnier (1600-1656) que la reine protège. Sur les côtés du tableau central, la double rangée de quatre sibylles provient de la chapelle ou oratoire de la reine. Enfin, sur le pourtour de la voussure, des petits tableaux représentent des putti, tenant des fleurs, les armes de la reine.

Les armes de France se retrouvent sur le panneau central de la porte. Sur l'un des panneaux de toiles peintes, le motif central met en relief une coquille.

Un buste en bronze, œuvre du sculpteur Jules Klagman (1810-1867) représente Marie de Médicis.

Nous gagnons ensuite le vestibule conçu par Chalgrin.

Vestibule

La salle est divisée en trois nefs par une double rangée de colonnes qui, en se rapprochant de plus en plus en allant vers le fond augmente l'illusion de la perspective .La voûte est ornée de caissons enrichis de rosaces. Le vestibule donne accès au bureau de poste du Sénat.

Salle des Séances

Nous accédons ensuite à la salle des Séances, œuvre d'Alphonse de Gisors (1796-1866) C'est lui, en effet qui construit une nouvelle salle entre 1836 et 1841, car celle de Chalgrin s'est révélée trop petite après l'augmentation du nombre de pairs.

Le guide insiste sur l'originalité de cette réalisation, constituée de 2 hémicycles se faisant face : le grand où siègent les 348 sénateurs, et le petit qui abrite la tribune de l'orateur et le Plateau ou bureau du président de séance.



Le petit hémicycle (*Cliché M. Yvon. Coll. Amis de Sceaux*).

Cette disposition se retrouve dans la forme du monogramme du mot Sénat. La salle des séances est éclairée par une verrière ouverte dans la coupole. La voûte du Petit hémicycle repose sur huit colonnes encadrant sept statues d'hommes politiques français sous différents régimes. Aux deux extrémités, dans de profondes niches, deux statues monumentales représentent l'une Charlemagne, œuvre du sculpteur Antoine Étex (1808-1888), l'autre Saint-Louis, par Augustin Dumont (1801-1884). Notre groupe, n'étant pas accompagné par un sénateur, n'a pu pénétrer dans les hémicycles et les a découverts des tribunes publiques situées au dernier étage...

Galerie des bustes

Nous traversons ensuite cette galerie qui tire son nom de bustes d'anciens sénateurs et de grands hommes du XIX^e siècle. À son extrémité se trouve le Cabinet du départ mis à la disposition du Président du Sénat. C'est de là que celui-ci gagne la salle des Séances.

Salon Victor Hugo.

Ancien salon de l'empereur Napoléon III, il est utilisé par les sénateurs pour recevoir des visiteurs. Il tient son nom actuel du buste du poète et sénateur Victor Hugo, réalisé par Mercié et placé au-dessus de la cheminée.

Salle des Conférences

Nous découvrons ensuite cette salle réalisée à la demande de Napoléon III, désireux de doter le Sénat impérial d'une vaste salle des Fêtes. En 1852, Alphonse de Gisors installe alors, à la place de la salle des Séances de Chalgrin et des deux salles attenantes, la Galerie du Trône puisque en son centre, sous un dais, est installé le trône impérial, remplacé depuis la chute du régime impérial par une cheminée monumentale, surmontée d'un buste de la *République* de Jean-Baptiste Clésinger (1814-1883). Depuis le XX^e siècle cette salle porte le nom de salle des Conférences pour avoir accueilli le président américain Woodrow Wilson lors du banquet de la Conférence de la Paix en 1919. Longue de 28 m et large de 10,50 m cette salle est le lieu de rencontre des sénateurs, des membres du gouvernement et des journalistes. À l'origine, sa partie centrale était le débouché de l'escalier permettant d'accéder à la chapelle du palais de Marie de Médicis. Son fastueux décor rappelle celui de la Galerie d'Apollon du Louvre.

La voûte en berceau présente en son centre *l'Apothéose de Napoléon I^{er}*, de Jean Allaux (1786-1864) tandis que sur les voûtes des deux extrémités de la salle, Henri Lehman (1814-1882) peint deux fresques historiques : *La France sous le règne des Mérovingiens et des Carolingiens* ; *La France de la première croisade à Louis XIV*.

La richesse du mobilier, table centrale en bois des îles, canapés en bois doré renforce le faste recherché de cette pièce. Et devant une vaste fenêtre est exposé le trône de Napoléon I^{er}, lorsque ce dernier présidait les séances du Sénat Conservateur.



Vue partielle de la salle des Conférences
(Cliché M. Yvon. Coll. Amis de Sceaux)

Salon des Messagers d'État

Notre visite s'achève par le salon des Messagers d'État. C'est l'ancienne antichambre desservant les appartements de Marie de Médicis. Ce salon abrite la statue du dieu du Silence Harpocrate, sculpté par Louis Philippe Mouchy (1734-1801). Au plafond un médaillon du roi de Rome par Théophile Vauchelet 1802-1873) et une allégorie de Henri Decaisne (1799-1852). *La Loi, entourée de la Justice et de la Force protège l'Ordre et le Travail*. Un ensemble de six tableaux orne également cette salle.

Nous quittons ce bâtiment en empruntant l'Escalier d'honneur.

Escalier d'honneur

Chalgrin l'a placé dans l'aile ouest, ancienne galerie d'exposition des Rubens.

Cet escalier d'une seule volée est composé de quarante-huit marches et entrecoupé par un seul palier de repos. Le tapis, à fond rouge et de facture contemporaine, qui recouvre les marches, rappelle par son motif les rosaces de la voûte en berceau.



(Cliché M. Yvon. Coll. Amis de Sceaux)

Ce compte rendu de visite ne serait pas complet sans un rappel du rôle du Sénat.

Le Sénat et les institutions de la V^e République

Les 348 sénateurs sont élus au suffrage universel indirect par les 150 000 grands électeurs représentant notamment les élus municipaux départementaux et régionaux .Le mandat sénatorial a une durée de 6 ans Le Sénat est renouvelé par moitié tous les 3 ans .Le Président du Sénat est le deuxième personnage de l'État. Il assume l'intérim en cas de vacance de la Présidence de la République.

Avec l'Assemblée nationale, le Sénat forme le Parlement.

Il vote la loi, contrôle l'action du gouvernement et est le garant des institutions : contrairement à l'Assemblée nationale, il ne peut-être dissous mais peut modifier la Constitution conjointement avec celle-ci.

Martine Grigaut

COMPTE RENDU DE VISITE

Au cœur du vieux village d'Antony Promenade commentée *HistoriCités*® du 10 octobre pour *Les Amis de Sceaux*

Le jeudi 10 octobre dernier, sous un ciel pluvieux, une vingtaine de membres des Amis de Sceaux se sont retrouvés sur le parvis de l'église Saint-Saturnin d'Antony pour visiter en compagnie de l'un des leurs, Thierry Dindeleux et évoquer le vieux village d'Antony. Deux visites étaient prévues : celle de l'ancienne manufacture royale de cire, grâce à la bienveillance de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et celle de l'église précitée.

Le vieux village d'Antony, traversé par la Bièvre, est embossé entre le ru d'Aulnay, appelé rue des Morteaux à Antony, et le ru des Godets, tous deux des affluents de cette rivière.

Antony tient son nom de celui d'un lieutenant romain, Antonius, qui avait fait construire ici sa villa. Après la période gallo-romaine, Antony va dépendre de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, tout comme Massy et partiellement Fontenay-aux-Roses¹. La ferme abbatiale ou de la Recette, ceinturant la place de l'Eglise fut convertie en *auditoire* pour les abbés de Saint-Germain-des-Prés qui venaient y tenir audience et rendre la justice et pour le prévôt qui y percevait les impôts et taxes. Le corps principal de l'auditoire est visible au n° 2 de la rue Persil et ses deux ailes, au n°s 19 et 21 de la rue de l'Église.

La ferme fut vendue, sous la Révolution, en 1790 comme Bien National, mais aucun paysan du cru ne put l'acquérir, aussi échut-elle à un riche bourgeois de Paris. L'acte de vente nous en offre une description : « *corps de logis dit la maison seigneuriale, un corps de logis pour le fermier, chambres et greniers au-dessus, caves en-dessous, grande cour avec mare, laiterie, jardin potager et fruitier, le tout entouré de murs, ainsi qu'une deuxième mare [à l'est des bâtiments de ferme] plantée de saules et d'ormes* » ; cette dernière mare était un vivier. La ferme fut démolie en grande partie entre 1810 et 1842.

De nos jours, ses bâtiments sauvegardés profondément transformés témoignent de ce qu'elle fut.

¹ Les seigneuries de la petite couronne de Paris sont ecclésiastiques en majorité.

La place de l'Eglise donne sur la rue du Moulin banal, aujourd'hui rue de l'Eglise, qui était au XVI^e siècle sur la route allant de Paris à Orléans. Les hostelleries, telles *À l'image de Notre-Dame* ou *Au Dauphin*, y étaient nombreuses tout comme les relais... Le promeneur remarquera les nombreuses maisons des XVI^e XVII^e et XVIII^e siècles, dont beaucoup ont leur toit percé d'une lucarne à la capucine¹ avec appareil de levage.

Cette rapide présentation historique faite, nous nous dirigeons vers l'ancienne manufacture royale de cire en empruntant la ruelle à Rioux, après avoir traversé la place du Carrousel et longé la propriété des Dames de Saint-Raphaël.

La place du Carrousel

Sur la place du Carrousel (Carrouge ou Carrefour), depuis le XVI^e siècle, s'y tenait une foire. Par ailleurs était installé sur la place un réservoir datant de 1714 : la partie haute de la rue de la Tour d'Argent ou de la Croix Boisseau, devenue rue Maurice Labrousse, le recouvre ; comme le réservoir fut agrandi et rehaussé en 1892, le niveau de la place se trouve donc surélevé.

Un très beau porche du XVIII^e siècle ouvre l'entrée de l'*Association Saint-Raphaël* qui depuis 1895, offre un refuge aux mères célibataires.

La propriété des Dames de Saint-Raphaël (2, place du Carrousel)

Cette propriété remonte au moins à 1751 ; elle fut agrandie par l'adjonction de deux propriétés mitoyennes entre 1751 et 1788. Les façades et le portail sont de la fin du XVIII^e siècle. Les bâtiments sont ordonnés autour d'une cour carrée. Léon Bloy séjourna dans ces lieux alors qu'il achève de rédiger son ouvrage *Le salut par les Juifs*. C'est en 1895 que les Dames de Saint-Raphaël achètent la propriété. Elles font ajouter à l'ensemble le corps d'entrée et l'aile nord des bâtiments sur la cour de la maison de maître et font construire, le long de l'avenue du Bois de Verrières, un refuge pour les mères esseulées. Elles gèrent également une école. L'œuvre des Dames de Saint-Raphaël a été fondée par l'abbé Amédée Ferrand de Missol (1805-1883), médecin qui se fit prêtre et ami de Frédéric Ozanam. La congrégation qui en résulta fut appelée *Filles du Cœur Miséricordieux*, mais elle demeura connue sous celle des Dames de Saint-Raphaël. La congrégation fusionna avec *L'Union de Notre-Dame de Charité* en 1972, année où nos religieuses quitteront Antony, après avoir fondé une œuvre similaire en Colombie. L'école ferme alors et l'association est reprise par des laïcs. Notons

¹ Lucarnes à la capucine, car leur silhouette rappelle le capuchon des moines Capucins.

que le square attenant à l'institution a reçu le nom de Mère Geneviève (1911-1983), dernière mère supérieure de celle-ci.

La ruelle à Riou et sa fontaine

La ruelle à Riou, du nom d'un ancien propriétaire, avait encore il y a peu son pavage du XV^e siècle, conduit au square Saint-Raphaël, aménagée au début des années 1980 ; à droite, le jardin de l'*Association Marie Moisard* accueille les visiteurs des malades et les mères esseulées.

La proximité de la nappe phréatique¹ permit aux villageois de creuser des puits : pas moins de 1494 d'entre-eux fonctionnaient encore en 1944. De nombreuses sources, propices à l'installation des premiers hommes, furent aussi captées par des fontaines dont celle du sieur Michalon (réalisée en 1859 et détruite en 1929), un des propriétaires successifs du château d'Antony.

La fontaine de la ruelle à Riou remonte au XVIII^e siècle. Cet ancien puits de 1707 faisait partie d'un ensemble d'adduction d'eau renforcé en 1835, année où ce puits fut transformé en fontaine protégée par un édicule de 3,50 m de haut, de 2,90 m de long et de 2,50 m de large, classé aux Monuments Historiques. L'eau provient de la fontaine du Sault qui alimentait aussi la Fontaine de l'Église. L'adduction fonctionne toujours : les sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny l'utilisent pour arroser leur jardin et elle alimente la fontaine des Godets



La fontaine de la ruelle à Riou (© *HistoriCités*).

¹ La proximité de la nappe phréatique s'explique par la superposition de sable perméable sur des marnes imperméables : l'eau est contenue dans la couche de sable avant de jaillir en sources.

La Manufacture royale de Cire (14, avenue du Bois de Verrières)

Sa dénomination exacte était *Manufacture d'Antony pour le blanchissage des cires et la fabrique des bougies*. Elle fut créée en 1702 par Brice Péan-de-Saint-Gilles et devient manufacture royale en 1719.

L'appellation royale ne veut pas dire que la manufacture appartenait au patrimoine du roi, mais que sa création fut autorisée par le roi par lettres patentes. Elle détenait le privilège de la fabrication des chandelles et bougies pour Versailles et employait déjà en 1730 plus d'une centaine d'ouvriers dispensés de la taille.

Remarquons les armoiries et la devise de cette fabrique sur le mur de la façade : une ruche bourdonnante exécutée en 1714 et légendée *Deo Regique Laborant : Elles* [les abeilles] *travaillent pour Dieu et le Roi*. Goûtons aussi au charme de la fontaine aux citrouilles... Le bâtiment principal, classé monument historique le 10 avril 1929, a donc été construit en 1714 ; son toit sera en 1789 doté d'une horloge avec timbre à marteau alors que la manufacture était passée depuis 1737 aux mains des Trudon, une famille originaire de Sceaux¹ ; ce carillon est surnommé *La Trudonne* en l'honneur de Madame Trudon qui la finança. Les chiffres du cadran de la cour intérieure sont d'origine.



Le bâtiment principal de la manufacture, coiffé de la « Trudonne » et orné de son blason (© HistoriCités)

¹ Les Trudon possédaient alors une vaste propriété qui deviendra celle des Cauchy, là-même où se tient le lycée Marie Curie.



« La Trudonne » (© HistoriCités)



Le blason de la manufacture daté de 1714 et sa devise latine « Deo Regi que Laborant » (© HistoriCités)

En 1756, un inventaire nous apprend que sont offerts à la vente 100.000 cierges et bougies ainsi que 20.000 flambeaux, forts prisés par les nobles et bourgeois qui fréquentent régulièrement les boutiques Trudon à Paris et à Versailles.

Les bougies sont produites en quatre temps :

- récolte de la cire des ruches ;
- fusion opérée en fonderie ;
- blanchissage de la cire dans l'*Herberie* : la cire était étendue en longs rubans sur l'herbe ;
- coulage à la fabrique.

C'est la rencontre entre les abeilles d'Antony et la qualité des eaux de la Bièvre, filtrées par le gypse qui explique la réussite de la manufacture.

À côté de la manufacture, se tenait une maison de maître qui céda la place à une seconde, de style Restauration, vers 1820 et qui sera la propriété des Trudon, mais elle fut à son tour démolie en 1961 pour l'édification d'immeubles de logements. La manufacture fut transférée à Bourg-la-Reine en 1884, dans la propriété Kolb, rue Ravon.

La chapelle est récente puisque réalisée en 1930 par l'architecte Hardy.

Le bâtiment d'origine avec sa *Trudonne* est de nos jours occupé par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, ce depuis 1890. La *Trudonne* a été électrifiée par leurs soins

dans les années 1970 et l'horloge a été révisée complètement en avril 2007. Son mécanisme est l'un des premiers d'horlogeries pour édifices publics.

Malgré quelques averses, nous avons suivi Sœur Véronique qui nous a fait faire « le tour du propriétaire » tout en nous racontant la grande et petite histoire des lieux. D'abord, nous avons tous retenu l'anecdote, avant le temps de la manufacture, de la visite de Jean de La Fontaine qui oublia ici de participer à un déjeuner, occupé qu'il était à observer une colonie de fourmis... Puis au temps de la manufacture, nous avons voyagé à l'époque des Trudon qui nous ont laissé moult témoignages de leur temps comme la serre, la « cathédrale » c'est-à-dire la chapelle avec son toit en ogive (en forme de coque de barque renversée) réalisé par des Bretons, les communs avec son pavage d'origine et deux bacs à cire renouvelés.



Sœur Véronique nous explique le travail des ouvriers aux prises avec la cire étalée dans ces bacs (© *HistoriCités*)

Enfin, de 1884 à nos jours, c'est la vie quotidienne des sœurs de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny, fondée par Anne-Marie Javouey, qui nous fut conté avec, par exemple, le solarium, un bâtiment aux larges baies vitrées permettant aux sœurs s'en revenant de contrées lointaines de se refaire une santé en soignant ici leurs poumons et la chapelle moderne de 1929 où se termina notre visite. Ce fut avec regret que nous prîmes congé de Sœur Véronique dont la grande érudition n'a d'égale que sa gentillesse et sa douceur.

Nous nous retrouvâmes par là même où nous étions venus pour aller admirer l'ancienne église abbatiale devenue paroissiale.

L'Église Saint-Saturnin

L'église Saint-Saturnin, de style gothique, fut édifée en deux temps, en périodes de paix. Elle fut précédée d'une chapelle primitive : on trouve en effet mention dans des textes du IX^e siècle d'*Antony cum ipsa cappela*.

Saint-Saturnin fut un martyr de la Chrétienté ; il périt attaché à la queue d'un taureau : un beau vitrail de Grüber (XIX^e siècle) évoque son supplice. Nous ne trouvons par ailleurs que des vitraux modernes. Nous regrettons le mauvais état des armoiries... La Vierge hanchée est une copie du XX^e siècle d'un original du XIV^e siècle.

L'église présente un plan rectangulaire, sans transept, et venant intégrer la tour. Le chœur est du XII^e siècle comme en atteste ses murs épais, ses arcs en plein cintre et ses fenêtres percées dans le chevet plat selon un parti architectural répandu dans le Hurepoix (ainsi à Saint-Jean-Baptiste de Sceaux). La nef remonte à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle, avec des volumes allégés et des piliers hexagonaux avec de fines nervures. L'église sera remaniée pour être dotée d'une voûte d'ogives. Celles-ci ne comportent pas de clefs de voûte. La chaire est néo-gothique.

À l'issue de la guerre de Cent Ans, Antony ne comptait plus que 24 feux, soit quelque 96 habitants et l'église avait considérablement souffert des allers et venus des armées française et anglaise. En 1459, on signale ainsi que le pinaculum (faîte de la tour) doit être réparé, mais ce ne sera qu'à la fin du XV^e siècle que les maçons de l'abbaye viendront faire le nécessaire pour la réfection de l'édifice.



L'église Saint-Saturnin (© HistoriCités)

Précisons enfin que l'ancien cimetière allait de l'église jusqu'à l'actuel collège Sainte-Marie ; le nouveau cimetière date de 1848 : cette année-là, on plante des tilleuls sur la place de l'Église.

Le temps passant, nous n'avons pas pu explorer les autres sites historiques d'Antony qui pourraient sans doute faire l'objet d'une promenade...

Thierry Dindeleux
© Thierry Dindeleux. Janvier 2014
© HistoriCités. Janvier 2014

Sources :

Firlno Yvonne : *Antony, cinq siècles de rues et de lieux dits.*

Association pour la promotion du patrimoine d'Antony.

Ed. APPA. 1998.

Jean René : *A. Dunoyer de Segonzac.* In Les peintres français nouveaux. N° 11.

Paris. NRF. 1922.

Roger-Marx Claude : *Dunoyer de Segonzac.* Genève. 1951.

Ouvrage collectif : *Antony, des origines à nos jours.* Ed. Connaissance d'Antony.
1987.

Archives municipales d'Antony.

Remerciements :

L'auteur et *Les Amis de Sceaux* tiennent à exprimer leurs plus vifs remerciements à la *Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny* et en particulier à Sœur Anna, Sœur Marcelle et à notre guide Sœur Véronique.

COMPTE RENDU DE LECTURE

Florian, le Pasteur et la Révolution : l'Histoire du Révérend Stephen Weston, pasteur de Hempston Parva, Devon, et la Révolution française par Malcom Ross

A l'automne 2011, les Amis de Sceaux ont reçu la visite de Malcom Ross et de son épouse Kikoula, originaires du Devonshire, venus chercher à Sceaux les souvenirs de notre fabuliste Florian dont ils apprécient les fables. L'entretien avait été particulièrement amical, et ils avaient adhéré à notre association pour l'année 2012. Ils avaient souhaité voir la maison mortuaire de Florian, ainsi que le buste qui surmonte sa tombe au Jardin des Félibres ; la visite s'était terminée autour d'une tasse de thé au café d'en face. Au dernier printemps, Malcom Ross nous a envoyé un exemplaire du Journal of the Devon History Society, dans lequel il a fait paraître un article évoquant le souvenir de notre poète. Nous vous en soumettons un résumé ci-dessous.

Lorsque le Révérend Stephen Weston, accompagné de sa jeune femme Penelope traversa le Channel pour se rendre en Normandie, au début de l'été 1789, il était déjà un lecteur assidu de Florian dont les œuvres avaient été traduites en anglais quelques temps auparavant. Petit-fils de l'Evêque d'Exeter, il avait fait ses études à Eton, puis à l'Exeter College à Oxford. Ayant pris les ordres, il fut nommé pasteur dans la petite ville de Hempston Parva. Il avait des ambitions littéraires et traduisit la fable de Florian qu'il préférait, « le Tourtereau », *The Turtle dove* en anglais, en version rimée. Il semble que le voyage en France ait eu pour but de surveiller la publication de ce livre qui parut en version bilingue sous le nom de M. de Florian, publié à Caen par G. Le Roy, imprimeur du roi.

Il n'est pas sûr que Stephen Weston ait pu rencontrer Florian au cours de ce voyage qui dura jusqu'à la fin de l'année ; mais il fut le témoin avec son épouse des graves événements qui se déroulaient alors en France et surtout à Paris. Etant d'esprit libéral, ils ont dû assister à leurs développements avec un plaisir mêlé d'effroi...

Malheureusement, Penelope Weston qui souffrait de tuberculose mourut à la fin de l'année et son mari dut attendre quelques semaines pour ramener à sa famille le corps embaumé de son épouse pour l'enterrement.

De retour dans le Devon, enthousiasmé par ces premières manifestations de la Révolution dont il avait été le témoin et sans doute pleurant l'absence de sa femme avec qui il avait partagé l'excitation et l'espoir d'un nouvel ordre social en Europe, l'occasion lui fut donnée de prêcher en faveur de la Révolution dans l'église Sainte Marie de « Totnes » lors de la visite de l'Evêque d'Exeter. Il choisit pour son sermon un texte d'Isaïe (Es, XIV, 18-20). Texte puissant dans lequel le prophète prédit la profanation du cadavre du tyran de Babylone et sa chute finale. Weston exhortait sa congrégation protestante à « défendre leurs libertés chèrement acquises contre les ruses de Rome et avertissait les monarques qui bafouent la justice d'avoir à faire face à l'implacable jugement de leurs peuples ».

Weston fit par la suite plusieurs séjours en France, semble t'il comme observateur des événements pour le compte du directeur de la *Royal Society of London*, Sir Joseph Banks, qui l'avait soutenu lors du prêche de Totnes. Mais après la proclamation de la République en France en septembre 1792, il fut averti que sa vie était en danger. Il s'arrangea pour se procurer un passeport et s'enfuit. A son retour, parrainé par l'évêque d'Exeter et avec le soutien de ses amis, il fut élu Fellow of the Royal Societ, sans doute une façon pour eux de reconnaître ses services.

Par la suite, Weston ne connut pas d'avancement. Il se fit rare et reprit son travail dans sa paroisse. Mais il revint souvent à Paris dans des temps moins troublés, parcourut le monde entier, étudiant plusieurs langues. Il publia des traductions du chinois et du persan, des sermons et des textes d'exégèse biblique.

Il fut sollicité pour la première traduction du texte grec de la pierre de Rosette que venait d'acquérir le British Museum. Un an avant sa mort en 1830, on put le voir à Paris, qu'il appréciait toujours.

Dans un dernier paragraphe, Malcom Ross évoque avec émotion l'arrestation de Florian en juillet 1794, sa remise en liberté grâce à son loyal ami Boissy d'Anglas, suivie de sa mort à l'automne suivant. Il s'attarde sur la saveur des lettres des derniers jours écrites par Florian à son ami qui fut une grande figure politique de la Révolution, alors que lui-même fut emprisonné comme traître. .

Malcom Ross termine son article par un éloge de la poésie de Florian et de son roman pastoral, Estelle, et rappelle l'épithaphe que le poète rédigea lui-même dont on peut voir la plaque sur son château près de Sauve en Languedoc.

Jacqueline Combarous

ÉPHÉMÉRIDES

JANVIER

- Au 1^{er} janvier 2013, la Ville de Sceaux compte 19 986 habitants.
- Les Amis de Sceaux font paraître la 2^e édition de l'ouvrage *Histoire des rues de Sceaux*.
- 7 janvier : la piscine intercommunale des Blagis ouvre enfin après une fermeture de deux ans, nécessaire pour sa rénovation.
- Présentation du schéma du projet d'aménagement du quartier des Quatre-Chemins.
- 23 janvier conférence à l'Hôtel de ville à l'occasion du 50^{ème} anniversaire du traité de l'Élysée consacrant la réconciliation franco- allemande.

FÉVRIER

- Dans le cadre de la manifestation *La science se livre*, une exposition tout public *Mathématiques dans la nature* est proposée par la bibliothèque municipale du 2 au 16 février.
- Du 20 février au 6 mars, exposition à la Bibliothèque municipale *Gravures de Sceaux*. Hommage à Gabrielle Garapon, artiste scéenne disparue en mars 2012.
- Sceaux compte 8.538 résidences principales dont 21 % de maisons individuelles, 76 % de logements collectifs et 3 % d'hébergements spécifiques. 21 % des logements relèvent de l'habitat social. 48,5 % des Scéens sont locataires.

MARS

- 22 mars Soirée exceptionnelle pour les 10 ans de la reconstruction du Cinéma Trianon.
- 22 mars – 4 avril exposition sur le mur rouge de l'Hôtel de ville, *Le Trianon, cinéma paradis/Sceaux*.

AVRIL

- Du 5 au 9 avril : 5^e édition du festival Ciné –Droit avec comme thème retenu : *le Secret*.
- Dans le cadre du 400^e anniversaire de la naissance d'André Le Nôtre , exposition de plein air *Le Nôtre à Sceaux* du 8 avril au 1^{er} décembre.

MAI

- On recense sur le territoire scéen 65 000 arbres dont 777 qualifiés de remarquables .Ils sont situés dans les propriétés privées, les grands espaces verts ou sur les voies.
- Rénovation de la sépulture du peintre Edmond Morin qui vient d'être reprise par la Ville.
- Dans le cadre Fêtes de Sceaux, spectacles de la Commedia dell'arte les 25 et 26 mai.

JUIN

- Du 7 au 9 juin, fêtes félibréennes et marché de Provence : Marcel Pagnol est à l'honneur.
- 14 et 15 juin .Opéra en plein air : *La flûte enchantée* de Mozart.
- Exposition du 13 juin au 13 décembre : *Villes en scènes dans les Hauts de Seine* ,au domaine de Sceaux

JUILLET- AOÛT

- Du 13 juillet au 8 septembre 44^{ième} Festival de l'Orangerie de Sceaux.
- Exposition à partir du 25 juillet à l'Hôtel de ville : *Au fil de la ville-les chemins du patrimoine*.

SEPTEMBRE

- Parution de la 3^e édition de *l'Histoire des rues de Sceaux*
- 14 et 15 septembre : journées du Patrimoine .Pour cette occasion et en relation avec l'inauguration du buste de Bergeret de Frouville, les Amis de sceaux rééditent, dans une brochure, les principaux extraits du texte écrit par Henri Lemaître, après la disparition de cet ancien maire de Sceaux qui par sa clairvoyance a sauvé le Parc de Sceaux.

OCTOBRE

- 42 lycéens des établissements scéens ayant obtenu la mention « très bien » et 45 la mention « bien » au baccalauréat sont reçus à l'Hôtel de Ville.
- Quatre nouveaux logements sociaux ont été créés en centre ville au dessus de la Poste (anciens logements du receveur et de son adjoint).
- Du 1^{er} au 19 octobre Exposition : à la Bibliothèque municipale : *À la découverte du pain*.

NOVEMBRE

- Exposition de plein air réalisée par Hauts –de Seine Habitat sur la rue Marc Sangnier : *Au fil de la résidence des Bas-Coudrais*.
- Le 14 novembre, les Scéens apprennent l'enlèvement au Cameroun du père Georges Vandenbeusch, précédemment curé de Saint-Jean-Baptiste de 2002 à 2011.

DECEMBRE

- Du 6 au 15 décembre 33^e Foire aux Santons. Les crèches catalanes sont mises à l'honneur.
- Etape importante dans l'amélioration du trafic du R.E.R B avec l'approbation du Schéma directeur R.ER.B sud par le Syndicat des transports d'Ile de France [S.T.I.F].
- Lors de la séance du 12 décembre 2013, le Conseil municipal a décidé à l'unanimité l'adhésion de la Ville au comité de soutien au père Georges Vandenbeusch
- 31 décembre : Libération du père Georges Vandenbeusch.

VIE DE L'ASSOCIATION

Rapport moral 2013

Monsieur le Maire,
Mesdames, Messieurs les adjoints et conseillers municipaux,
Madame la Présidente d'honneur,
Chers amis,
Mesdames, Messieurs,

Au nom de la Société des Amis de Sceaux, je remercie Monsieur le Maire de bien vouloir honorer de sa présence notre Assemblée générale.

Le rapport moral permet d'évoquer les activités des Amis de Sceaux de l'année écoulée mais aussi de présenter celles de l'année en cours.

Depuis la dernière Assemblée générale, trois visites vous ont été proposées. Le 14 mai 2013, une trentaine d'adhérents ont suivi, à la Maison de Chateaubriand, une visite commentée de tableaux dans le cadre de l'exposition *Trésor du Saint Sépulcre -Présents des cours royales européennes à Jérusalem*.

En octobre, à Antony, M. Dindeleux nous a conté l'histoire de l'ancienne manufacture royale de cire ainsi que celle de l'église Saint-saturnin

Enfin le 3 février 2014, près de quarante adhérents ont visité l'Hôtel de Ville de Paris.

D'ores et déjà, nous pouvons vous annoncer la date et le lieu de la prochaine visite : le 5 mai, au Petit Château, une visite commentée de l'exposition *de Rubens à Delacroix, 100 dessins du musée des Beaux-Arts d'Anges* sera proposée à vingt-cinq adhérents.

Nous continuons à mêler visites locales et découvertes parisiennes : nous pensons à quelques projets et vous préviendrons en temps utile.

Les Amis de Sceaux ont fait paraître en septembre dernier la 3^e édition du livre d'Hélène Frechin et de Thierry Dindeleux : *Histoire des rues de Sceaux*, ouvrage disponible à notre local et à la Maison du Tourisme, au prix de 20 €.

Outre la tenue d'un stand dans la rue piétonne, notre participation aux Journées européennes du Patrimoine s'est manifestée par la parution d'une brochure

consacrée à Bergeret de Frouville. À Sceaux, ces journées, coïncidant avec l'inauguration officielle de son buste, il était opportun de porter à la connaissance du public les combats de l'ancien maire pour la sauvegarde et la défense du parc de Sceaux. La réédition de la nécrologie de l'ancien président des Amis de Sceaux, Henri Lemaître, parue en 1937 lors du décès de Bergeret de Frouville, s'imposait.

L'année 2014 est marquée par deux événements importants pour notre société.

La collection numérisée des bulletins est désormais disponible sur le site des Amis de Sceaux : amis-de-sceaux.org. Cette numérisation a été rendue possible par la convention entre la Ville de Sceaux et la Société d'histoire locale.

Enfin le 29 novembre prochain, nous vous invitons à venir célébrer, salle Erwin Guldner, à l'Hôtel de Ville, le 90^e anniversaire du dépôt des statuts de la société d'histoire locale.

Le bulletin n° 30 est riche de 5 articles et également des rubriques habituelles comme les comptes rendus de sortie, de lecture, les éphémérides. Vous y trouverez un hommage à Pierre Ringenbach, qui fut maire de Sceaux de 1983 à 2001.

Nous devons procéder à l'élection du tiers renouvelable du Conseil d'Administration.

Mesdames Balland, Esperou, Flot, Pila, Rhein et Messieurs Bornet Dindeleux, Philippe ont accepté de renouveler leur participation.

Avant de procéder aux opérations de vote, je vous demande votre approbation sur les orientations présentées et je vous en remercie.

Martine Grigaut

In Memoriam

C'est avec tristesse que les Amis de Sceaux se sont associés à l'hommage rendu à Pierre Ringenbach lors de ses obsèques le 22 janvier dernier.

Maire de notre commune de 1983 à 2001 et à ce titre impliqué dans le domaine social et familial, Pierre Ringenbach s'était aussi illustré dans les loisirs et la culture. Il avait suivi avec intérêt et sympathie les activités des Amis de Sceaux.

En 1988, lors de l'inauguration de la rétrospective *Reflets du XIX^e siècle par Jean-Jacques Champin, artiste scén (1796-1860)*, « reporter avant la lettre », Pierre Ringenbach avait apprécié, avec un sens de l'histoire et un goût artistique, les œuvres de Champin exposées et liées au passé de Sceaux.



Au centre, Pierre Ringenbach, entouré de son épouse Madame Ringenbach et Madame Pila alors bibliothécaire, regarde le catalogue sur Champin que lui présente Madame Henry lors de la rétrospective le 25 mai 1988,
(Cliché, coll. part)

Cette visite fut l'occasion d'un partage plaisant sur Sceaux auquel Pierre Ringenbach était très attaché. Outre le romantisme de l'œuvre de Champin, le rôle de témoin de l'époque qui s'en dégage l'avait éloigné un moment du sévère cadre politique et économique qui occupait la plupart de son temps.

C'est cette image là, celle d'un homme curieux, bienveillant, attentif que les Amis de Sceaux garderont.

Micheline Henry